



Frangine

Brunet, Marion

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Frangine

Marion Brunet

X' roman
SABBAKANE

ÉDITIONS
SARBACANE
Depuis 2003
MARION BRUNET
Frangine

Bande-son

– A

LELA DIANE, Pirate's Gospel

– S

OAP & SKIN, Spiracle

– C

AT POWER, Maybe Not

– B

OB DYLAN, One More Cup Of Coffee

– W

AX TAILOR, Que sera ?

– L

EONARD COHEN, Hallelujah

– E

LV IS PERKINS, While You Were Sleeping

– A

RNO, Dans les yeux de ma mère

– H

ERMAN DÜNE, Slow Century

– P

IXIES, Where Is My Mind ?

– A

LAIN BASHUNG, Angora

– K

ENY ARKANA, J'me barre

– T

HE TING TINGS, That's Not My Name

– S

O CALLED, You Are Never Alone

– S

TROMAE, Alors on danse

– A

NTONY & THE JOHNSONS, You Are My Sister

Pour Alexandre
et pour Stéphanie
... et un immense Merci à Tibo !

LE PRIX À PAYER
(
SEPTEMBRE-OCTOBRE)

LE PAYS DES BISOUNOURS

Ma sœur est entrée dans ma chambre. C'était quelques jours après la rentrée. Elle s'est assise sur mon lit. Elle m'a regardé très sérieusement, a coincé sa mèche de cheveux derrière l'oreille et m'a demandé :

– Joachim, à quel moment tu as réalisé qu'on ne vivait pas au pays des Bisounours ?

Je me suis dit : Excellente question. J'ai bien réfléchi. C'est vrai que la famille, et plus précisément Maline et Maman, c'est de l'édredon plume d'oie. Du savoureux. Du doux, très doux. Je dis pas qu'on ne se prend jamais la tête, ce serait même plutôt cadré chez nous, mais dans l'ensemble elles ont l'air de penser que la vie est une gigantesque partie de plaisir remplie d'amis merveilleux et variés, et elles nous font participer. Le genre de mères à t'applaudir même quand tu te vautres lamentablement en trottinette ou à dire Tu a s fait de ton mieux mon chéri quand tu arrives trente-deuxième sur trente-deux en course d'orientation. Même régime pour

Pauline – peut-être même pire, puisque c'est la petite dernière. Si je me souviens bien, en CM1, elle avait fait une prestation théâtrale particulièrement ridicule, et Maline a quand même réussi à la trouver gracieuse et expressive... Et puis ici, c'est la maison des câlins. Moi j'ai mis le holà, je les dépasse d'une tête quand même. On dirait que pour elles tout se résout avec un câlin. On en plaisante parfois avec Pauline, qui est assez drôle pour une frangine. Si je lui dis par exemple Putain je suis dégoûté, j'ai pris une taule en anglais, elle me répond du tac au tac Meuh c'est rien Joachim, tu veux un petit câlin ? Ça nous fait marrer.

J'ai répondu à ma sœur le plus honnêtement possible :

– Je crois que c'est venu petit à petit. J'ai fini par comprendre que la maison et le monde extérieur – surtout le bahut –, c'était pas la même chose. Qu'on pouvait, qu'il fallait, être différent aux deux endroits.

– Différent ?

– Ouais. S'adapter, quoi.

Elle a murmuré d'un air sombre :

– Pourquoi c'est tellement différent ?

Et puis elle s'est reprise, genre on discute c'est tout :

– Je veux dire... Le lycée, c'est tendu, comme ambiance.

Comment ça peut être si tranquille à la maison, et là-bas...

– Parce qu'elles nous protègent tout le temps, nos mères !

J'ai regardé ma frangine par en dessous, à mesure qu'elle baissait la tête. Sa mèche retombait doucement devant ses yeux.

LE PAYS DES BISOUNOURS 7

– Pauline, on est nés par PMA

*

. Deux mères et pas de père,
c'est pas forcément super normal, et elles le savent. Alors elles
font tout pour qu'on n'en souffre pas.

– Je capte pas.

– Si on s'en prend plein la gueule à l'extérieur, au moins à
la maison ça reste rassurant, tu vois ?

– Pourquoi on devrait forcément s'en prendre plein la gueule ?

– C'est le lycée, Pauline !

J'ai lu dans son regard qu'elle était perdue. Que pour elle,
rien n'avait été progressif. Et qu'elle était brutalement pas-
sée du pays enchanté aux terres menaçantes du Mordor –
elle tombait de haut.

Faut dire, c'est une rêveuse, ma sœur. Elle l'a toujours été.

Et moi, trop distrait, j'ai pas vraiment percuté.

FRANGINE8

* Procréation Médicalement Assistée.

MA RENTRÉE

Pour moi, la rentrée s'est passée normalement.

Je suis parti un peu tôt, histoire de pas arriver à la bourre dès le premier jour. En marchant, tranquille.

J'ai retrouvé les bousculades au portail avec une certaine émotion, sachant que c'était ma dernière année au lycée – les Secondes m'ont paru encore plus petits que l'année d'avant : des nains. C'était tellement familier, après deux années passées là, que j'avais l'impression de rentrer à la maison. Le concierge campait devant son bocal de surveillance. Bras croisés sur son ventre, il s'amusait à impressionner les élèves en prenant son air de gros dur.

Quand il m'a vu, il s'est approché en souriant et m'a envoyé une grande tape dans l'épaule, une sorte d'accolade virile, pour me souhaiter la bienvenue.

– Alors, dernière année avant la Grande Vie ?

Moustache de biker et calvitie très avancée, le concierge aurait semblé plus à sa place sur la selle d'une Harley vrombissante,

traversant le désert du Nevada, que dans un local de cinq mètres carrés, assis sur un tabouret à roulettes, à compter les entrées et sorties d'ados hurlants.

– Hé, m'sieur ! Un nouveau tatouage ?

Il a eu du mal à dissimuler sa joie... Il a jeté un regard à droite, un regard à gauche, comme si Rustino, la principale, pouvait surgir du néant pour l'engueuler. Et puis il a défait le bouton de sa chemise au poignet gauche, et l'a relevée doucement. Frétilant des moustaches, il a lâché un petit rire satisfait et tiré sa manche jusqu'en haut du bras, au niveau de son aisselle velue. J'ai alors pu admirer dans son intégralité une sorte de walkyrie assez flippante qui chevauchait un démon. Entre nous, je ne sais pas qui, du cavalier ou de la monture, était le plus affreux.

– Alors ? Pas mal, hein ?

Il me regardait de côté, faisant jouer ses biceps – ce qui déformait légèrement la walkyrie.

J'ai levé les deux pouces, bras tendus, d'un air enthousiaste.

– La classe, m'sieur !

Derrière moi, une voix que j'ai reconnue instantanément a ajouté, un brin moqueuse :

– Superbe, vraiment !

C'était Martel, mon prof de sport depuis la seconde. Il m'a souri.

– J'espère te retrouver en forme, Joachim. On remonte l'équipe de basket et cette année, on met une raclée à ceux du lycée Prévert...

FRANGINE10

– Pas de problème !

J'ai salué le concierge qui remettait sa manche en place.

Martel avait filé vers la salle des profs.

J'ai rejoint les potes, Boris et Olivier, devant l'entrée du bâtiment principal. Karim est arrivé en courant, tout essoufflé. Et puis la classe est montée en grappes surexcitées au deuxième étage, derrière notre prof principale, en foutant un bordel monstre pour mieux célébrer les retrouvailles.

– Dans le calme, s'il vous plaît ! s'égosillait en vain la prof.

Elle nous a laissés entrer dans la salle comme un troupeau d'éléphanteaux et nous jeter sur les places désirées (c'est-à-dire les mêmes que l'année d'avant), puis elle a refermé la porte derrière elle en soupirant. Elle a marché à pas lents jusqu'à son bureau, s'est tournée vers nous. Là, quand même, elle s'est fendue d'un pâle sourire.

– Bonjour et bienvenue. Comme d'habitude – vous êtes habitués maintenant –, je vais passer parmi vous et distribuer des petites fiches. Il faudra les remplir avec le plus de sérieux possible – pour ceux qui en sont capables – et je ramasse dans un quart d'heure.

Elle a balayé la classe du regard, s'attardant sur la rangée du fond.

– D'ici là, je ne veux pas un bruit. Vous avez passé l'âge... et je vous rappelle que cette année n'est pas une année comme les autres !

Elle a souri à Karim d'un air attendri, comme s'il était le seul à pouvoir comprendre la consigne et saisir toute

MA RENTRÉE 11

l'intensité dramatique de cette subtile allusion au bac... tout ça parce qu'il a sauté une classe. Le petit génie a attendu qu'elle change de rangée pour se fendre d'une grimace complice et dégoûtée à notre intention.

Après, on a eu droit aux emplois du temps et à la liste des profs : presque les mêmes que l'année d'avant, la philo en plus. Côté classe, à part quelques redoublants, pas beaucoup de changements. Quand ça a sonné, j'avais déjà l'impression d'être revenu depuis des mois. Ou de ne pas être parti. Boris et moi, on a traversé les couloirs en braillant comme des putois, tellement contents de se retrouver qu'on n'arrêtait pas de s'envoyer des taquets et des coups d'épaule.

Dans la cour, il entamait le récit imagé de sa rencontre avec une Suédoise à l'île de Ré quand il s'est arrêté d'un coup et a lâché...

– Putain ! Elle a grandi, ta sœur !

En lorgnant d'un œil bovin ma jolie frangine, qui traînait les pieds au milieu d'un troupeau de Secondes.

– Boris, c'est ma sœur, tu te souviens qu'elle est en seconde et qu'elle a pas encore quinze ans ?

– Ben ouais, mais... elle a pris dix centimètres de hauteur et...

Il a bombé le torse en se frottant la poitrine, tout excité.

– ... quelques arguments frappants !

Il a ricané bêtement. Boris : mon pote depuis l'école primaire. Dix ans d'amitié, c'est pas rien et je l'adore ; mais quand ça touche aux filles, il devient complètement con. D'habitude

FRANGINE12

ça me dérange pas trop, sauf que là il s'agissait de Pauline, quand même. Et puis c'était tellement bizarre ! C'est vrai que ma sœur est plutôt mûre, physiquement. C'est vrai aussi qu'elle est mignonne, et même plus que plein d'autres filles de sa classe, je m'en apercevais bien, mais je la connaissais à la maison, Pauline : c'était peut-être une grande perche, mais jusqu'en décembre elle n'aurait que quatorze ans... et elle découpait encore des photos de Pattinson avant l'été. Pour moi, c'était encore une gamine.

Entre midi et deux, on s'est fait un basket avec Boris, Olivier, Karim, et d'autres potes. On était torse nu, la CPE ne nous avait pas encore vus et donc pas encore crié Voulez-vous bien vous rhabiller ! Vous croyez que vous êtes à la plage ? Non messieurs, c'est un établissement scolaire ici ! On en profitait pour frimer à fond, restes de bronzage et baggy à mi-fesses.

Pauline est venue nous voir. Elle s'est assise un peu à l'écart pour nous regarder jouer. Elle applaudissait quand il y avait un beau panier. Au bout d'un moment, les copains mataient de plus en plus le banc et de moins en moins la balle.

– Oh les gars ! j'ai dit. C'est ma petite sœur, OK ?

Boris a cru malin d'ajouter :

– Ouais, elle a quatorze ans, vous craignez trop.

Quel faux-cul. J'ai arrêté de jouer et je suis allé m'asseoir près de ma frangine pour lui parler un peu. Les autres se sentaient merdeux, ils dribblaient mollement en attendant que j'aie fini.

MA RENTRÉE 13

FRANGINE

– Pauline, ma galinette cendrée, pourquoi tu viens nous squatter moi et mes potes alors que primo, comme tu peux le constater nous n'avons pas les mêmes activités ; deuxio, pas le même âge ; tertio, qu'est-ce que tu fous toute seule le jour de la rentrée ?

Elle avait l'air déprimée. Elle regardait ses chaussures piteusement.

– Pourquoi ils me matent en rigolant, tes potes ?

– Parce que c'est tous des puceaux incapables de draguer des meufs de leur âge. Accessoirement parce que malgré ton jeune âge, t'es blonde et bien roulée. Tu es ma sœur mais je suis bien obligé d'avouer : Pauline, tu es très jolie.

Je lui ai souri gentiment.

– Tu le penses ?

– Ben oui. Pourquoi t'es pas avec tes potes ?

– J'ai pas de potes.

– Et tes copines du collège ? Fatou et Cathy, elles sont dans ta classe, non ?

Elle a soupiré en se levant :

– Je m'en vais Joachim, excuse-moi de t'avoir squatté.

Elle a attrapé son sac et je l'ai vue partir vers le bâtiment B.

À sa façon de pencher la tête en avant, j'ai deviné qu'elle mâchouillait la mèche de cheveux qui lui rebique sous le menton.

On a repris le match.

Blandine est arrivée pour nous regarder jouer, elle aussi. Mais je n'ai pas encore parlé d'elle : Blandine, la plus belle fille du lycée, de mon point de vue. Elle était déjà dans ma classe en première, et depuis la soirée chez Boris en juin, on sortait ensemble. Enfin... on ne s'était pas vus pendant les vacances d'été, alors j'étais pas très sûr de mon coup : on sortait encore ensemble ou pas ? Deux mois d'été, ses vacances en Corse... Pas si simple. Du coup, depuis le matin je l'évitais un peu tout en lui souriant de loin.

Quelques minutes avant la sonnerie, j'ai tenté de reprendre la situation en main. Les potes sont partis et je leur ai dit de pas m'attendre. Je suis allé rejoindre Blandine, tout stressé mais sans le montrer, et me suis posé près d'elle, sur le banc, en souriant. Je me sentais complètement ahuri. Je me suis mis à chercher mes mots, des sujets intelligents, c'était pas si facile. Concrètement, j'étais bidon. J'aurais voulu retrouver la chaleur de nos échanges de l'année dernière et le début d'intimité qui s'était naturellement installé en juin... mais j'étais tellement intimidé que ça virait pathétique. Elle m'a laissé patauger un petit peu – pas trop quand même.

Au bout d'un moment, elle a remonté ses jambes en tailleur sur le banc et s'est tournée vers moi.

– Je suis contente de te retrouver, tu sais.

– Ah ouais ?

Waouh. Quelle réplique stupéfiante !

MA RENTRÉE 15

FRANGINE

– Ben oui. Tu m’as manqué, cet été. C’était nul, la Corse... Enfin, c’était super beau mais je me suis pas mal fait chier.

J’ai ravalé in extremis un deuxième Ah ouais ? pour lui sourire le plus largement possible. Dingue comme dans certaines situations, je bloque : plus de mots, ça coince, rien. Pourtant, je suis plutôt du style bavard... en temps normal. J’aurais bien aimé lui dire des trucs sans les dire, lui lancer un regard tellement puissant qu’elle aurait tout compris. Instantanément, elle aurait su qu’elle me plaisait encore plus qu’avant l’été, que j’avais envie de l’écouter me parler sans limite dans le temps, que sa façon de prononcer mon prénom me rendait taré, que je voulais tout savoir de ses vacances en Corse, que je détestais les Corses qui avaient eu la chance de la voir en maillot de bain tout l’été... Et surtout, qu’il était temps qu’on s’emballe, là, tout de suite, avant qu’on loupe le bon moment et qu’on redevienne potes à tout jamais.

Pas sûr que mon regard ait vraiment raconté tout ça, mais elle a dû en deviner un bout, parce qu’on s’est rapprochés d’un même élan et embrassés comme jamais avant. C’était comme des retrouvailles, mais en mieux.

BIENVENUE EN ENFER

Les premières semaines, Pauline traînait souvent pas loin de moi et de mes potes, toujours seule. Je dois avouer qu'à ce moment-là, je ne m'inquiétais toujours pas, et même ça me gonflait un peu. À la maison, Pauline ne parlait pas beaucoup. Elle faisait ses devoirs jusqu'à l'heure du repas et, quand Maman lui demandait :

– Alors ma puce, la seconde, c'est comment ?

Elle répondait invariablement :

– Ça va.

– Tu travailles beaucoup dis donc, ajoutait Maline.

Pauline souriait, répondait un truc du genre :

– C'est normal, c'est le lycée.

OK, elle a jamais été spécialement loquace, ma frangine. Plutôt dans les nuages ou le nez dans un bouquin.

Pas le style à débattre des heures ou à raconter ses états d'âme dans les détails, mais quand même. J'aurais dû capter.

Je ne sais pas exactement à quel moment ça a commencé, peut-être une semaine ou deux après la rentrée : le soir, elle s'est mise à appeler Maman pour qu'elle reste un peu avec elle avant de s'endormir, comme quand elle était petite. Quand j'ai réalisé ça, évidemment je me suis foutu d'elle. J'ai attendu que Maman sorte de sa chambre et j'y suis entré doucement. J'ai sauté sur son lit en chuchotant très fort :

– Hé, Paulinette-Paupiette, tu veux un gros câlin ?

Elle s'est redressée dans son lit en gueulant :

– T'es vraiment lourd, Joachim !

J'ai vu qu'elle pleurait. J'ai arrêté direct de me foutre de sa gueule, parce que les larmes de ma sœur, ça m'a toujours bouleversé. Je sais, j'ai plein de copains qui peuvent pas blairer leur frère ou leur sœur mais c'est pas mon cas. Même si quelquefois elle me soûle, j'aime vraiment Pauline. Je ne supporte pas l'idée qu'elle puisse être malheureuse.

– Maman t'a vue pleurer ? j'ai demandé.

– Non. Lui dis pas, OK ? elle va s'inquiéter pour rien.

– Pour rien, t'es sûre ?

Elle a poussé un grand soupir. J'ai vu qu'elle prenait sur elle pour ravalier ses larmes. Elle m'a dit d'une petite voix :

– Tu mets quoi, toi, sur les fiches de liaison pour les profs, à « profession du père » ?

Ah, merde... On y était.

FRANGINE18

Au collège, on avait échappé à ce truc-là : les parents remplissaient des fiches administratives, et basta. Du coup, les profs connaissaient notre situation familiale, on n'avait pas à se prendre la tête là-dessus. Les copains, eux, ne savaient que ce qu'on voulait bien leur dire.

Mais juste avant le lycée, Maman et Maline, un peu inquiètes, m'avaient briefé sur les « petites fiches de la rentrée », celles que les profs adorent personnaliser par des questions originales du genre : Que voulez-vous faire plus tard ? Quelles sont vos passions ? Quel est votre livre préféré ? Celles qu'on met des heures à remplir pour faire tirer les vacances un peu plus longtemps... Les fameuses petites fiches qui nécessitent quand même qu'on y stipule notre situation familiale ainsi que la profession de nos parents. C'était à ça que mes deux mères avaient souhaité me préparer. Au moment d'entrer en seconde, je savais donc que je pourrais mettre ce que je voulais sans blesser personne. Si je préférais échapper aux questions, j'étais libre de ne rien répondre.

Moi, j'avais décidé d'assumer. J'avais barré « profession du père » pour y écrire « profession de la deuxième mère ». Ça m'avait paru logique. Simple. Je m'étais blindé dans ma tronche depuis un bout de temps, et à part un petit incident sur lequel je reviendrai plus tard, c'est passé comme une lettre à la poste. Ma « situation », la majorité des profs s'en foutait, et pour les autres, je dois avouer qu'il ne m'était pas désagréable de les mettre mal à l'aise.

BIENVENUE EN ENFER 19

Pauline, elle...

Personne n'avait pensé à la préparer au lycée. J'y étais depuis deux ans, et ça roulait pour moi. Pourquoi les choses auraient été différentes pour elle ?

... Pour des tas de raisons en fait : passer d'un petit collège où tu appelles les cantinières par leur prénom à un énorme établissement qui draine toute la région et accueille quasiment toutes les filières imaginables, c'est pas rien. D'un seul coup, tu as l'impression d'être observé comme jamais tu l'as été : ton jean, sa forme, sa taille, sa couleur et l'endroit où tu l'as acheté, tout ça prend une importance que t'aurais même pas pu imaginer. Ta gueule, tes cheveux, l'évolution de tes poussées d'acné, la musique que tu écoutes, la pertinence de tes réparties – et j'en oublie – peuvent te faire passer en un clin d'œil du statut de rigolo sympa à gros blaireau sans ami.

Au lycée, pas le choix : tu te dessines toi-même un rôle taillé dans tes modèles, et si tu y crois assez fort, les autres suivront. Si tu doutes un peu trop – et si ça se voit –, tu vas ramer longtemps avant de te faire une place au soleil.

Heureusement, plus on avance et moins c'est vrai ; en terminale, on est quand même passé au-dessus de tout ce cirque. Mais quand tu viens juste d'arriver... On te regarde, on t'évalue, on te jauge à l'aune de classifications bien précises. Si t'as pas les codes, t'es dans la merde. Si on te découvre une faille, vaut mieux que tu cries haut et fort que c'en est pas une, et que tu l'assumes.

FRANGINE20

Assumer, j'avais toujours su faire. Mais...

– ... toi, Pauline, qu'est-ce que t'as mis ?

Elle a inspiré fort avant de me répondre, la voix tremblante :

– J'ai barré, j'ai mis « deuxième mère », comme toi. Je trouvais ça débile de rien mettre, on n'est plus des mômes. Mais le type derrière moi l'a vu. Il a dit très fort Deuxième mère, t'as mis ? et y en a d'autres qui se sont tournés, et la prof est venue me voir, super énervée. Elle a demandé ce qui se passait et une fille a gueulé Nan madame mais c'est juste que sur sa fiche elle a écrit deuxième mère ! Une conne qui adore mettre son grain de sel.

Pauline a fait une pause. Mon ventre s'est noué.

– Continue, vas-y, j'ai dit pour l'encourager.

– C'est tout. La prof a fait taire tout le monde et a ramassé les fiches. Mais c'était trop tard. Après, j'ai... Je ne savais pas, Joachim, tu te rends compte ?

– Quoi ?

– J'imaginai même pas qu'il pouvait y avoir des réactions comme ça ! Au collège, on ne m'avait presque jamais fait de réflexions.

– Tu le disais ou pas ?

– Aux copines, ouais. Pas toutes, mais en général ça venait naturellement. Et puis tu sais comment c'était : tellement petit qu'on aurait dit la primaire avec des profs différents. En plus, j'arrivais après toi, c'était facile. Là... c'est autre chose.

BIENVENUE EN ENFER 21

Oui, c'était autre chose.

Oui, ça pouvait faire un choc.

– Quelles réactions ils ont eues, Pauline ? Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

Pauline s'est fermée comme une porte, les yeux cachés derrière son rideau de cheveux blonds.

– Pauline, il faut que tu en parles à Maman et Maline.

– Non !

Elle a pris un air buté. Je me suis installé plus confortablement, en tailleur, en face de ma sœur.

– Paul Barbier, en sixième, j'ai dit.

– Eh ben quoi ?

– Tu te souviens de lui ?

– Celui qu'avait pas voulu t'inviter à son anniversaire ? C'était un con, non ?

– Oui, mais c'était pas lui le con ; c'était son père. Il avait peur que je pervertisse son fils à cause de mon milieu familial détraqué et malsain, je cite. Un Q.I. d'huître.

– En fait je m'en souviens pas super bien. Comment elles ont réagi, les mamans ?

– Ben, c'est Maline qui s'est pointée au milieu de sa fête d'anniversaire. Maman pouvait pas, elle était tellement furax qu'elle aurait pas pu rester calme. Maline lui a dit Avec ces gens-là, il faut faire de l'éducatif. La crise ! Maman fumait clope sur clope et elle arrêta pas de répéter : Ce n'est pas de ta faute Joachim, et pas de la nôtre non plus. Il y a des abrutis qui ne supportent pas qu'on vive différemment d'eux. Tu n'es

FRANGINE22

pas en cause. Tu es un merveilleux petit garçon. Et à Maline : De l'éducatif avec les bœufs, non merci !

– Elle t'a proposé un câlin ? a murmuré Pauline, au bord du sourire.

– Bien sûr. Et franchement j'ai pas dit non. J'étais triste et humilié. Et puis je ne comprenais pas.

– Et Maline, alors ?

– Elle m'a fait monter dans la voiture, on est allés acheter une BD pour Paul. Et on s'est ramenés là-bas. Elle a pas desserré la mâchoire jusqu'à ce qu'on arrive : je voyais ses maxillaires bouger comme si elle allait choper le père de Paul à la carotide avec les dents, tu vois ? Elle a traversé le jardin, elle s'est plantée devant lui... et là, elle lui a sorti son plus beau sourire. Moi j'ai pas bougé, je suis resté près de la bagnole avec mon cadeau à la main. J'aurais aimé creuser un grand trou et disparaître dedans.

– Ouais, a répondu Pauline d'un air convaincu.

– Tu sais, la situation pourrie où tu voudrais qu'il se passe un truc, n'importe quoi, pour te faire oublier...

– Je vois très bien, je vois exactement ce que tu veux dire.

– Au bout d'un moment j'ai osé lever les yeux. Les copains faisaient une chasse au trésor dans le jardin. Paul est venu vers moi, il m'a dit : Finalement mon père a l'air d'accord, c'est cool. Le cadeau, c'est pour moi ? J'ai dit Oui, tiens, bon anniversaire. J'ai regardé Maline. Elle discutait avec le père de Paul, qui rigolait en lui servant un Coca.

– Quoi ? Attends, mais qu'est-ce qu'elle lui a dit ?

BIENVENUE EN ENFER 23

– Aucune idée. Ça a juste confirmé ce que je savais déjà :
que Maline est très, très forte.

Pauline est restée muette.

– Ça m’a appris un autre truc, c’est que finalement, l’édu-
catif, ça peut marcher même avec les bœufs.

Ma sœur a semblé réfléchir. Elle avait l’air tellement triste...
toute coincée dans une drôle d’impasse.

– Ben moi, j’ai jamais vécu de trucs comme ça au collège.
Dans ma situation, ça ne marchera pas.

– Mais pourquoi ?

– Je suis en seconde, Joachim ! Pas en sixième ! Je peux
pas appeler mes parents à la rescousse au lycée !

– Ouais, mais...

Je me suis arrêté net. Fallait reconnaître, elle avait raison.
Elle a ajouté :

– Faut que je me débrouille seule.

– Tu peux au moins m’en parler à moi, non ? Je sais très
bien que tu m’as pas tout dit.

Elle a eu l’air d’hésiter, puis elle a rougi et serré les maxil-
laires, exactement comme Maline.

– Non, c’est un peu compliqué. T’es mon frère mais je peux
pas tout te dire.

Elle m’a gentiment viré de sa chambre en chuchotant

Bonne nuit Joachim.

FRANGINE24

APARTÉ

Il faut que je vous dise...

Raconter ma sœur ne suffit pas.

Me raconter non plus.

J'aimerais annoncer que je suis le héros de cette histoire, mais ce serait faux.

Je ne suis qu'un morceau du gâteau, même pas la cerise.

Je suis un bout du tout, un quart de ma famille. Laquelle est mon nid, mon univers depuis l'enfance, et mes racines, même coupées.

Je ne suis pas le héros de cette histoire – parce que nous sommes quatre.

Étroitement mêlés, même quand on l'ignore, même quand on s'ignore.

J'imagine que c'est pareil pour tout le monde : que c'est ça, une famille.

Je ne suis pas le héros, mais je suis
Le bavardage et la digression
L'oreille et les mots pour essayer de dire ce qui est à enten-
dre, ce qui est à l'envi :
Les désenchantements et les éclats de bruit
En ces temps peu lointains où Pauline découvrait
Le monde
Le cruel
Le normal
et la guerre,
ma mère et ma mère, chacune pour soi mais ensemble,
vivaient de leur côté des heures délicates.
C'est à moi qu'il revient de conter nos quatre chemins.
Parce que j'aime ça, d'abord, dérouler les histoires comme
on crée un langage ; et aussi pour que les choses soient
claires, évidemment.
Comment comprendre, sinon ?
FRANGINE26

LE TRAVAIL DE MALINE

Il faut comprendre : quand le réveil a sonné, Maline a pensé Plutôt mourir qu'aller bosser au foyer.

La première image du matin a été celle de Sabrina, la dernière arrivée. Bien bousillée, la petite fugueuse ressemblait à un animal traqué. Impossible de lui arracher un mot ; tout en méfiance et tension. Image suivante, Brahim crachant au visage d'une collègue.

Près d'elle, Maman qui dormait encore a grogné doucement lorsque Maline a allumé la lampe de chevet. Elle a chuchoté Rendors-toi ma chérie je m'occupe du café. Quelques mots de reconnaissance et de tendresse et elle s'est retournée. Maline s'est sentie seule. Ce n'était la faute de personne.

Dans la salle de bains, elle s'est vue en pied dans le grand miroir qu'elle déteste mais Maman y tenait tellement... Elle s'est regardée comme on jauge un ennemi le jour de la bataille. Pas de crise existentielle ce matin, s'il te plaît, elle a ordonné à son reflet. Elle s'est détournée, agacée. Sous la douche, elle

a pensé qu'il était grand temps de remplacer ce foutu tuyau cassé qui se plie et limite le débit d'eau – on est obligé de le tenir en l'air d'une main et de diriger le pommeau avec l'autre. Et avec quelle main je me savonne, bordel ?! elle a demandé au rideau de douche, imperturbable et transparent, avec ses petites mouettes bleues stylisées.

– Maline, je peux rentrer pisser ?...

... mais la réponse avait peu d'importance, puisque Pauline était déjà installée sur le siège.

– Pauline, en descendant ne fais pas de bruit, Maman dort encore.

Elle a attendu que ma frangine sorte de la salle de bains pour s'extirper de la douche et tirer la chasse. Elle a effectué le reste de ses préparatifs le plus vite possible, en réfléchissant le moins possible. Mais comme elle descendait les escaliers pour rejoindre Pauline dans la cuisine, c'est la tête du chef de service qui s'est imposée à elle : un vilain furoncle en ce début de journée déjà passablement déprimant. Lorsqu'elle est de bonne humeur, elle entoure la tronche en question de grands cercles colorés et en fait la cible d'un jeu de fléchettes imaginaire ; mais de si bon matin, elle n'en a pas eu la force. Elle ressemblait à un carnassier à qui on a limé les canines.

Bon sang, reprends-toi ! lui a crié sa petite voix intérieure.

Bien sûr, elle allait se reprendre, elle ne faisait que ça, et de toute façon ce n'était pas le moment de s'offrir un petit rhume avec bouillotte au lit et bandes dessinées, puisque cette semaine-là, Michel et Solange étaient absents. Sans

parler du fait qu'elle avait promis à Kévin de l'aider à faire son dossier de R.S.A... pour une fois qu'il y en avait un qui voulait bien faire autre chose que tout péter.

Elle est arrivée dans la cuisine en chantonnant l'Hallelujah version Leonard Cohen, pour trouver Pauline en train de terminer ses tartines beurre-cacao-confiture.

– Tu te régales ?

– Ben oui.

– Et ton frère ?

– Déjà prêt. Il m'attend dehors. Je suis à la bourre.

Maline a embrassé Pauline pendant qu'elle enfilait sa veste.

Ma sœur a attrapé son sac et s'est tirée en laissant les reliefs du petit déjeuner sur la table, en plan. Maline a soupiré, rangé, nettoyé. Elle a préparé le café en songeant que son boulot l'usait de plus en plus.

Un soir, je me souviens, Pauline devait avoir huit ans et moi onze, il s'était passé un truc... Maline commençait la lecture d'un bouquin, calée dans un fauteuil, un verre de vin à portée de main, quand Pauline lui a demandé :

– Maline, c'est quoi un primo-arrivant ?

Sans lever les yeux de son livre, elle a répondu :

– C'est les premières caisses de légumes et de fruits qui arrivent sur le marché.

– Le marché comme chez Papi et Mamie où y a des lapins vivants ?

– Exactement mon ange, tu as tout compris.

LETRAVAILDEMALINE 29

Maman a déboulé dans le salon, furax :

– Non mais ça va pas de lui raconter des conneries pareilles ?!

Ne l'écoute pas Pauline, elle dit n'importe quoi.

Elle a lancé à Maline un regard lourd de reproches.

– Mais pourquoi c'est toujours à moi qu'elle pose ce genre de questions ? a-t-elle plaidé faiblement.

– Parce que ça concerne ton boulot et qu'elle le sait. Voilà pourquoi. Elle attend de toi de vraies réponses, pas une invention absurde !

– Franchement, Julie...

– Tu sais que j'ai raison !

Maline trouvait ça exagéré ; une petite démission, une fatigue passagère, ne méritait pas de se faire brûler dans les flammes de l'enfer réservé aux parents indignes.

– Pardon Pauline, Maman a raison.

Puis elle a ajouté, sournoisement :

– Demande-lui ce qu'est un primo-arrivant, elle t'expliquera mieux que moi.

Et elle s'est replongée dans sa lecture, impavide et sourde à tout commentaire déplaisant.

Au début, Maline aimait vraiment son boulot. Avec le temps, l'envie s'est... érodée, je suppose. Oui, voilà. La lassitude a pris le pas sur l'énergie, le désir d'aider. Parfois, Maline superpose l'image des adolescents dont elle s'occupe avec celle de ses enfants. Le fossé l'angoisse. Et quand parfois le fossé s'amenuise, ça l'angoisse encore plus.

FRANGINE30

GRAND FRÈRE

Ce matin-là, j'ai marché jusqu'au lycée avec ma sœur. Notre conversation de la veille me restait en tête et je comptais bien y voir plus clair. Du coup en arrivant, je l'ai observée attentivement. Elle a tapé la bise à Fatou qui l'attendait à l'entrée et je les ai vues s'engouffrer à l'intérieur. J'allais les suivre, mais Blandine a surgi à ce moment-là. J'ai rien dit à Blandine. Rien de ce qui concernait Pauline. Elle était vraiment belle ce matin-là, ma copine – ma copine !...

Je me souviens parfaitement de la façon dont elle avait relevé ses cheveux, une partie dégringolant dans son cou et sur les côtés de son visage. Elle portait cette espèce de haut mou-lant qui m'a rendu dingue dès que je l'ai vu... Merde, cette fille était belle à te couper l'herbe sous le pied, à te liquéfier le cerveau, à te ratisser l'épiderme !

– C'est ta sœur qui vient d'entrer, non ?

– Ouais, c'est Pauline.

– Elle est super mignonne, dis donc !

J'ai souri à ma copine en passant mon bras autour de sa taille. J'avais envie d'une virée avec elle, n'importe où, qui permette le face-à-face... mais sécher le bahut si près de la rentrée, c'était pas un bon plan. Au lieu de lui proposer une escapade romantique, j'ai demandé – comme un gros débile :
– T'as révisé pour le contrôle d'histoire-géo ?

Blandine a émis une sorte de petit grognement-soupir et je l'ai attirée contre moi. Exit ma sœur, illico.

– On se retrouve à midi devant le self ? elle m'a proposé.

J'ai dit oui, évidemment. Je l'ai regardée entrer par le portail principal, sonné. À cet instant précis, Boris m'a sauté dessus comme un barge en simulant une gonzesse surexcitée.

– Oooh oui, Joachim, mon amour, mate le tee-shirt mou-lant que j'ai mis exprès pour que tu voies mes seins ! Oooh Joachim, Joachim, tu me rends toute chaude !

Je l'ai repoussé et tiré vers moi juste après, suffisamment fort pour coincer son cou avec mon bras. J'ai serré, il a gueulé en rigolant. Au bout d'un petit moment je l'ai lâché.

– T'es vraiment trop con. Elle est pas comme ça, Blandine.

– Comme quoi ?

Il a sorti une clope et l'a allumée. Il recommençait déjà à faire des bonds en se frottant la nuque.

– T'es jamais fatigué ?

– Non, mais t'as pas répondu. Blandine, elle est pas comment ?

– Je sais pas. C'est pas une pétasse, c'est tout.

FRANGINE32

– Ah. Oui. Je vois.

Il m’a regardé très sérieusement, a posé une main compatissante sur mon épaule.

– Désolé pour toi, Joachim.

– Pourquoi, exactement ?

Il a éclaté de rire comme un dément en tournant sur lui-même et s’est mis à danser sur un reggae imaginaire en chantant :

– Joachim va encore pas niquer c’t’année, oh Jah ! C’est bien dommage mais c’est comme ça !

– Toi non plus, mon pote. T’as même pas de meuf.

– Justement ! Moi, je suis seul, disponible, libre comme le vent, chaud comme la braise. Si une petite coquine veut s’occuper de moi, je suis totalement open. Alors que toi, avec une Vraie chérie-doudou-mon-amour, t’es obligé de passer par tout un tas de trucs super chiants pour... que dalle, nada, nib. Je me trompe ?

– Des « trucs chiants », franchement je vois pas...

– Ohhh ! C’est mal de mentir ! L’an dernier, t’as jamais passé une plombe à l’écouter te parler de pourquoi elle est fâchée avec sa meilleure copine, genre parce qu’elle lui a dit ceci, ou bien cela, ou bien les deux, ou c’est autre chose, ou gnagnagna ? Dis la vérité !

J’ai pas pu m’empêcher de rire.

– Alors ? Alors ? Jamais ? T’as jamais passé une plombe à la regarder essayer l’intégralité de ses fringues pour qu’elle trouve la tenue parfaite pour aller, euh... manger une pizza ? Et aussi, et surtout...

GRAND FRÈRE 33

FRANGINE

Là, il a pris une pause de nana, une main sur la hanche et l'autre coinçant derrière l'oreille une mèche de cheveux imaginaire. D'une voix traînante et sexy (enfin, c'était le but recherché), il m'a demandé :

– Est-ce que tu m'aimes, Joachim ? Est-ce que tu m'aimes vraiment ?

Il a encore accentué son regard minaudant.

– Mais vraiment-vraiment ? Fort comme ça ? Tu ferais quoi pour moi ?

Et il s'est avachi d'un coup, comme effondré.

– Joachim, mon ami mon frère, je ne sais pas comment tu fais.

– T'es pourri de dire ça, quand même... c'est ta pote, Blandine.

– Oui, mais ça n'a rien à voir justement. Les filles, quand c'est tes potes, elles sont normales, tu peux parler de trucs normaux avec elles. C'est après que ça fait flipper. Dès qu'elles sont...

Il a baissé la voix comme s'il allait dire un truc vraiment secret.

– ... amoureuses, là, t'es mort. En plus, quand t'es pote avec une fille, t'es pas obligé d'écouter tous les trucs qu'elle a envie de raconter. Quand tu sors avec, si.

– Boris, t'es un gros malade.

J'adore les sketches de Boris, cela dit. Même quand on n'est pas d'accord.

Il a écrasé sa clope. On a décollé et on est rentrés dans le lycée. Il continuait de faire le con en marchant, s'est mis

à courir devant moi, s'est retourné pour m'adresser une grande révérence.

– Permets-moi de te présenter le dernier homme libre de cette planète...

– Libre de se branler, ouais !

Après on s'est mis à cavalier, parce qu'il était l'heure d'essayer d'arriver à l'heure.

Sans certitude.

À midi cinq, Blandine n'était pas encore apparue. C'est pour ça que j'ai eu le temps de voir tout le premier service envahir le self, Secondes et Premières pêle-mêle en un gros tas hurlant. Deux pions essayaient de gueuler plus fort que la mêlée, mais c'était pas gagné. Là, j'ai vu ma sœur.

Au début, j'ai pas compris ce qu'il se passait. Et puis j'ai capté qu'une fille s'écartait sur son passage, puis une autre.

Un morceau de lucidité a atteint mon cerveau quand j'ai réalisé qu'elles prenaient un air dégoûté, genre Me touche pas tu vas me contaminer. J'ai même pas réfléchi. J'ai foncé sur les deux filles. J'ai gueulé :

– Vous avez un problème ?

Elles se sont figées. L'une d'elles a essayé de parler.

– Non, on...

Alors j'ai parlé plus fort :

– Toi, ta gueule.

Un des pions m'a repéré.

– Oh ! Qu'est-ce qui se passe, là ?

GRAND FRÈRE 35

– Rien, rien. T'inquiète, je vais pas les abîmer.

Puis, aux filles, plus doucement mais encore plus menaçant :

– Je dis ça pour le rassurer. Je peux très bien vous abîmer, ça me pose aucun problème. Vous savez pourquoi ? Parce que la fille, là, c'est ma sœur. Vous avez compris ? Vous avez bien compris ?

Elles avaient l'air d'avoir compris. En tout cas elles la ramenaient pas. Les Secondes, quand ils débarquent, ils évitent de la ramener. Pendant qu'elles filaient à l'intérieur du self, je me suis tourné vers ma frangine. Elle mangeait sa lèvre inférieure.

– Ça va, Pauline ?

– Oui, c'est bon. C'est pas la peine de venir me défendre, tu sais. C'est gentil mais... après ça va être pire. Et puis ça va, je m'en fous de ces filles, si elles me parlent pas ça m'arrange.

– C'est qui ces meufs ? Elles sont dans ta classe ?

– Oui.

– Et c'était quoi leur petit jeu, là ?

– Rien. Joachim, laisse tomber s'il te plaît.

Elle a inspiré très fort en fermant les yeux, les a rouverts.

– Ça va, c'est bon. Elles sont pas méchantes, y a pire.

Elle a filé vers le self.

– Salut. On se voit à la maison.

Merde alors. C'était quoi ces conneries ? Bien sûr qu'elles étaient méchantes ! C'était leur but, en tout cas. Et Pauline

FRANGINE36

se carapatait sous les insultes ? S'écrasait devant ces filles-là ?

– Joachim ?

Blandine m'a fait sursauter. J'étais encore abasourdi par la scène qu'on venait de vivre – j'essayais de me l'expliquer, mais c'était brouillon sous mon crâne.

Même si on n'avait jamais abordé le fait que j'avais deux mères, Blandine le savait. J'avais eu aucune raison d'en parler, c'est tout. Pas avant que ça puisse devenir un problème. Mais là je l'avais mauvaise, et il fallait que ça sorte. J'ai dit à Blandine, un peu agressif :

– Pauline et moi, tu sais comment on nous appelle ? Des bébés Thalys. Comme le nom du train qui fait la liaison entre la France et la Belgique.

– De quoi tu parles ?

– En France, les inséminations artificielles, c'est interdit. Enfin, c'est autorisé mais juste pour les couples hétéro stériles. Pas pour les femmes seules, encore moins pour les couples de femmes.

Blandine m'a invité à continuer par un signe de tête et un regard très attentif. On s'était éloignés du self, et on marchait côte à côte, vers la pelouse râpée sur laquelle se vautrent les petits groupes. J'ai repris :

– Bon, Pauline et moi on n'est pas vraiment des bébés Thalys, parce que nos mères n'ont pas pris le train à l'époque. On serait plutôt des bébés Ryan Air... L'avion, c'était plus rapide et moins cher.

GRAND FRÈRE 37

– Pourquoi tu me dis tout ça maintenant ? Ça me fait rien que tu aies deux mères. Je le sais, c'est cool.

On s'est assis dans l'herbe.

– Apparemment, c'est pas si cool pour Pauline.

– Raconte.

J'ai expliqué. J'ai aussi parlé de la discussion qu'on avait eue la veille. Blandine m'écoutait. C'était bon de parler de tout ça avec elle. C'était facile. Je lui ai raconté la réaction des deux filles devant le self, mais surtout celle de ma sœur. La façon dont elle avait minimisé tout ça.

– Et toi, Joachim ? T'as jamais eu de problèmes ?

– Pas vraiment. Plus petit, à l'école, oui. Mais ça s'est toujours arrangé.

– Comment ?

J'ai fait défiler quelques images en moi, le souvenir de questions gênantes, insultes, violence rapide et situations désagréables, mêlé à de la vieille colère.

– Je me suis battu, une fois, quand j'étais gamin. Au collège, il y a juste eu une histoire à la con avec le père d'un copain, mais c'est tout. Maline m'a aidé. Et puis... en arrivant au lycée, j'étais déjà grand et assez costaud.

– Ça a changé quoi exactement ?

– Ben, j'ai pas fait de détail : le premier connard qui m'a dit Hey, ta mère elle est gouine !, je l'ai chopé et je lui ai répondu : Des mères j'en ai deux, elles sont gouines et je t'emmerde.

– Pas mal...

Blandine m'a souri.

FRANGINE38

– Au fond, c'était pas si évident. Je fais le malin mais... à l'intérieur, ça m'a rendu malade. Même si j'étais mieux préparé que ma sœur, j'ai pas trouvé ça facile.

Je n'ai pas donné les détails à Blandine, mais je me souvenais parfaitement de l'enjeu qui pesait sur moi, ce premier jour de seconde. Je l'avais senti dès l'immense portail franchi : dans la jungle, il fallait grogner plus fort que les autres pour pas se faire bouffer tout cru. Je devais avoir l'air fort et sûr de moi – assez pour dissuader d'autres emmerdeurs potentiels. Fallait pas que je me rate, fallait que je m'impose, tout de suite, et que personne ne voie à quel point ma survie au lycée dépendait de ces quelques minutes de mise au point... Je n'avais rien montré, au prix d'un effort énorme, j'avais gardé le sourire carnassier et après ça, c'était gagné : vu que j'assumais, pour les autres j'assurais grave.

– Et après ça ?

– Plus personne n'est venu me prendre la tête. J'ai jamais eu besoin d'en rajouter une couche.

– Et tu penses que ta sœur peut faire pareil ?

Il y avait de l'ironie dans sa voix. Non. Bien sûr que non ; Pauline ne pouvait certainement pas compter sur un physique d'athlète pour impressionner ceux qui se foutaient de sa gueule.

– Elle peut compter sur moi.

– Et tu vas rester près d'elle tout le temps ? Au lycée, dans la rue, le jour où elle bossera, quand elle rencontrera de nouvelles personnes, comme une ombre ?

GRAND FRÈRE 39

– Où tu veux en venir ? Tu voudrais que je m'en foute ?
– Je pense juste qu'elle doit apprendre seule à vivre bien le temps qu'elle passe ici, comme nous tous. Tu ne peux pas la protéger de tout, et visiblement c'est pas ce qu'elle souhaite.

– Mais tu veux que je fasse quoi ?

– Lâche-la un peu. C'est une fille, elle peut pas se servir de ses poings ou impressionner les autres par la peur. Elle cherche d'autres solutions.

– T'as l'air au courant de tout, dis donc.

– Le prends pas mal. Moi aussi je suis une fille, tu te souviens ?

– Je sais, merci. Je vois pas le rapport.

Elle a soupiré.

– Parfois on est pareilles que vous, mais dans certaines situations on est obligées de faire différemment, c'est tout. J'ai rien trouvé à répondre. J'avais soudain envie qu'on parle d'autre chose. J'étais énervé.

Contre Blandine.

Contre Pauline.

Contre les deux merdeuses qui l'avaient insultée.

Contre moi, qui n'avais pas de solution.

FRANGINE40

BASTON (SOUVENIR DE MES 9 ANS)

J'ai du sang séché autour du nez et la pommette droite qui brûle. Mon adversaire n'est pas beaucoup plus beau. On est tous les deux dans le bureau de la directrice. Nos parents ont été prévenus. On se regarde par en dessous, les yeux saturés de colère sous nos franges en bataille.

Les parents de Rémi arrivent en premier. Ils veulent savoir ce qui s'est passé. La directrice leur dit qu'elle souhaite attendre mes parents pour raconter. Ils ont l'air furieux, ils disent à Rémi de parler, la directrice répète qu'elle souhaite attendre la présence de tous les parents pour commencer la discussion. Maman et Maline entrent. Je n'ose pas lever les yeux vers elles. Elles s'assoient. On est assez nombreux du coup, sept personnes dans le petit bureau de la directrice. Les parents de Rémi observent mes mères d'un air très intrigué. La directrice demande à Rémi sa version des faits. Il raconte :

– On s'est battus. Mais c'est Joachim qui a commencé.

- C’est vrai, Joachim ? me demande la directrice.
- Oui, mais il m’avait insulté.
- Tu sais que ce n’est pas une raison pour frapper. La violence est interdite ici.
- Il m’a traité de pédé et il a dit que ma mère c’était une sale gouine !

J’ai mal en prononçant les mots. J’ai envie de pleurer mais je ne pleure pas, hors de question de me mettre à chialer comme un bébé, devant Rémi, devant mes mères.

J’entends le grand silence qui suit. Le malaise est palpable. Je sais que je balance mais je m’en fous. Je veux que mes mères sachent. J’ai besoin qu’elles l’entendent, sale gouine, sale gouine, ça résonne encore après l’avoir dit, sale gouine, qu’elles entendent ce que moi j’entends dans la bouche de Rémi depuis plusieurs jours. La haine qui traverse les mots, le mépris. Et cette insulte en forme de constat : si ma mère est gouine, je suis pédé. C’est comme si j’avais besoin de leur faire un peu mal, de vérifier aussi qu’elles sont solides.

Au bout du grand silence, il y a plusieurs choses qui se passent presque en même temps. Maman pose sa main sur mon épaule ; le père de Rémi demande :

- Pourquoi son père n’est pas présent ?

Maline se redresse, énervée :

- C’est tout ce que vous trouvez à dire après avoir entendu mon fils ?

La directrice prend sa tête dans ses mains. Elle prend aussi sa grosse voix et exige le silence. Le père de Rémi l’ignore.

FRANGINE42

– Ce qu’a dit mon fils est vrai ou pas ?

– Comment ? Je ne comprends pas votre question.

Maman est atterrée, et je sens poindre la colère, dans la façon dont sa main se crispe sur mon épaule. Mais elle reste très calme, en apparence. Elle soutient le regard du père de Rémi.

– Votre question, c’est de savoir si je suis bien une sale gouine ?

La directrice les coupe tous les deux.

– Stop. On arrête. Tout le monde se tait.

Je constate qu’elle est capable d’impressionner autant les adultes que nous, les enfants. Elle reprend :

– Que les choses soient bien claires. Je m’adresse à vous, monsieur, et à votre femme : les insultes homophobes, au même titre que les insultes racistes, sont interdites et peuvent être punies par la loi.

Elle plante son regard dans celui de Rémi et ajoute :

– Tu entends mon garçon ? C’est in-ter-dit-par-la-loi.

Elle tourne sa tête vers Maman, Maline et moi, retire ses lunettes et dit :

– Et maintenant je m’adresse à vous, madame, et à votre compagne : la violence est totalement proscrite dans mon établissement, et je tiens à ce qu’aucune exception ne soit faite.

Il faut que votre fils apprenne à entendre certaines choses sans réagir par les coups. Il vous défend, en quelque sorte. C’est une bien lourde tâche à son âge, il me semble.

– Il n’a pas à le faire. Tu n’as pas à le faire, Joachim !

BASTON (SOUVENIR DE MES 9 ANS) 43

C'est Maline qui a parlé.

La directrice nous englobe tous de son regard de myope et remonte ses lunettes. Elle croise les mains en tipi sur son bureau.

– Bien. L'incident est clos. Je ne veux plus entendre aucune réflexion, insulte, menace ou jugement sur la situation familiale de Joachim. Et je ne tolérerai aucune bagarre, quelle qu'en soit l'origine. Monsieur, mesdames, les enfants, je vous souhaite une bonne soirée.

Elle se lève en prononçant ces derniers mots et tend la main pour serrer celle de nos quatre parents. On sort à la queue leu leu. Chaque famille part dans une direction différente. Rémi se retourne vers moi et forme le mot pédé avec sa bouche, sans le son. Il n'y a que moi qui le vois. Mais je reste très calme. Je passe mon pouce sous ma gorge, lentement, en le regardant bien dans les yeux.

On rentre à pied. Maman me frotte la tête, entre colère et tendresse. Elle ne dit rien. Les mots sortiront plus tard, ce soir sans doute, pendant le repas peut-être. Pour l'instant, on marche tous les trois. Je me sens plus fort et plus fier que tout à l'heure. Un peu. Maline, dans la douceur du soir, cite Lao-Tseu :

– Si quelqu'un t'a fait du mal, assieds-toi au bord de la rivière...

Et Maman mêle sa voix à la sienne pour finir la phrase :

– ... un jour, tu verras passer son cadavre.

FRANGINE44

GROSSE FATIGUE

Maman, assise au bord du lit, embrassait Pauline qui ne lâchait rien mais se collait à elle avec une ardeur enfantine. Au bout d'un moment, elle s'est roulée en boule sous la couette et a fini par fermer les yeux. Maman a éteint la lampe de chevet et quitté la chambre. Elle a fermé la porte sans faire de bruit, comme si le silence pouvait apaiser les angoisses de ma sœur. Puis elle a glissé une main dans sa poche, a senti sous ses doigts l'angle du petit carton plié. Elle ne l'a pas sorti. Elle a descendu les escaliers en soupirant, attrapé son paquet de cigarettes sur la table basse.

Maline, elle, revenait du travail. En braquant violemment devant la maison, essayant de faire rentrer le break dans l'espace réservé à une Smart, elle repensait à la soirée de permanence au foyer. Qui, une fois de plus, avait failli dégénérer – cette fois, un des jeunes était parti entre deux flics. Elle rentrait épuisée, triste, et sur les nerfs.

Quand Maline est descendue de voiture – garée de façon très artistique, en biais sur la chaussée –, elle a trouvé Maman qui fumait, assise sur les marches de la porte d'entrée. Maline lui a piqué sa clope pour tirer une latte.

– Bonne soirée ?

– Ça va. Toujours pareil avec Pauline... Impossible de lui tirer un mot. Elle ne va pas bien mais je veux pas trop insister, j'ai peur qu'elle se ferme encore plus. Franchement, t'y comprends quelque chose, toi ? Merde, mais qu'est-ce qu'elle a ?

– quinze ans, a répondu Maline, laconique, avant d'ajouter :

– Je vais manger un bout.

– Tu ne veux pas aller l'embrasser, d'abord ?

Maline avait l'air tendu, pas engageante du tout.

– Non, désolée mais pas maintenant.

Le silence de Maman était réprobateur – Maline l'a compris.

– Écoute, Julie : je suis crevée, j'ai eu une journée de merde, j'ai pas bouffé. Tu peux comprendre ça, non ? Pauline, je la verrai demain.

– J'ai dit quelque chose ?

Le ton virait à l'orage.

– Pas la peine, je t'ai entendue penser.

– Oh, génial. T'as même plus besoin de m'écouter pour savoir ce que je pense. Bravo.

– Putain, Julie ! On va pas se prendre la tête, là ?

FRANGINE46

– Je ne te prends pas la tête, je dis juste que tu pourrais aller voir Pauline ! Elle est vraiment mal, j’ai passé la soirée à essayer de lui arracher trois mots, mais rien, que dalle. C’est pas facile pour moi non plus...

Maline a soupiré, agacée.

– Toi au moins, t’as passé la soirée à la maison, avec les enfants.

– Ben oui, t’as raison ! Ma journée à la jardinerie, c’est de la bonne rigolade ! Bien sûr, tu es la seule à trimer, la seule à être fatiguée. Moi, j’ai juste enchaîné ma journée de travail avec la préparation du repas, la grosse glande, quoi ! Ah, j’ai aussi étendu une machine parce que le linge allait bientôt moisir à l’intérieur, et puis j’avais peur de m’ennuyer...

– Excuse-moi – mais effectivement, je pense que ton boulot à la jardinerie est moins stressant que de gérer des ados en pétage de plombs. Et j’ai jamais dit que tu foutais rien, j’ai juste osé dire que j’étais fatiguée. J’ai le droit ?

– Mais bien sûr, Maryline, tu as tous les droits.

Elle est rentrée dans la maison, furax. Du coup, Maline a terminé la clope en deux taffes. Elles se sont rejointes dans la cuisine. Maline a ouvert le frigo. Elle a lâché un putain ! excédé en constatant qu’il était presque vide. Maman a réagi au quart de tour, comme si ce cri était le déclencheur du deuxième round.

– Quoi ?! Il fallait que je fasse les courses aussi ?

– J’ai pas dit ça !

– Ben voyons...

GROSSE FATIGUE 47

– C’est ton tour de deviner ce que je pense ? J’ai juste les boules de trouver le frigo vide, j’ai pas dit que c’était de ta faute !

– Tu l’as pas dit mais c’est tout comme.

Maman a ruminé quelques secondes avant de reprendre :

– Joachim a dix-sept ans, il mange comme deux adultes et je ne vais pas l’empêcher de finir le plat s’il a faim. Normalement tu bouffes au boulot le jeudi, j’avais aucune raison de te garder de quoi.

Maline faisait la gueule.

– Fait chier, putain j’en ai marre, là...

Ce qui a déclenché l’ultime explosion :

– Je te fais chier ?! a gueulé Maman.

Maline a tenté une précision :

– C’est pas toi qui fais chier...

Mais c’était trop tard, Maman était lancée, les yeux plissés de rage et la voix lourde de grosses menaces, un peu comme un guépard furieux qui tourne autour de sa proie avant l’attaque... Quand Maman a cet air-là, Pauline et moi, on n’en mène pas large, même si après on se marre en l’imitant. Visiblement, Maline avait taquiné la bête un peu trop fort...

– Écoute-moi bien, Maryline. Écoute-moi bien attentivement : tu n’es pas la seule dans cette famille à être fatiguée, bousculée, énervée. C’est pas parce que ton boulot te rend dingue que tu dois nous rendre dingues. Alors tu vas prendre ta petite fatigue, tes petites humeurs et ton petit porte-monnaie, tu vas passer la porte, remonter dans la voiture et aller t’acheter une FRANGINE48

pizza. À tout prendre, bouffe-la sur place, tu seras peut-être un peu plus agréable au retour.

Elle a rabattu les pans de sa veste en laine rouge sur son ventre, en deux gestes rageurs. Puis elle a ajouté, souveraine :

– Moi, je vais me coucher.

Maline s'est retrouvée seule dans la cuisine, adossée au frigo. Elle a pris une grande inspiration avant de souffler tout ce qu'elle pouvait.

Après, elle a suivi à la lettre les instructions de Maman.

*

Julie a retiré sa veste en entrant dans la chambre. Elle l'a jetée au sol et s'est assise pesamment au bord du lit. Les coudes appuyés sur ses genoux, le dos arrondi, elle a laissé tomber sa tête entre ses jambes. Elle est restée plusieurs minutes sans bouger. Puis, lentement, presque sans le vouloir, elle s'est redressée et a sorti le petit carton de sa poche, l'a déplié. Sans le lire, elle a posé la pulpe de ses doigts sur le tranchant du papier épais, comme un jeu. Malgré tout, elle était bien obligée de voir le liseré noir en travers du côté gauche, la petite touche funèbre propre à ce genre de faire-part. La tentation était grande de se mettre à penser à sa mère. Alors pour y échapper encore un peu, elle a pensé à son père.

Nous, on l'appelle Pépé-Lapin. Au début, c'était surtout pour le distinguer de Papi et Mamie, les parents de Maline. Il ne ressemble pas au nom qu'il porte. Avec un nom comme GROSSE FATIGUE 49

Pépé-Lapin, on imagine un vieux monsieur gris et barbu, avec un pull à torsades tricoté main, vivant dans une ferme du Larzac. Pas du tout. C'est même l'inverse : toujours bien sapé, iPhone en poche – je le supplie de m'en offrir un depuis qu'il a le sien –, il passe la moitié de sa vie sur Internet, et l'autre à quadriller la ville.

En fait, bien avant d'être Pépé-Lapin, le papa de Maman était un jeune homme qui vivait dans une ferme. Son père, agriculteur, voulait qu'il reprenne l'exploitation. Mais mon grand-père en avait décidé autrement. La raison principale qu'il a donnée à ses parents était qu'il refusait catégoriquement de tuer les lapins. Dans une ferme, ne pas vouloir tuer les lapins équivaut à être un incapable. Alors quand il a eu 18 ans, Pépé-Lapin est parti à la ville en faisant beaucoup pleurer sa mère et en mettant son père très en colère. À la ville, il s'est mis à faire la révolution – celle de 68 – avec plein d'autres jeunes types dans son genre. Ce qui a encore fait pleurer sa mère, et encore plus énervé son père.

Pépé-Lapin s'en fichait. Un jour il a rencontré Françoise. Elle était militante communiste. Ils ont décidé de se marier, chacun pour une mauvaise raison. Pépé-Lapin pensait avoir rencontré une femme forte animée par un idéal révolutionnaire, alors qu'elle était en fait une bourgeoise venue s'encanailler avec les gauchistes pour emmerder son père, PDG d'une grosse boîte. Françoise, elle, pensait avoir rencontré l'homme qui rendrait son père fou de rage, sauf que Pépé-Lapin était trop mal dégrossi pour tenir tête à son

beau-père, et il a accepté presque tout de suite de travailler pour lui. Un beau désastre, il conclut souvent avant d'éclater de son gros rire tonitruant. Pépé-Lapin et Françoise ont eu deux enfants, notre oncle et Maman, et ils ont attendu la majorité des deux avant de divorcer en bonne et due forme. Ils auraient pu le faire avant, mais ils ont préféré rester dans ce gros malentendu « pour les enfants ».

Pépé-Lapin vit tout seul depuis qu'on le connaît, dans un appartement en plein centre-ville, pas loin de chez nous. J'y suis en une petite demi-heure à pied. C'est toujours un grand citadin ; il dit parfois qu'il va bouffer un peu de béton, ça signifie qu'il part marcher à travers la ville, quelques heures, le nez dans les hauteurs, souriant aux vieilles demeures et aux nouveaux immeubles. Il déteste la campagne et ne mange jamais de lapin. Chez lui, on se marre bien. C'est lui qui a appris les échecs à Pauline.

Pour ce qui est de Mamie-Françoise, on ne l'a jamais appelée comme ça, et pour cause... on ne la connaît pas. On ne l'a jamais vue. On sait juste qu'elle a épousé un type qui s'appelle Jean-Pierre, et que c'est un abruti. Maman n'en parle jamais.

*

Quand Maline est rentrée, Maman n'avait pas bougé. Toujours au bord du lit, le petit carton entre ses doigts. La veste rouge faisait une tache au sol de la chambre.

GROSSE FATIGUE 51

– Je suis désolée, Julie.

Maman n'a pas répondu.

– C'est vrai que mon boulot déborde sur vous, je...

Elle s'est interrompue, devinant qu'une chose nouvelle était advenue, une chose qu'elle n'avait pas vue, pas sue, et qui bouleversait sa compagne. Elle s'est approchée, s'est accroupie en face de Maman. Qui lui a tendu le carton. Maline l'a lu, et presque avec soulagement, a lâché :

– Jean-Pierre ? Tu m'as fait peur : en voyant le carton, j'ai pensé que ton père était mort... ou même ta mère. Franchement Julie, ça te touche, la mort de ce gros type friqué ?

Maman avait les yeux dans le vague. Elle semblait à l'intérieur d'elle-même.

– Qu'il soit mort, je m'en fous.

– Alors quoi ?

Maman a posé ses deux mains bien à plat sur ses cuisses, genoux serrés, comme une petite fille.

– C'est juste d'imaginer ma mère, là, toute seule...

Elle n'a pas continué. Maline s'est tendue, malgré sa volonté de paraître calme et compréhensive.

– Ta mère refuse de te voir depuis presque vingt ans ! Le fait qu'elle soit veuve va la rendre plus sympathique, tu crois ?

Maman a rigolé sans joie.

– Il y a peu de risques.

– Tu veux la revoir ? Aller à l'enterrement ?

En silence, Maman a secoué la tête.

– Bon... Tu l'as dit aux enfants ?

FRANGINE52

Elle a haussé les sourcils, étonnée par la question.

– Bien sûr que non. Ça n'a aucun intérêt.

– Tu crois vraiment ?

– Je crois que je ne veux pas en parler. Je suis vraiment fatiguée.

Maline a compris, ou a fait semblant. Elle a posé le faire-part de décès sur la commode et elle a regardé Julie se murer dans un silence buté.

GROSSE FATIGUE 53

DE MA CHAMBRE

AU TOMBEAU DES LUCIOLES

Un miracle : Tous nos profs de l'après-midi faisaient grève. J'ai proposé à Blandine de venir mater un film chez moi, surexcité par la situation. J'aurais même baisé les pieds du ministre de l'Éducation si j'avais pu – cette grève providentielle allait permettre une avancée fantastique et significative dans mes relations avec Blandine.

Chez moi, comme prévu : personne. J'ai chopé la bouteille de Coca dans le frigo, deux verres, et j'ai dit à Blandine de me suivre. Ma chambre, ça allait à peu près. J'ai ramassé à la va-vite les fringues sales qui traînaient et je lui ai proposé de s'asseoir sur mon lit pendant que j'allais balancer tout ça dans la salle de bains. Quand je suis revenu, elle nous avait servi deux Coke et inspectait les murs de ma chambre, son verre à la main. J'ai listé dans ma tête tous les trucs compromettants sur lesquels je voulais pas qu'elle tombe, priant pour que rien ne traîne dans un coin visible... nouveau miracle : rien.

J'ai allumé mon ordi pour faire défiler les titres de mes films.

Je l'ai laissée choisir.

Elle a cliqué sur Les promesses de l'ombre.

– T'aimes Cronenberg ? j'ai demandé.

Elle a acquiescé, enthousiaste.

– Carrément !

Putain, cette fille était vraiment faite pour moi. J'ai pris l'ordi et on s'est installés collés-serrés sur mon lit. Vu que je connaissais déjà le film, j'ai rapidement reporté mon attention sur la façon désinvolte dont Blandine avait posé sa jambe sur la mienne. Attention, c'était pas posé-posé. Plutôt posé-glissé, vous voyez ? D'accord, elle portait un jean. Mais quand même. J'avais le creux de sa taille pile sous ma main, et encore un peu de marge pour atteindre sa hanche... Et mon autre bras pour faire tout ce que je voulais !

Au début, j'ai caressé son bras genre distraitement, sans y penser, des petits va-et-vient discrets. Je ne perdais pas de vue que son bras reposait sur ses seins. Sauf qu'elle m'a attrapé la main, a croisé mes doigts entre les siens. Merde, ça limitait drôlement mon rayon d'action. Au bout d'un long moment d'immobilité romantique, j'ai considéré qu'on pouvait passer à autre chose. Et décidé que le cinéma pouvait attendre, voire se faire oublier. J'ai détaché ma main de la sienne, et j'ai commencé à la caresser. Jambe, hanche... et, tout discrètement, je suis revenu vers ses seins. J'avais chaud, de plus en plus. Elle a tourné la tête vers moi et quand je l'ai embrassée, elle m'a répondu de la langue, des lèvres, avec son corps tout entier
DE MA CHAMBRE AU TOMBEAU DES... 55

qui s'est accroché au mien. Doucement d'abord, et puis... très rapidement, ce sale beau gosse de Mortensen est passé aux oubliettes, parce qu'on a commencé à s'embrasser vraiment sérieusement. On s'est emportés, l'ordi a valsé pour nous laisser de l'espace. Blandine a retiré son tee-shirt. D'une seule main, j'ai fait passer le mien au-dessus de ma tête – pas question que mon autre main soit délogée de sa peau.

Là, je dois dire, j'ai pensé à cet enfoiré de Boris : il s'était planté sur toute la ligne ! J'y étais ! Les instants suivants seraient mes heures de gloire, de délices ! J'allais le faire avec Blandine !

J'aurais voulu hurler d'une joie sauvage. J'ai commencé à batailler passionnément – et lamentablement – avec le fer-moir de son soutif. Elle l'a décroché d'une seule main remontée dans le dos. J'ai dégluti et ouvert la bouche comme un possédé. Elle avait des seins... je peux pas décrire ! On était là face à face, à genoux sur mon lit, torsos nus et haletants.

J'ai avancé une main vers ses seins et elle m'a laissé faire. Elle respirait de plus en plus fort, et moi j'ai senti de la sueur me couler à la racine des cheveux... Une chaleur à crever... Elle s'est remise à m'embrasser et s'est collée à moi, ses deux bras autour de mon cou. Du coup, je ne pouvais plus toucher ses seins, mais je les sentais contre mon torse, et ma braguette me serrait dangereusement. J'ai commencé à défaire les boutons de son jean, mais alors Blandine s'est redressée, toute chamboulée du visage et des cheveux.

– Attends Joachim, on va trop loin !

Trop loin ? Mais on venait à peine de commencer !

– T'inquiète pas... On ira doucement, j'ai lâché d'une voix mûre et rassurante.

Enfin, c'est ce que j'espérais...

J'ai essayé de l'embrasser à nouveau. Mon cerveau ne fonctionnait plus qu'à moitié. Et encore.

– Arrête ! elle a crié, ce qui m'a arrêté net. J'ai pas dit trop vite, j'ai dit trop loin.

C'était quoi déjà, la différence ? Elle a récupéré son soutien alors que, tétanisé, je bouffais des yeux ce qui pouvait encore être vu. Elle a enfilé son tee-shirt à la vitesse de la lumière.

J'avais toujours pas bougé. Dans un mouvement sublime, elle a ramassé ses cheveux, a formé un chignon derrière sa tête et planté dedans un crayon gris pour que ça tienne. Je me demande encore comment j'ai pu me souvenir d'un tel détail, vu l'état dans lequel elle m'avait mis.

Blandine a attrapé son sac. Elle s'est penchée vers moi pour m'embrasser légèrement – j'ai pas réagi – et elle m'a décoché un sourire dévastateur.

– Fais pas cette tête, Joachim. C'est juste un peu trop tôt pour moi.

Et elle a filé. J'ai entendu ses pas dans l'escalier, puis la porte d'entrée claquer. Je suis resté sur mon lit, tout seul comme un con. Je me suis branlé. Après, j'ai posé les yeux sur l'ordi, par terre. Le film avait continué sans nous : Vigo Mortensen se faisait éclater la gueule dans un sauna pour mafieux. Lui et moi, on n'en menait pas large.

DE MA CHAMBRE AU TOMBEAU DES... 57

J'ai rejoint les copains au Tombeau des lucioles, un bar qui fait aussi librairie de BD et mangas. M'ont accueilli Boris, Karim, Olivier et Estelle, la meilleure amie de Blandine. Ils étaient installés à une grande table, tout au fond du bar. On aurait dit qu'ils attendaient mon arrivée pour que je mette un peu d'ambiance.

– Alors ? m'a évidemment demandé Boris, la tronche fendue de rire et de curiosité.

– Alors quoi ?

– Petit cachottier... Tu veux tout garder pour toi, hein ?

Rien raconter aux potes ?

– Y a rien à raconter. On a maté un film, c'était sympa.

Estelle m'a souri. Elle s'est levée pour aller aux toilettes.

J'ai attendu qu'elle soit loin pour choper Boris.

– T'es barré dans ta tronche ! Tu crois que je vais dire des trucs devant sa super pote ?

– Pour l'instant, elle est pas là...

Boris, Karim et Olivier, avec des gueules de hyènes rieuses, espéraient que je raconte mes exploits...

– Laissez tomber, les gars, je vous dirai rien.

– Ça, ça veut dire qu'il s'est rien passé du tout ! a braillé Karim.

– Ben oui, c'est ce que je vous explique depuis le début...

Que j'essaye pas d'en rajouter, ça les a perturbés. Du coup, Olivier a renchéri.

FRANGINE58

– Non, tu nous feintes... Il s'est carrément passé des trucs et tu veux pas nous le dire...

– Mettez-vous d'accord, les gars !

Boris m'a sondé du regard. Il a fini par lâcher :

– C'est bon, on te laisse tranquille avec ça.

Mais son regard disait plutôt : Attends que ces deux-là soient partis, je vais te cuisiner grave, genre torture chinoise pour que tu me racontes les détails.

Mon gros, j'ai pensé, tu peux toujours t'accrocher.

DE MA CHAMBRE AU TOMBEAU DES... 59

INQUIÉTUDES

Le vendredi soir à la maison, on joue tous les quatre. Quand on était petits c'était les Sept Familles, Croque-Carotte, Docteur Maboul. Petit à petit on est passés au Monopoly, Colons de Catane, Risk... Il y a un coffre à la maison rempli de boîtes de jeux. On n'y échappe pas. Gamin, j'adorais ça. Je me dépêchais de finir de manger pour tout installer au salon. Les plateaux, les petits pions de couleur (je choisissais toujours le rouge) et les accessoires. Je me souviens du Cluedo – les armes miniatures, le petit revolver ou le chandelier, que j'adorais positionner au bord de la table, comme si un agencement spécial était essentiel au bon déroulement du jeu. Il y avait ces grands débats à table pour décider du jeu pour la soirée. Il fallait argumenter... Ensuite, on faisait les équipes. En général, Pauline s'alliait avec l'une des mamans et moi avec l'autre, c'était plus équilibré.

À un moment, j'ai commencé à penser que j'avais des choses plus intéressantes à faire. Il y a quelques années j'ai

poussé une gueulante rappelant que je n'étais plus un bébé pour faire des jeux de société en famille, que c'était nul, que je préférais tchatter sur mon ordi. J'étais très fier de ma petite révolution, d'autant que Maline et Maman, dépitées mais pas vraiment surprises, ont dit d'accord. Au début j'étais tout content. J'avais l'impression d'être libéré d'une contrainte familiale. En plus, nos mères ont toujours ce besoin de faire tout ce qu'il faut comme il faut, sûrement pour éviter les critiques, comme si elles devaient être irréprochables dans leur éducation. Le genre à ajouter, après avoir refusé que j'aie une télé dans ma chambre :

– Joachim, dire non est un acte d'amour.

Ou quand j'étais dégoûté de pas pouvoir aller au resto avec Pépé-Lapin parce que j'avais un match de basket :

– Hé oui Joachim, choisir c'est renoncer.

Ce genre de phrase peut me rendre dingue !

Bref, j'étais bien content de les laisser jouer pour rejoindre mon ordi. Mais... je dois avouer que très rapidement, je me suis senti un peu malheureux les vendredis soir, quand Maman, Maline et Pauline préparaient la soirée. Pauline m'en voulait, pour les équipes c'était plus pareil. N'empêche, je tenais bon, rien ne pouvait me faire changer d'avis. Elles me demandaient systématiquement :

– Tu es sûr, Joachim ? Tu ne fais pas une partie de Taboo avec nous ce soir ?

Pauline insistait :

– À trois on peut pas y jouer Joachim, allez, sérieux !

Je tenais bon.

Et puis elles ont osé ; elles l'ont fait. À chaque fois que j'y repense, je ne peux m'empêcher d'y voir une basse manœuvre stratégique : elles ont acheté la Wii. Accès limité bien sûr, usage collectif dans le salon, horaires de jeu. Mais quand même, c'était la Wii... J'étais foutu. Parce que jouer seul à la Wii c'est bien, mais rien à voir avec une partie à quatre. Parfois, on joue avec des potes qui viennent à la maison, mais j'avoue, ça m'a pas déplu de m'y mettre en famille. Depuis, je me suis remis aux parties du vendredi soir, et on alterne entre la Wii et des jeux plus classiques. Je râle pour la forme, même si je ne suis pas mécontent d'avoir repris cette habitude. J'ai parfois l'impression que ça me manquera, le jour où je quitterai la maison.

On était donc un vendredi soir quand j'ai pensé que c'était le moment idéal pour amener délicatement une demande importante. Histoire de les mettre dans de bonnes dispositions et d'offrir une image de fils vraiment sympa et mature, j'ai proposé un Pictionary. Ma frangine adore dessiner.

– Tu es sûr que ça va ? a demandé Maman.

– Oui, pourquoi ?

– Tu n'essaies même pas de négocier pour la Wii ?

J'ai fait ma tête d'innocent gentil et un poil outré qu'on le soupçonne de fourberie. Un truc que je maîtrise à fond.

– Ben non, je sais que ça fait plaisir à Pauline.

Maman a regardé Maline, Maline a regardé Maman, elles ont échangé un coup d'œil qui voulait clairement dire Il nous

FRANGINE62

prend vraiment pour des truffes. Je me suis grouillé de débarrasser la table, l'air de rien. Maman a dit :

– Qu'est-ce que tu veux nous demander, mon chéri ?

Je pouvais nier, mais alors il aurait fallu remettre ça à plus tard, et je trouvais que c'était le bon moment. Je me suis lancé :

– Pour le Nouvel An, j'aimerais bien organiser une soirée ici.

– Une soirée ? a répété Maline, comme si elle n'avait pas compris.

– Ouais, avec des copains.

J'ai commencé la vaisselle, toujours l'air de rien, bien conscient d'en faire un peu trop (d'habitude, j'emploie des trésors d'imagination pour esquiver cette activité détestable en criant haut et fort que dans toute maison « normale » il y a un lave-vaisselle). Je les connais par cœur, mes mères. Les mains dans la mousse, je devinais leurs échanges de regards dans mon dos, leur amusement face à mes tactiques maladroites. Je savais que l'une des deux allait immanquablement dire qu'il fallait qu'elles en discutent.

– Il faut qu'on en discute, a dit Maman.

Pauline a fini son dessert et pour le coup, c'est elle qui nous a tous étonnés.

– Je vais me coucher, elle a dit.

On est restés silencieux. On a attendu qu'elle ait quitté la cuisine.

– Assieds-toi Joachim s'il te plaît, a demandé Maman.

On est inquiètes pour ta sœur.

INQUIÉTUDES 63

FRANGINE

Merde alors. J'avais plutôt zappé Pauline ces derniers temps, et pour cause... C'était pas très cool de ma part, vu ce que je savais. En même temps, elle m'avait clairement dit de ne pas m'en occuper.

Ouais... Mauvais arguments, mauvaise situation ; et peu de temps pour réfléchir, avec le regard de mes deux mères posé sur moi.

Respecter le silence de Pauline.

Rassurer les parents.

Oui mais.

– On a l'impression que sa seconde ne se passe pas si bien que ça. Pauline s'est éteinte, depuis la rentrée. Elle n'a jamais été très expansive, mais d'habitude ça ne l'empêche pas d'être joyeuse, vive...

Elles ont échangé une grimace inquiète.

– On ne la reconnaît plus.

Maline a pris le relais.

– Et puis tu sais bien, elle a toujours été bonne élève, curieuse de tout... Depuis la rentrée, ses notes sont en baisse et on dirait qu'elle s'en fiche. S'il se passait quelque chose, tu nous en parlerais ?

J'ai pas répondu assez vite. Maman a embrayé :

– Joachim, tu sais quelque chose ?

Oh la question piège, bien épaisse.

– Quelque chose comme quoi ?

– Je ne sais pas...

Maline a soupiré.

– ... du chantage, du racket, de la violence.

L'air démuni, l'œil trouble qui se fixait un peu n'importe où, c'était comme si elle visualisait toutes sortes de choses terribles sur le mur de la cuisine.

– Non, franchement... Au lycée on ne se voit pas tant que ça, Pauline et moi. Elle a ses potes, j'ai les miens.

– Joachim, vous avez toujours été tellement proches, tous les deux.

Maline me sondait, les yeux à l'affût de ma nervosité.

Moi, j'inspectais les circonvolutions du bois dans la table, les nœuds. Du bout des doigts, je caressais les crevasses, petites blessures d'arbre qui m'aident toujours à rester impassible. Ainsi concentré, je mens mieux.

– Non, je pense que ça va. La seconde, ça change du collège. Elle est fatiguée, c'est tout. Les vacances vont lui faire du bien.

INQUIÉTUDES 65

DERNIÈRES RÉSISTANCES

Pauline a déchiré toutes ses affiches, de Twilight au Baiser de Doisneau. Dans un grand sac elle a mis :

Ses peluches

Ses vieux jouets

Sa collection de cartes postales d'animaux

Ses magazines d'ado

Son pull rose

Son pull mauve

Ses bouquins de filles qui font du cheval

Ses boîtes à babioles

Ses boîtes à bijoux

Elle ne s'est pas arrêtée là. Elle a aussi fait disparaître :

Son livre des plus beaux pays du monde

Son livre de tous les métiers

Ça lui a fait mal, comme un creux acide dans le sternum.

Elle a continué.

Sa boîte de crayons de couleur

Ses pastels gras

Ses fusains

Son livre d'estampes japonaises

Ses coupes gagnées en compétition de gym

La peinture encadrée qui lui a valu la première place au concours de dessin organisé par la ville

Son jeu d'échecs offert par Pépé-Lapin

Elle avait une énorme boule dans la gorge, des sanglots secs. Mais une fois l'épuration commencée, elle devait continuer. C'était comme une urgence, un membre gangrené qu'il faut couper.

Son album de contes illustrés préféré

Son boomerang en bois verni offert par notre cousin

Ses bandes dessinées

Le paquet de lettres des mamans envoyées pendant les séjours en colonie

Les lettres des copines rencontrées au hasard des vacances

Les photos, celles des vacances avec Maman, Maline et moi. Celle de la plage, l'été dernier avec Cathy et Fatou,

DERNIÈRES RÉSISTANCES 67

lunettes de soleil et sable collé aux joues. Celle de son voyage scolaire en Espagne avec toute sa classe de quatrième. Avec Papi et Mamie au bord de la rivière.

Tous ces sourires incongrus : happés par un grand sac.

Tout couper. Trancher dans le vif. Se faire mal pour que plus rien ne puisse l'atteindre. Se faire disparaître.

Elle a regardé les murs vides, le bureau vide, son lit.

Elle a retiré la housse de couette et celle de l'oreiller, rose

et orange, verte, violette. Trop de couleurs dans tout ce

vide. Elle a trouvé dans la buanderie des draps de

rechange, les blancs, ceux qu'elle ne veut jamais qu'on

mette, même entre deux machines, parce qu'ils sont vieux

et tristes. Elle a rangé les sacs dans le placard, comme dans

des oubliettes à portée de main. Elle s'est appuyée contre

les portes avec son dos, pour que tout rentre. Elle a glissé

le long du placard jusqu'à ce que ses fesses touchent le sol,

genoux relevés.

Jean usé contre son front.

Col roulé noir jusqu'au menton.

Et dans un lent balancement d'avant en arrière, Pauline

s'est efforcée de ne pas pleurer.

FRANGINE68

JOURNÉE POURRIE

La prof d'histoire rendait les copies. Par ordre décroissant bien entendu, comme seuls savent le faire les vrais sadiques. J'espérais à chaque fois entendre mon nom, mais non, toujours pas... On est passé sous la barre de la moyenne pour tomber dans la frange « aurait presque pu mais n'a pas réussi ». Plus ça avançait plus je savais que ma note allait être pourrie. Je dois dire aussi que je pétais pas le feu ce jour-là, c'était un matin moyen, gris-moche.

– Quelqu'un se charge de la copie de Boris ?

J'ai levé le bras mollement.

– Moi, m'dame.

– Bien, tu lui diras que pour une fois, il s'est surpassé. Je lui ai mis 8, c'est une belle progression.

Elle souriait de sa blague, cette conne. Comme si j'allais rigoler avec elle...

– On ne peut pas en dire autant de toi. Tu m'avais habituée à mieux, c'est décevant. Je t'ai mis 7.

Elle a lâché les deux copies sur le bord de mon bureau comme on se débarrasse d'un truc un peu sale, honteux. Les boules. Déjà, j'étais dégoûté que Boris soit malade. S'il avait été avec moi, on aurait pu se soutenir. On se serait marés parce qu'au fond, bien sûr, c'était pas si grave.

Mais là, tout seul comme un con... j'ai craqué. De rage, j'ai tiré un grand coup de pied dans la chaise devant moi. Pas à cause de la note, plutôt à cause du ton de la prof, méprisant, condescendant. Le truc, c'est que la chaise était inoccupée : elle est allée s'éclater contre le bureau dans un bruit... conséquent. La prof s'est retournée d'un coup, les yeux exorbités et la bouche serrée. Elle a levé très haut les sourcils et d'une voix rendue aiguë par la tension, elle m'a demandé :

– Un problème, Joachim ?

J'ai secoué la tête. J'aime pas avoir des histoires avec les profs ; c'est pas que ça m'inquiète, juste que ça m'emmerde. En plus j'étais surpris moi-même par le bruit que j'avais fait.

– Je n'ai rien entendu !

Elle a penché la tête de côté, comme une sorte de poule constipée, et paf, l'image est restée, pas pu m'en empêcher : je me suis mis à rire. Pas beaucoup, juste une petite esclaffade de rien du tout, mais c'est pas passé...

– C'est ta note brillante qui t'amuse autant ? Ou celle de ton camarade ? Ou le fait que tu fasses étalage de violence dans mon cours ?

Là, j'ai trouvé qu'elle abusait. Étalage de violence, c'était un brin exagéré pour un petit coup de pied dans une chaise,
FRANGINE70

non ? J'ai rien dit, juste fait une drôle de tête. Mais ça l'a pas calmée du tout. Elle est partie en vrille, de plus en plus rouge au fur et à mesure qu'elle s'excitait toute seule...

– Tu penses vraiment que ton niveau en sport va t'assurer une brillante carrière ? Tu crois que tu n'as pas besoin de travailler dans toutes les matières ? Et le BAC, tu penses que tu l'auras en claquant des doigts ?

Autant de questions d'affilée ne demandaient bien sûr aucune réponse. Fausses questions, donc, destinées à me clouer le bec – ce qui n'était pas nécessaire puisque depuis le début de l'histoire, je n'avais encore rien dit – et à s'assurer l'attention générale de la classe pour le laïus déprimant qui allait suivre et qui concernait, je le donne en mille : le bac.

Bon, moi, j'ai écouté qu'à moitié. Pas par provocation mais pour deux autres raisons très valables. La première, c'est que malgré sa crise matinale, la prof d'histoire savait parfaitement que mon niveau général, sans être brillant, me permettrait sans trop de difficultés de décrocher ce fameux bac. La deuxième chose qui rendait ce sermon inutile, c'est qu'il était impensable, ou plutôt impossible, que je ne bosse pas pour l'obtenir... Maman et Maline me tenaient : Si tu l'as, on te paie le permis – tu as l'été pour le passer – et en septembre on te lâche la Clio. Franchement, même si elle n'était pas de première jeunesse, pouvoir aller à la fac en bagnole – sans parler des virées le week-end –, ça méritait bien quelques heures de révision acharnée.

JOURNÉE POURRIE 71

Bref, je m'employais tranquillement à ne pas écouter la prof nous baratiner sur le Grand Événement de l'année lorsque ses cris suraigus m'ont alerté.

– ... te crois dispensé d'écouter ce que je raconte, en plus ?!

Elle secouait devant moi sa poignée de copies restantes – toutes en dessous de 7, les élèves concernés ne devaient pas être super pressés qu'elle en finisse. J'ai balbutié. Elle avait son regard noir de prof pas contente-qui-ne-se-laisse-pas-marcher-sur-les-pieds.

– Dehors !

– Quoi ?

– J'ai dit : dehors !

J'ai rangé mes affaires, attrapé ma veste d'un geste sec mais très digne, malgré les boules que ça me foutait... Je me suis déplié et j'ai traversé la salle silencieuse. Les copains me regardaient tous, un peu joyeux du bordel occasionné, mais un peu désolés pour moi. J'ai souri à Olivier qui n'avait pas encore récupéré sa copie, il m'a adressé une grimace solidaire. Blandine, elle, ne quittait pas son cahier des yeux.

J'ai fermé la porte derrière moi, sans la claquer pour ne pas aggraver mon cas, et je me suis retrouvé dans le couloir, étonné par la façon dont les choses avaient tourné. La prof devait être d'aussi mauvais poil que moi ce matin-là, pour réagir aussi fort. J'ai enfilé ma veste et fait passer la lanière de mon sac en travers de mon torse. Très lentement, je me suis dirigé vers le bureau de la Vie Scolaire : un nom pareil, ça donne pas envie de courir, forcément.

FRANGINE72

C'est drôle de marcher le long des couloirs pendant les heures de cours. On se déplace sans bruit. Au travers des murs, on entend résonner la voix d'un prof, le bordel dans une classe, parfois un silence total d'interro-surprise. On sait que dans une demi-heure, le vacarme sera assourdissant. La sonnerie, les cris, les noms hurlés, les rires, les insultes. Mais pour l'instant, c'est encore flottant, comme un lieu familier qui n'est pas celui que l'on connaît, auquel il manque quelque chose pour être vraiment ce lieu-là. Et pourtant j'en connaissais chaque recoin, depuis le temps... C'était bon au final, ce répit dans les couloirs, ce morceau du lycée qui n'était qu'à moi le temps que je le traverse. Même en marchant lentement, j'ai fini par arriver devant la Vie Scolaire... Là, un pion m'a interpellé.

– Viré par ?

– Braquier.

– Madame Braquier, s'il te plaît.

– Madame Braquier.

– Pour ?

J'ai haussé les épaules.

– Tu sais pas pourquoi elle t'a viré ? T'es un petit malin, toi !

– Insolence, je crois.

– Tu crois ? Tu me prends pour un con ou quoi ?

Merde... Ça recommençait. Si je continuais à ne rien dire, la mauvaise humeur de chacun allait se déverser sur moi encore et encore ; il fallait que je stoppe le processus.

JOURNÉE POURRIE 73

– Non, attends ! Je te jure que je prends personne pour un con. Elle m’a pas donné de mot quand elle m’a viré, et je crois bien qu’elle m’a trouvé insolent, même si franchement, je l’ai pas été. Mais ça...

Le pion a souri, quand même. Son collègue est arrivé, un que je connaissais bien. Il a fait une sorte de petite danse assez ridicule – mais assez drôle – censée représenter une victoire et a brandi une clef USB sous le nez du premier pion.

– Qui c’est qu’a réussi à télécharger la saison 2 de Game of Thrones ? Hein ? Qui c’est le plus fort ? C’est moi ou c’est pas moi ?

Son pote s’est illuminé comme un halogène.

– Non ? Sérieux ? Tu me l’as mise là-dessus ?

Il a tendu la main – mais l’autre a fourré la clef dans sa poche.

– T-t-t ! J’ai quoi en échange ?

– Qu’est-ce que tu veux ? Je vendrais ma mère pour ça !

– Heu... non, sans vouloir manquer de respect à ta mère, je préférerais le numéro de ta pote, celle avec qui t’étais quand on s’est croisés samedi. Avec la veste bleue, les cheveux comme ça...

– Pas de problème. Je peux même te faire de la bonne pub si tu veux parce qu’en plus...

Là, quand même, il s’est souvenu que j’étais là. J’étais pas hilare, non, parce que je voulais pas me faire descendre, mais faut avouer que les deux junkies d’heroïc fantasy, FRANGINE74

ils me faisaient bien marrer... ces types étaient censés nous surveiller ? L'autre m'a reconnu.

– Hé, mais c'est Joachim ! Qu'est-ce qu'il fout là ?

– Il s'est fait virer par Braquier.

– Madame Braquier, j'ai précisé...

Pas pu m'en empêcher. Il a tiré une sale tronche.

– Bon, on t'a assez vu, tu m'as soûlé, là. T'as qu'à aller en perm. Prochaine heure tu retournes en cours.

J'ai failli lui lâcher une info cruciale sur le dernier épisode de la saison 2 en question, vu que je l'avais déjà téléchargée et déjà regardée, mais ç'aurait vraiment été sadique... J'ai rejoint la salle de permanence et, ma tête appuyée dans ma main, je me suis assoupi.

À ce stade-là, on pourrait penser que ce début de journée avait été suffisamment naze pour que je sois épargné par la suite. Mais non, pas du tout. À midi, quand j'ai retrouvé Blandine, je l'ai sentie à des années-lumière. Elle a fait un geste du bras pour me désigner deux copines qui l'attendaient un peu plus loin :

– J'ai prévu de faire un truc avec elles aujourd'hui. Du coup... on se verra mieux demain.

– Et après les cours ?

– Je dois récupérer ma petite sœur ce soir. Mes parents bossent... Hé, Joachim, fais pas cette tête !

Elle m'a fait une petite mine désolée. Mais ça m'a plutôt énervé.

– Depuis l'autre jour...

JOURNÉE POURRIE 75

– Justement, elle m’a coupé, j’y ai pensé. Je trouve ça bien qu’on prenne notre temps, et qu’on se voie un petit peu moins.

J’ai dû faire une gueule dégoûtée, parce qu’elle s’est aussitôt reprise :

– Non, t’as pas compris. C’est bien qu’on fasse des trucs chacun de notre côté, je trouve. Mais j’aime toujours passer du temps avec toi.

Elle me prenait vraiment pour un con. Je lui ai offert mon plus beau sourire de débile.

– Ouais, super !

– Si tu veux qu’on parle de ce qui s’est passé...

– C’est ça, ouais !

Manquait plus qu’on détaille mon râteau par le menu... la dernière chose que je souhaitais.

Ses copines nous regardaient de plus en plus attentivement, l’oreille tendue vers un potin providentiel.

– Laisse tomber, Blandine.

Et je me suis cassé.

Voilà. Une note moisie, viré de cours, ma copine qui me lâchait, mon meilleur pote absent... et devant moi, comme projet excitant : deux heures de maths et une d’anglais.

Le bonheur.

Deux heures de maths, c’est un peu comme du temps qui se déroule à l’infini devant toi, interminable et inopérant.

FRANGINE76

Du rien qui te laisse alangui sur ta chaise, parfois fourmil-
lant d'envie de bouger, parfois amorphe comme une ota-
rie échouée.

Au bout de dix minutes de supplice, je cherche une posi-
tion confort, un apaisement du genou droit, qui tressaute
malgré moi. Le cours est toujours un peu trop bavard,
une langue étrange, tout en codes et en déductions, il faut
se concentrer vraiment fort pour saisir la portée du truc.
C'est chiant. C'est usant...

Ce jour-là n'a pas échappé à la règle. Je me suis fait oublier
pour pouvoir penser tranquillement. Blandine prenait des
notes, deux rangées plus loin. J'ai tenté un début de scéna-
rio intérieur, genre c'était moi le héros mais en mieux, et il
m'arrivait des trucs carrément incroyables, je sauvais des gens
ou je faisais un braquage – j'essaie toujours plusieurs ver-
sions –, enfin bon, je vais pas tout dévoiler non plus, faut
pas déconner. À un moment, forcément, Blandine débar-
quait dans l'histoire. Elle était très impressionnée par
mon courage, ma force, ma maturité exceptionnelle et mes
blessures... On finissait par s'embrasser furieusement... et
le réel rattrapait la fiction, des images d'elle se superposant
à mon petit film intérieur.

Merde ! Impossible de rêvasser correctement, j'étais trop
obnubilé par cette fille. Pourquoi elle avait pas voulu aller
jusqu'au bout ? Je comprenais pas. J'avais fait un truc qu'il
fallait pas ? Je lui plaisais plus, ou quoi ? Ou alors c'est elle
qu'avait un problème ? Ses règles ?

JOURNÉE POURRIE 77

J'ai fixé mon attention sur la fenêtre, plongeant avec délices dans les reliefs du décor pour éloigner Blandine de mes pensées. Ciel gris, toujours.

Olivier m'a fait passer un mot pour me dire que Boris serait là demain, qu'il l'avait eu au téléphone entre midi et deux. Ça m'a un peu sorti de ma torpeur, suffisamment pour entendre le prof de maths nous annoncer un devoir sur table à la rentrée, juste après les vacances. Comme ça, vous avez deux semaines pour vous y préparer correctement... C'est vrai tiens, quand on part en vacances, on se demande bien ce qu'on va pouvoir faire de son temps. Alors une bonne préparation à un devoir sur table, c'est quand même une perspective très alléchante.

En rejoignant la salle d'anglais, dernière heure de cours de la journée, j'ai pas parlé à Blandine. Lui faire la gueule me soulageait d'une façon étrange.

Dans les escaliers du bâtiment C, j'ai croisé Pauline et sa copine Fatou. Ces tronches d'enterrement qu'elles avaient, les deux ! Enfin, pas pire que la mienne... Ma sœur m'a pas calculé, même pas sûr qu'elle m'ait vu.

Quand ça a sonné après une heure d'ennui mortel sans sous-titres et que j'ai quitté le bahut pour rentrer à la maison, il s'est mis à pleuvoir, forcément ; une petite pluie fine et glacée, toute nulle. Même pas un bon gros orage tonitruant qui aurait reflété mon ras-le-bol de la journée, un truc qui pète, qui claque, qui envoie du lourd ! Non, juste ces petites coulées de flotte froide sous un ciel blanc dégueulasse.

FRANGINE78

Attendez ! N'allez pas croire que je suis du genre à me lamenter sur mon sort de lycéen à coups de métaphores météorologiques. Et puis cette insistance suspecte à passer pour un martyr... c'est que...

J'avoue : les détails de cette journée pourrie sont surtout destinés à me faire pardonner mon aveuglement complet sur l'état désespérant – et désespéré – de ma sœur.

Voilà.

Parce que ce soir-là, quand ma mère m'a demandé d'aller chercher Pauline pour le dîner, je venais, en plus, de me faire engueuler à cause de ma note en histoire – par miracle (enfin un), mon renvoi était passé inaperçu. Alors quand j'ai grimpé les escaliers pour appeler Pauline, j'étais plutôt focalisé sur mes petites misères. Je suis entré sans frapper, en gueulant À taaableuh !

Pas de réponse, pas de Pauline... Ah, si, assise au pied de son lit, en train de faire... rien.

– Pauline, on bouffe.

– J'ai pas faim.

Tour d'horizon, avec mon regard d'aveugle à tout ce qui n'est pas moi, sur la chambre de ma sœur : rien, le vide.

Murs blancs et tout.

– Très chouette, ta déco minimaliste.

Pas de réponse. Insistance balourde :

– Heu... Ton prochain projet professionnel, c'est moine bouddhiste ?

JOURNÉE POURRIE 79

Je sais, c'était nul, et pas très drôle. Mais Pauline a souri : elle reste mon meilleur public, même déprimée.

– Tu veux bien dire aux parents que j'ai pas faim ? Je suis crevée, je vais me coucher super tôt. Demain la prof de français nous colle un contrôle des connaissances dès le matin. Je vais réviser un peu et je me couche. Tu leur dis ?

Elle m'a gratifié d'un petit sourire lamentable, genre chaton mouillé. J'ai dit Oui bien sûr, pas très fort. Je ne me suis pas assis près d'elle. Je n'ai pas refermé la porte derrière moi pour aller jusqu'à elle. Je n'ai pas dit : Qu'est-ce qui se passe ma Paulinette-Boulette ? Je n'ai pas dit Pauline, raconte. Je ne l'ai pas prise dans mes bras. Je n'ai pas tapé du poing dans un oreiller en criant Maintenant tu me racontes ce qu'il se passe !

Non, rien de tout ça. Je suis resté en équilibre comme un héron, accroché à la poignée de la porte, la moitié du corps dedans et l'autre dans le couloir, ma tête encore en bas avec nos mères. En résonance, j'entendais Maline me bassiner : Tu sais Joachim, si tu tiens vraiment à faire cette fête, il va falloir nous prouver que tu assures sur tous les tableaux.

La scolarité en fait largement partie. C'est l'année du bac, Joachim ! Je te signale que l'histoire-géo n'est pas une option !

Je n'entendais rien des cris muets de ma sœur.

Au fond, je savais que ça n'allait pas, évidemment... mais bon, ma porte était ouverte, c'était pas forcément à moi d'aller creuser plus loin ! Elle pouvait faire l'effort de parler aussi, merde ! ? Et nos mères, elles étaient là pour quoi ? Fallait que je leur fasse un dessin, vraiment ? Que je balance

FRANGINE80

les petits chagrins de ma sœur ? Elles pouvaient pas devenir toutes seules ? Elles pensaient peut-être que c'était guinguette, la vie au lycée ?

Je suis redescendu dans la cuisine encore plus énervé. Quand j'ai annoncé que Pauline ne mangerait pas, elles ont échangé un long regard silencieux. Maline a posé une main sur le bras de Maman et a dit doucement Je m'en occupe.

Quelques minutes plus tard, elle est revenue dans la cuisine, seule. Maman l'a questionnée des yeux.

– Elle m'a dit la même chose qu'à son frère. Fatiguée, pas faim. Une interro demain.

– T'as essayé d'en savoir plus ?

– Évidemment que j'ai essayé d'en savoir plus ! Tu sais, Pauline c'est bien ta fille : quand elle se bute, va trouver le chemin de la discussion...

Maman a grimacé.

– D'accord, d'accord.

J'ai presque entendu le Ça, on en reparlera plus tard...

– Et pour sa chambre ?

– Impossible d'en parler non plus. Mais elle grandit, ça fait peut-être partie d'un processus... Elle jette ses vieux trucs, c'est normal. Je me souviens que Joachim a fait ça aussi.

Elle s'est tournée vers moi.

– Tu te rappelles, quand on a fait les cartons de Playmobil avant ton entrée au collège ? Et juste avant le lycée, t'avais viré tous tes posters de... comment il s'appelait, déjà ?

JOURNÉE POURRIE 81

Pas eu envie d'approfondir la question et de me retaper une vieille honte. J'ai coupé court.

– Ouais, vaguement.

– C'est vrai, mais... c'était pas aussi radical, a ajouté Maman.

Elles sont restées songeuses, les sourcils froncés dans leurs assiettes. Et moi, je me réjouissais en silence : elles avaient oublié ma note et ne pensaient plus à m'engueuler.

FRANGINE82

LE FOYER D'URGENCE

Lorsque Maline est arrivée au foyer, elle a deviné que quelque chose n'allait pas. Au foyer, de toute façon, les choses vont rarement bien. Mais là, c'était différent : elle a senti cette odeur déplaisante et forte, comme du plastique brûlé, qui s'amplifiait au fur et à mesure qu'elle avançait... Maline a commencé à imaginer le pire – le pire arrive souvent. Elle a entendu la voix de Michel avant de le voir.

– Bon, alors on fait quoi maintenant ? Quelle sanction est-ce qu'on décide d'appliquer ?

Et celle de Jean-François, nasillarde et professorale, qui répondait :

– Pas sanction, Michel... Mesure de réparation, si tu veux bien. Il ne faut pas les mettre en situation d'échec. On ne fait pas de la répression.

Maline a débouché dans la salle à manger du foyer pile au moment où Brigitte s'est mise à geindre.

– Je peux plus je peux plus je peux plus...

Elle était effondrée sur une chaise, la tête dans les mains, les coudes sur ses genoux.

– Putain mais on s'en fout, Jean-François ! s'est énervé Michel. Tu me gaves avec ta dialectique de merde ! Maintenant on fait quoi ? On décide quoi ?

Maline a découvert les murs de la salle à manger, noirs de suie, deux pans entiers brûlés, avec des bouts de tuyauterie fondue et un fauteuil rendu à l'état de squelette.

– Ah ! Maryline ! Ils ont foutu le feu, ces trous du cul. Hier soir, avant l'arrivée du veilleur.

– J'en peux plus j'en peux plus j'en peux plus... a ajouté Brigitte à l'attention de Maline.

Et elle a fondu en larmes.

– D'une certaine façon, a commencé Jean-François, c'est compréhensible. Tu vois Michel, ils considèrent que la société, et par là même l'institution, a une dette envers eux. Il faut que...

– Ta gueule, putain ! T'as un quart-temps ici et le reste de tes heures tu les fais en entretien, alors ta gueule ! C'est pas toi qui te fais cracher à la gueule à longueur de journée ! Tes bla-bla de psy je m'en tamponne, OK ?

– J'en peux plus j'en peux plus j'en p...

– Brigitte ! a hurlé Michel : tu prends ton sac, tu rentres chez toi ou alors tu arrêtes de chialer ! Merde à la fin, t'es éduc ou chiffon ?

L'intervention de Michel a eu pour effet un regain de sanglots du côté de Brigitte.

FRANGINE84

– Bon, Maryline, qu'est-ce que t'en penses ? a demandé Jean-François.

Maline a attrapé une chaise et s'est assise près de Brigitte. Elle aurait bien aimé dire qu'elle non plus, justement, n'en pouvait plus. Qu'elle n'en pensait rien du tout, qu'elle voulait juste rentrer chez elle, partir en vacances avec sa chérie et ses enfants. Planter tout le monde.

– Je sais pas... Faut qu'on en parle tous ensemble, qu'on se calme.

*

En fin de matinée, Maline a croisé Slüdig et Christian. Elle leur a demandé ce qu'ils comptaient faire de leur journée. Slüdig – 17 ans, une tête de fouine, en placement judiciaire depuis deux ans et des poussières – a ricané.

– Ben, on va jouer avec le feu !

– Ouais, a ajouté Christian – même âge que son pote, physique de boxeur, faisant partie des murs depuis... Maline ne s'en souvenait même pas.

– Mais on va pas se faire cramer, t'as vu ?

– Arrête, comment tu vas te faire griller ! Ça va pas faire long feu !

Les deux commençaient à se bidonner franchement.

– Attends, attends ! a crié Slüdig à Maline qui commençait à partir. Je mets ma main au feu que vous trouverez pas qui a fait ça !

LEFOYERD'URGENCE 85

Ils étaient fendus de rire. Maline n'a pas relevé. Elle a croisé Michel, préoccupé.

– Sincèrement Maryline, tu penses qu'on aurait pu prévoir un coup pareil ?

Elle a répondu, en prenant les clefs de la voiture de service :

– Tu sais, y a pas de fumée sans feu.

Et à l'intérieur, malgré elle, ça l'a fait marrer.

Ensuite elle est partie voir Sabrina aux urgences, toujours pas remise d'une tentative de suicide loupée. En arrivant devant la chambre entrouverte, elle l'a observée par l'entrebâillement. Il lui faudrait encore quelques années pour se débarrasser des boutons disgracieux sur son front et les ailes du nez. Tout en os, angles et peau fine sur un corps trop maigre. Des bandages entouraient ses poignets. Elle venait sans doute de pleurer sur son lit, sans bouger. Maline est entrée.

Les yeux rouges, reniflant, Sabrina lui a demandé :

– Tu crois qu'ils vont me garder longtemps ?

– Je ne sais pas, Sabrina. Ils sont inquiets, c'est normal.

– Tu sais Maryline, au début je voulais pas que ma mère le sache.

Maline l'a encouragée du regard, le visage tendu vers l'adolescente.

– Mais ils lui ont dit.

Sabrina a tordu la bouche, mordu sa lèvre pour ne pas pleurer. Elle a crié :

– Et elle est même pas venue, putain !

FRANGINE86

Elle s'est étranglée, a recouvert consciencieusement son visage avec ses mains, comme un petit enfant qui joue à « coucou-caché ». Puis, en se tournant vers la fenêtre, tout en cahots de larmes, elle s'est mise à répéter Pardon pardon pardon, comme une prière.

*

Avant de rentrer à la maison, Maline s'est arrêtée à la jardinerie où travaille Maman. Elle a posé le front contre son épaule. Puis elle lui a raconté. Maman a soufflé :

– C'est sûr que les plantes, c'est plus reposant que les ados du foyer d'urgence... Écoute, si t'en peux vraiment plus, on envisagera d'autres solutions.

Maline a levé la tête, dépitée.

– Quel genre ?

– Trouver un autre boulot...

Elles se sont regardées, pas convaincues. Maman a insisté.

– Si ça devient vraiment trop dur, prends une décision radicale. Je te soutiendrai, tu le sais ?

– Je sais... Je vais rentrer maintenant, charger les bagages et mettre un dernier coup dans la maison. Ces vacances, je les attends depuis un moment... et puis ça me fera du bien de voir mes parents. Tu me rejoins vite ?

Maman a acquiescé et l'a attirée contre elle pour l'embrasser. Maline s'est un peu détendue. En s'écartant doucement, elle a enfoncé ses mains dans ses poches. Quittant

LEFOYERD'URGENCE 87

la jardinerie par les allées, elle s'est imprégnée de l'immobilisme et du silence savoureux de chaque plante, de chaque fleur.

Julie, elle, a regardé ses mains. S'est employée – parce qu'il fallait bien que cesse la lutte – à penser à sa mère. Elle s'est souvenue des engueulades, douches glacées au début, les déceptions qu'elle lui avait causées depuis l'enfance. Elle s'est demandé ce qui avait été le pire, aux yeux de sa mère : son choix de vivre avec une femme ou celui de bosser dans une jardinerie, mains dans la terre, tablier vert au logo d'une banale petite entreprise sans relief. Elle s'est souvenue de la dureté de sa mère, son parler froid et ironique, tellement lourd de jugements. Parfois, c'était dans le regard désolé et abattu de son père que Julie puisait une étrange force. Pépé-Lapin... qui n'était pas encore Pépé-Lapin, n'avait jamais su s'opposer, lui, à la femme rigide qu'il avait épousée.

Enfant déjà, Maman savait qu'elle n'aurait jamais cette passivité. Le jour où elle aurait des enfants, elle les soutiendrait dans leurs choix et leurs envies. Et dans ses choix de vie à elle, elle serait sans concessions. C'était son credo, ses armes secrètes, sa résistance.

Plonger les mains dans la terre, faire pousser des plantes, en prendre soin pour les garder vivantes et vivaces, voilà une activité qui n'a jamais cessé de la réjouir. C'est toujours à regret qu'elle gratte la terre sous ses ongles avec brosse

et savon, au retour du travail. Toujours. Et quand parfois elle oublie de le faire pour ouvrir un bouquin, laisser des traces brunes au fil des pages lui procure un petit plaisir coupable, comme lorsqu'elle se mordille l'ongle du pouce et goûte ainsi cette saveur de la terre, un peu fade, qu'elle aime par-dessus tout.

LEFOYERD'URGENCE 89

UN SOUTIEN DE POIDS

C'est à la pause de dix heures, la veille des vacances, que Martel m'a interpellé. On finissait de se rhabiller dans le vestiaire.

– Joachim, tu viendras me voir dans mon bureau quand tu auras fini. Je dois te parler de quelque chose.

En fait de bureau, je l'ai rejoint dans ce réduit bourré de ballons, de poids et de tapis de sol à l'intérieur duquel lui et ses collègues ont un jour coincé une table pour pouvoir remplir la paperasse.

– Assieds-toi.

Je me suis posé sur un agrès, vu qu'il n'y avait qu'une seule chaise et qu'il l'occupait. J'étais intrigué, parce que j'avais rien à me reprocher. Je suis plutôt doué en sport, et puis surtout ça m'éclate.

– J'ai la classe de ta sœur, Joachim, et je suis inquiet pour elle. Visiblement il y a des moqueries, ou en tout cas... une sorte de mise à l'écart. C'est étonnant parce qu'elle n'a pas

le physique des boucs émissaires habituels, et je n'ai pas réussi à savoir ce qui clochait. Comment ça se passe à la maison ?

D'un coup, l'angoisse est revenue, plus mordante. Si même les profs se rendaient compte de quelque chose, ça voulait dire que c'était sérieux, bien plus que je ne le pensais. J'ai aussi compris que j'étais vraiment en colère. Contre moi notamment.

– Elle est fatiguée en ce moment.

Le prof m'a considéré en fronçant les sourcils.

– Tu es sûr, Joachim ? Tu n'as aucune idée de ce qui se passe ?

J'ai craqué. Il fallait que je fasse quelque chose. Ça avait déjà trop duré. J'ai décidé de lui raconter, un peu. L'innocence de ma sœur, la rentrée, nos deux mères. J'ai dit que je pensais que les moqueries dont Pauline était la cible venaient sans doute de là.

– Inadmissible ! C'est inadmissible, Joachim. La discrimination est interdite par la loi, bon Dieu !

Il avait l'air encore plus furieux que moi et ça m'a fait un bien fou. Même si sa colère me semblait presque naïve, et même un peu exagérée, j'ai senti que je pouvais compter sur lui, que s'il y avait moyen d'arranger les choses pour ma sœur, il le ferait. Cela dit, une chose que je n'oubliais pas : un prof reste un prof, et son rayon d'action est de toute façon limité, en l'occurrence à quelques heures par semaine.

UN SOUTIEN DE POIDS 91

– Merci monsieur. Je peux y aller ?
– Oui, bien sûr. Passe de bonnes vacances, Joachim.
Je l'ai laissé pensif et préoccupé.
Moi, j'avais pris une décision.
FRANGINE92

UN MÈTRE SOIXANTE DE TRAHISON

J'ai dû prendre patience jusqu'à midi. Quand la sonnerie a annoncé la délivrance, j'ai filé vers le réfectoire pour attraper Cathy, une des meilleures amies de ma sœur. Je la connais depuis longtemps, puisqu'elles sont dans la même classe depuis le collège. Elle est souvent venue à la maison, Maline et Maman l'aiment bien.

Quand je me suis approché, toute la brochette de Secondes qui l'entourait s'est mise à glousser. Les joues de Cathy ont viré au vermillon et elle s'est écartée de ses copines pour me parler plus discrètement. J'ai foncé.

– C'est quoi le problème avec ma sœur ? Tu peux m'expliquer pourquoi ça se passe mal pour elle ?

Cathy a pris un air détaché et un peu hautain. Elle était gênée mais compensait par de lents battements de paupières parfaitement inutiles.

– Y en a qui ont su pour vos mères, et ils en ont parlé à d'autres, et voilà.

– Et voilà quoi ?

Visiblement, elle n'appréciait pas la situation. Malgré ses grands airs, je voyais bien qu'elle était pas à l'aise, lorgnant ses copines pour qu'elles viennent l'aider, espérant que je la laisse enfin tranquille.

Mais je n'ai pas lâché.

– Voilà quoi ?

– Y en a qui ont dit qu'elle devait être lesbienne comme sa mère.

Elle a dit ça d'un air décidé, rapidement, avec une expression de femme-qui-connaît-la-vie. Je suis resté quelques secondes sans voix avant d'exploser :

– C'est pas possible d'être aussi conne ! Et d'une, Pauline est amoureuse d'un mec différent chaque mois, tu le sais mieux que moi ! De deux, même si elle décidait de flasher sur des filles, qu'est-ce que ça changerait ? C'est ton amie, non ?

Cathy s'est rétractée comme un bigorneau dans sa coquille. Elle a caché son malaise derrière une moue boudeuse.

– Oui, mais...

Elle a relevé le menton d'un air de défi.

– Joachim, au lycée, si quelqu'un pense ça tu es foutue !

– N'importe quoi ! Tu fais la grande avec ton mètre soixante et tes mèches violettes mais tu ne sais même pas penser par toi-même. T'as raison, continue de bêler avec les moutons.

FRANGINE94

J'étais furieux, j'avais bien envie de lui en coller une. Merde, elles étaient amies depuis des années et Cathy retournait sa veste quand Pauline avait le plus besoin d'elle !

Et puis, d'un coup, elle a perdu ses grands airs. J'ai retrouvé dans son regard quelque chose de la gamine que je connaissais avant, et des larmes ont affleuré aux coins de ses yeux, écarquillés comme dans un manga. Elle se mordait la lèvre, c'était pathétique.

– Je flippe un peu, elle a dit dans un filet de voix.

– De quoi ? De qui t'as peur, merde ! ?

– Je sais pas si je peux en parler...

À mon regard, elle a compris qu'elle avait intérêt à le faire, et vite.

– Ils sont trois, ils sont en première...

Elle a éclaté :

– Et je veux pas qu'ils me fassent la même chose.

En moi, une vague glacée a tout balayé, de mes tripes à mon cerveau. Ma petite sœur...

Le plus calmement possible, j'ai demandé à Cathy ce qu'ils avaient fait. Merde ! Qu'est-ce qu'ils avaient fait à ma frangine ?!

– Ils l'emmerdent tout le temps. Ils lui disent des choses dégueulasses sur sa mère, sur vos mères... Du coup dans la classe, y en a qui font pareil. Ça les amuse.

– Explique.

– Y a quelques filles qui veulent pas l'approcher, elles disent que Pauline va essayer de les tripoter.

UN MÈTRE SOIXANTE DE TRAHISON 95

Sonné, j'étais. Les jambes coupées... L'impression d'avoir pris une mauvaise cuite.

– Quoi ?...

– Par exemple dans les vestiaires... elle se retrouve toujours toute seule, elles la laissent pas entrer tant qu'elles se sont pas changées... Pour les douches c'est pire, elles restent des heures et quand elles libèrent les cabines, souvent Pauline a plus le temps. Alors après elles disent qu'elle pue parce qu'elle a pas pris sa douche...

Cathy était en roue libre, je ne l'ai pas arrêtée. J'ai bouffé ses mots comme autant de coups reçus. J'avais chaud, très chaud. Les yeux devaient me sortir de la tête.

– Et les mecs ? j'ai dégluti avec difficulté.

– Les mecs, je sais pas si c'est pire ou pareil. Il y en a qui disent que c'est vraiment dommage parce qu'elle est « bonne », tu sais, ils disent exprès des trucs comme ça, genre qu'elle serait une « super suceuse » si elle était pas comme sa mère. Que peut-être c'est de ça que les gouines elles ont besoin, d'un... d'un bon coup de bite. Quand elle passe ils lui font des gestes ou des trucs avec la langue ou des coups de hanches dans le vide. C'est vraiment dégueulasse. Ça a commencé depuis la rentrée et ça ne s'arrête jamais.

– Attends... Toute la classe fait ce genre de choses à ma sœur ?

– Non, juste quelques-uns. Mais les autres s'en foutent. Ou alors ils se disent Ouf, si c'est elle c'est pas moi. Je sais que c'est

FRANGINE96

pas cool mais si je prenais sa défense, je suis sûre qu'ils me feraient la même chose...

– Et Fatou ?

Cathy a piqué du nez.

– Fatou, elle dit rien mais elle reste avec Pauline. Elle s'assoit à côté d'elle en cours et quand il faut faire équipe en sport elle se met toujours avec elle. Au début ils ont dit des trucs mais ils ont arrêté. Ils préfèrent attaquer Pauline, seulement elle. Je sais pas pourquoi.

– Toi par contre, ça ne t'a pas dérangée de la laisser tomber ! Là, elle a repris son air de garce pour lâcher :

– Écoute Joachim, ici c'est chacun pour soi, si tu vois ce que je veux dire...

Je ne voyais pas et j'espérais ne jamais voir, mais je n'ai pas pris la peine de le lui dire.

– Les types de première, ceux qui ont commencé, c'est qui ?

– Ils sont vraiment space. Complètement barrés et vachement violents. Une fois ils ont craché dans son assiette au self. Et eux...

– Quoi ? Qu'est-ce qu'ils font ? Qu'est-ce qu'ils ont fait à ma sœur, Cathy !?

– Eux, ils ont dit à Pauline que si elle était pas lesbienne comme sa mère, il fallait qu'elle le prouve.

Mon cœur s'est arrêté. Cathy a vu ma tronche, elle a tout de suite ajouté :

– Ils ne lui ont pas vraiment fait quelque chose. Je crois que c'est ce qu'ils veulent. Qu'elle les suce ou un truc du genre.

UN MÈTRE SOIXANTE DE TRAHISON 97

Elle a fait une petite grimace de... comment dire ? de pétasse, ouais, c'est exactement ça, avant de conclure :

– Des mecs, quoi !

J'ai dû avoir l'air très méchant parce qu'elle s'est dépêchée d'ajouter :

– Ils ont promis de la laisser tranquille si elle acceptait mais ils... Pour l'instant, elle a encore rien fait.

Fukushima dans ma tête. J'ai eu envie tout à la fois de hurler, cogner, et chialer de rage. J'ai eu envie d'anéantir Cathy et sa lâcheté, le lycée entier. J'aurais voulu attraper toutes les personnes qui avaient harcelé ma sœur et leur briser les doigts, un à un. Les entendre gueuler, supplier. Je n'aurais aucune clémence. Mais au-delà de la haine qui m'étouffait, j'aurais aimé courir me barricader dans ma maison, avec ma sœur, Maline, et Maman. Fermer la porte sur le monde, agonir d'injures le reste de la Terre, les serrer contre moi, me serrer contre elles comme dans une tribu, ma tribu. Et me poster derrière la porte, cerbère pour ma famille. Je les aurais protégées de tous les salopards, agresseurs, abîmeurs de vie.

– Elle est où, Pauline ?

– On n'est pas dans le même groupe de sciences physiques. C'est une semaine sur deux et elle...

– Elle est où, putain ?!

– Elle a fini, elle est rentrée chez elle après les cours...

J'ai encore un peu cuisiné Cathy sur les trois mecs de première, puis je l'ai laissée au milieu de la cour, à inonder

FRANGINE98

ses copines de nouveaux ragots et de plaintes. Qu'elle raconte ! Qu'elle se lamente ! Je me fichais qu'elle ait eu peur, elle aussi. Si elle avait fait front avec ma sœur, d'autres voix se seraient peut-être élevées. Pauline n'aurait pas été seule.

J'avais le nom des types. J'avais la rage au ventre. J'avais les poings douloureux à force de les serrer.

Me remontaient la haine, et cette envie de hurler. Pauline était sûrement en train de faire son sac, à la maison.

Au moins elle était en sécurité. J'ai voulu foncer chez nous pour lui parler tout de suite, mais j'ai croisé Boris et il m'en a dissuadé. Je lui ai tout raconté. Il m'a dit Attends, il m'a dit T'emballe pas et comme il me connaît bien, il a senti que ça ne suffirait pas. On a quitté le bahut, tant pis pour les deux heures de français de l'après-midi.

Dans la rue, il a ajouté :

– On va faire les choses bien Joachim, t'inquiète. Ce soir c'est les vacances, on remet ça à la rentrée.

J'ai gueulé que c'était hors de question. J'étais fou, et j'avais besoin que ça sorte. J'ai balancé un grand coup de pied dans un scooter, qui a oscillé sur sa béquille avant de s'effondrer sur le côté. La sirène s'est mise à beugler, beaucoup plus fort que j'aurais cru. Des gens se retournaient, certains se sont approchés. Boris m'a saisi aux épaules pour essayer de contenir la haine qui me débordait. Je voulais achever le scoot, pour me soulager et pour le faire taire.

– Laisse tomber ! On se tire, merde !

UN MÈTRE SOIXANTE DE TRAHISON 99

On a détalé en quatrième vitesse à travers les ruelles.
Au bout de quelques minutes, on s'est arrêtés, essouffés. Ma cheville me faisait super mal, impossible de la poser ; je m'étais sûrement pété un truc.

– Joachim, écoute : une opération de grande envergure, ça se prépare avec soin. On va les coincer, tous. Les trois enflures d'abord, et puis les merdeux qui pourrissent la vie à ta sœur. Regarde-moi !

Il a mis la main sur son cœur.

– Je te jure qu'ils vont pas s'en tirer comme ça.

Il m'a traîné de force jusqu'au Tombeau des lucioles. T'as besoin de décompresser un peu, c'était son argument. Il m'a payé une bière. J'ai entrepris de lui raconter par le menu les sévices que j'allais faire subir aux agresseurs de ma sœur.

Et comme c'est vraiment un ami, il m'a écouté jusqu'au bout.

FRANGINE100

PARENTHÈSE ENCHANTÉE
(22
OCTOBRE-03 NOVEMBRE)

DÉPART

Quand j'ai débarqué à la maison, c'était l'ébullition du départ. J'ai croisé Maman dans l'entrée qui chargeait la voiture.

– Dépêche-toi de faire ton sac, on essaie de partir tôt.

– Pauline est dans sa chambre ?

– Oui. Elle a dû finir de préparer ses affaires. Aide-la à les descendre, s'il te plaît.

Je suis monté à l'étage en boitant. J'ai tapé à la porte, mais j'ai pas attendu de réponse pour ouvrir. Pauline fermait les poches latérales de son sac à dos, assise sur son lit blanc, dans sa chambre vide. Elle a levé vers moi un petit visage hagard. J'ai eu envie de la serrer contre mon cœur. Du coup, j'ai commencé par l'engueuler :

– Tu te rends compte que tu ne m'as rien dit !? De tout ce qui t'arrive au lycée, tu ne m'as rien dit ! Pauline, je vais les éclater, ces mecs !

Ma sœur a eu l'air affolée.

– De quoi tu parles, Joachim ?

– De quoi je parle ? J'ai vu Cathy, elle m'a tout raconté.

Ça fait deux mois que tu te fais harceler sans rien dire à personne ! Tu comptais faire quoi ?

Elle a regardé dans le vague.

– Je sais pas.

– Tu sais pas ? Moi je sais. Je vais leur défoncer la gueule au point qu'ils se reconnaîtront plus dans la glace. Et je ferai la même chose à tous les petits crevards de ta classe. Et toi, tu vas en parler aux parents.

– Non !

Pauline a crié, couiné plutôt, son refus. Je me suis assis près d'elle. J'ai passé mon bras autour de ses épaules. Elle me semblait si petite, si fragile. Elle a posé sa tête dans le creux de mon cou, a soupiré.

– Je veux pas en parler, Joachim. J'ai besoin de temps. J'ai besoin de faire le vide dans ma tête. Je veux juste être en vacances.

– Moi je vais m'occuper d'eux, Pauline, que tu le veuilles ou non.

Elle s'est redressée.

– Non, tu ne vas pas t'occuper d'eux. Tu vas rester tranquille et je vais me débrouiller pour qu'ils me lâchent.

Un doute immonde m'a traversé.

– Tu comptes pas faire ce qu'ils te demandent ?...

– Non.

Le doute persistait, griffait ma conscience.

DÉPART 105

– Pauline, après les vacances ce sera la même chose. Ils vont continuer.

J'ai levé la tête.

– Regarde ce qu'ils t'ont fait. Regarde ta chambre. Tu crois que c'est la solution ?

Elle a souri sans conviction.

– Peut-être.

Ma colère est remontée d'un cran.

– Tu parles de tout ça aux mères et je m'occupe du reste.

Elle s'est levée violemment, plantée devant moi.

– Tu comprends toujours pas, hein ? Si je dis non, c'est non ! Maintenant lâche-moi avec cette histoire. J'ai plus envie d'en parler.

Elle a saisi son sac et a filé. Je l'ai entendue dégringoler les escaliers. Je suis resté assis sur son lit, sans réaction, jusqu'à ce que Maline passe sa tête dans l'entrebâillement de la porte.

– Tu te planques ? On va y aller, tu sais. On n'attend plus que toi.

J'ai foncé dans ma chambre, préparé mon sac à l'arrache, suivi le mouvement. En montant dans la voiture, j'ai essayé de croiser le regard de Pauline. Elle m'évitait, le visage tendu vers la vitre de la voiture, déjà ailleurs.

La route m'a paru longue pour arriver chez Papi et Mamie – ils vivent en Ardèche, dans un coin tout paumé où Maline a passé son enfance et qu'on adore, même s'il n'y a pas grand-chose à y faire. Quand on va là-bas, mon

FRANGINE106

occupation principale c'est la pêche avec mon grand-père. Il ne parle pas beaucoup dans ces moments-là, mais ça ne me dérange pas. J'aime bien nos matins de silence au bord de la rivière. Il a commencé à m'apprendre quand j'avais 8 ans. Avant, il disait que je parlais trop, que j'allais faire peur aux poissons.

Au fil de la route, j'inventais les discours persuasifs que je tiendrais à ma sœur une fois qu'on serait arrivés. Je me massais la cheville, chaque mouvement m'envoyait des décharges électriques. Je pensais à la pêche, aussi. Et j'observais ma sœur.

Qui se rongerait les ongles.

Déchiquetait son marque-page, petit bout par petit bout.

Ne quittait pas des yeux le défilé du bas-côté.

Demandait à Maman de changer de station.

*

*

Mon grand-père est tout comme un grand-père, sauf qu'on ne se ressemble pas physiquement. C'est assez drôle quand on s'amène au village, après une bonne pêche par exemple, et que Papi balance fièrement : J'ai attrapé ça avec mon petit-fils. Ses copains de belote nous regardent, lui tout trapu et un peu basané, brun, maigrichon... Moi, à côté, comme un géant blond. Ceux qui ont connu Maline enfant plissent les yeux d'un air incrédule. Mais la plupart sont au courant,

DÉPART 107

« pour Maline ». Ils sont toujours surpris de me voir encore grandir, mais mon existence ne les fait plus réagir comme au début. Maline m'a raconté comment, quelques semaines après ma naissance, Papi s'est pointé au bar à l'heure de l'apéro. Il me portait dans ses bras. Il a dit :

– C'est Joachim, mon petit-fils.

Et il a fixé chaque habitué, un par un. Il a défié du regard ceux qui auraient pu faire des commentaires désobligeants. Certains auraient bien aimé lancer une blague ou deux, parce que quand même, c'était drôle... mais mon grand-père aurait sorti le fusil, comme ils disent là-bas. Ils l'ont bien senti. Dans le grand silence, seul le patron a continué de s'activer. Il a dégainé deux poignées de verres ballons coincés entre ses grosses phalanges et ils ont tinté joyeusement lorsqu'il les a posés sur le comptoir.

– Tournée générale ! Les petiots, ça se fête.

Les gars ont hoché la tête, satisfaits. Sûr que ça se fête ! ils répétaient tous. Et je crois que mon Papi n'était pas en reste, question tournée.

Sans doute qu'après notre passage, ils ont bavassé comme des vieilles pies jusqu'à la fermeture, mais en tout cas ils n'ont jamais fait de remarque à mon grand-père, et à moi non plus.

Quand Pauline est née, ça n'a pas provoqué plus de remous. Je crois que ça leur fait juste un peu bizarre, une famille comme la nôtre. Mais avec le temps, j'aime penser qu'ils se sont habitués.

FRANGINE108

On a quitté l'autoroute.

Maline avait un sourire béat accroché au visage ; comme quoi, les vacances allaient faire du bien à tout le monde.

Et Pauline...

Tortillait ses cheveux.

Ramenait ses genoux sous son menton.

Croisait ses jambes en tailleur.

Les décroisait.

Ouvrait la fenêtre.

Passait sa main par l'ouverture pour jouer avec une prise au vent.

Se prenait à sourire en voyant changer le paysage.

Devenir vert, sauvage, profond.

Regardait...

– Arrête de me regarder, Joachim, elle a fini par dire sans même tourner la tête.

DÉPART 109

PAULINE QUESTIONNE

Papi et Mamie nous attendaient. Il faisait nuit quand Maline a garé la voiture au bout du chemin. En descendant, j'ai été saisi, comme d'habitude, par l'incroyable odeur d'herbe et de terre, par la fraîcheur aussi. J'avais les jambes ankylosées, alors après avoir embrassé mes grands-parents j'ai dit que j'allais faire un petit tour.

Il faisait presque nuit mais on y voyait suffisamment. J'ai regardé Pauline entrer dans la maison sous les caresses de sa grand-mère.

– Tu n'aurais pas encore maigri, ma chérie ?

– Mais non, Mamie...

Son ton était léger, comme si de rien. Comme si c'étaient des vacances comme les autres.

J'ai marché en clopinant sur le petit sentier qui borde la maison. J'entendais la rivière sans la voir. Être ici, loin de tout, et surtout du lycée, rendait irréel l'après-midi que je venais de vivre. Je relisais dans ma tête l'échange avec

ma sœur. La façon dont elle semblait fuir. Son refus de mon aide. La colère me labourait encore le ventre. J'aurais bien shooté dans les caillasses mais une cheville bousillée, ça suffisait.

Je ne savais toujours pas quoi faire.

J'ai pensé que ces vacances commençaient bizarrement.

J'ai fait demi-tour.

Rejoint la famille.

Mon grand-père m'a attrapé dès que j'ai passé la porte.

– Alors mon grand, quoi de neuf au pays des géants ?

– Ça va, c'est cool. Et toi, Papi ?

– La routine. Pêche, belote, jardin : le tiercé gagnant. J'ai mal à un genou.

Ma grand-mère a crié, du fond de la cuisine :

– Tu parles ! Il galope comme un cerf !

– Ne l'écoute pas, garçon. Mais viens manger, elle cuisine toujours aussi bien.

Maline finissait de mettre la table. Ça sentait bon. Pauline était déjà installée, elle grignotait la croûte du pain en jouant avec son couteau. Maman lui a demandé d'aider à servir mais ma grand-mère s'est récriée :

– Penses-tu ! Comme si j'avais besoin d'une sauterelle dans mes pattes. Laisse-la donc. En plus qu'elle est toute pâlichonne. Ça a pas l'air de te réussir, cette rentrée.

J'ai rien dit.

Maman n'a rien dit.

Pauline n'a rien dit.

PAULINE QUESTIONNE 111

Mais Maline a chuchoté :

– Ça, c'est sûr.

– Tu dis quoi, ma fille ? a demandé Mamie.

– C'est vrai que Pauline n'est pas très en forme depuis la rentrée.

J'étais tendu comme un arc, les yeux rivés sur ma sœur, espérant qu'enfin, elle allait parler.

Ce qu'elle a fait.

– Vous avez dit quoi quand vous avez appris que Maline et Maman allaient avoir un enfant ?

Tout le monde a eu l'air surpris par la question. Moi comme les autres. Ils se sont regardés, Papi a dit : Va s - y, toi et c'est Mamie qui a répondu à Pauline :

– Au début, j'avoue que j'étais un peu triste. Oui oui, j'étais triste que ce ne soit pas Maline qui porte le bébé. J'avais envie de voir ma fille devenir maman, tu comprends ? Je veux dire, vraiment maman, connaître l'accouchement, tout ça...

– Ah ben oui, c'est vrai que ça a l'air d'être une partie de plaisir ! a gloussé Papi.

– Dis donc, c'est toi qui racontes ou c'est moi ?

Avec sa louche à la main et ses sourcils froncés, ma grand-mère était assez impressionnante. Papi a levé les mains, paume ouvertes, en signe de reddition.

– Bon, bon, je ne dis plus rien...

Mamie a changé de regard pour le poser sur sa fille en souriant. Maline s'est installée à table ; il se passait des choses entre elles qui nous échappaient.

FRANGINE112

Elle a repris :

– En plus, je pensais que vous seriez un peu moins mes petits-enfants si vous n’étiez pas de mon sang, ça peut paraître étrange mais... Tu vois, ça n’a pas été le cas.

Papi s’est assis à côté d’elle.

– Oh là là, dès qu’on a vu Joachim à la maternité, tout petit, tout blanc et tout blond, ça a été notre petit-fils.

Il s’est tourné vers moi en posant sa patte sur mon bras.

– Figure-toi que je me suis pointé au bar avec toi dans les bras, et j’ai...

– Mais il la connaît, cette histoire ! On la connaît tous : tu l’as racontée cent fois !

Papi a haussé les sourcils d’un air dubitatif, a lancé un petit regard vexé à Mamie, qui n’en a eu strictement rien à faire. Elle a pris les assiettes une par une pour les remplir à grands coups de louche.

– Et quand tu es arrivée, ma belle, c’était la même chose. On est devenus instantanément tes grands-parents.

Elle a posé une assiette devant Pauline, puis devant moi.

Une troisième devant Maman. Elle nous a tourné le dos pour en remplir une quatrième. Mon grand-père en a profité.

– Et puis il y avait ce joli prénom...

– C’est vrai, a reconnu ma grand-mère. On était très heureux du prénom qu’elles t’ont donné. C’est bête, mais ce morceau de ton prénom qu’on retrouve dans celui de Maline...

PAULINE QUESTIONNE 113

– Ça fait comme une filiation, a réussi à glisser Papi. Tu n’as pas son nom, mais une partie de son prénom.

– On a compris, a ajouté Mamie en posant les dernières assiettes. Arrête un peu de me couper ou alors c’est toi qui racontes. Allez-y, mangez.

On a plongé nos fourchettes dans nos assiettes pour dévorer la daube de ma grand-mère – mais elle n’avait pas fini :

– Ça nous faisait quand même un peu peur. On allait s’attacher à vous, et si jamais Julie se séparait de Maline, elle pouvait disparaître dans la nature sans qu’on ne puisse rien faire...

Elle s’est assise entre Papi et Maline.

– Comment ça ? a demandé Pauline.

– Eh bien... on pouvait ne plus jamais vous revoir ! C’est compliqué tu sais, même si on fait confiance, d’avoir cette épée de Damoclès sur la tête...

Maman a rigolé.

– Ça y est, vous êtes rassurés maintenant ?

Pauline avait l’air un peu choquée. Elle a murmuré :

– Maman n’a pas le droit de faire ça...

– Si, elle en avait le droit, a répondu Maline. La loi n’a rien prévu pour nous.

Maman est intervenue :

– On a quand même pu déposer un dossier pour le partage d’autorité parentale quand Joachim était petit. Mais c’est vrai qu’au début, on n’était sûres de rien...

FRANGINE114

– Maman n'aurait jamais fait ça ! a renchéri Pauline – et c'est Maman qui lui a répondu :

– Non, Pauline, je ne l'aurais pas fait. Mais tu sais bien que parfois, quand les gens se séparent, ils changent. Il y a eu un silence gêné, palpable. J'ai éclairé Pauline :

– La mère de Maman, quand elle a divorcé de Pépé-Lapin, elle n'a plus voulu entendre parler de Maman et Maline. Sauf si Maman décidait de revenir avec un mari. C'est pour ça qu'on ne l'a jamais rencontrée.

Papi s'est tourné vers Maman :

– Pas de changement avec ta mère ? Elle ne veut toujours pas voir les enfants ?

– Visiblement pas. On ne s'est plus parlé, même par téléphone, depuis... Oh ! Pauline venait de naître, je crois. Mais... parfois, je pense que ça la fait souffrir quand même. Enfin, c'est ce que j'imagine... C'est compliqué.

Maman ne mangeait plus. Elle fixait obstinément son verre.

Maline a glissé :

– Il va peut-être y avoir du changement...

– Comment ça ? a interrogé Mamie.

Maman n'a rien dit mais elle a regardé Maline d'un air fâché, en nous désignant du menton. Maline s'est écriée :

– C'est pas un secret, Julie !

– Quoi ? Quoi qui n'est pas un secret ?

Pauline s'était redressée brusquement, tendue et enflammée par son besoin d'explications. C'était la soirée des grandes nouvelles, pour elle mais aussi pour moi. Maman

PAULINE QUESTIONNE 115

s'est adressée à Mamie, comme si elle ne pouvait pas nous parler directement.

– Jean-Pierre, son mari... il est mort le mois dernier.

Peut-être que ça changera quelque chose de son côté, je ne sais pas trop. Je ne suis pas sûre moi-même d'avoir envie de renouer.

Tout le monde regardait Maman, en attente de détails, en suspension. On attendait tous qu'elle en dise davantage. Mais Papi, comprenant son silence, est intervenu pour la tirer d'affaire.

– Et ton père, sinon ?

– Toujours le même. Il fait du Taï-Chi tous les matins au parc Montesquieu. Il dit que ça l'entretient !

Elle paraissait franchement soulagée de ne plus avoir à évoquer d'éventuelles retrouvailles avec sa mère.

– Ça se passe bien avec lui, bien mieux qu'à l'époque où il était avec ma mère. Il est plus heureux, c'est évident. Et avec les enfants, eh bien...

Elle s'est tournée vers nous.

– Pépé-Lapin ? Ouais, il est cool, j'ai dit.

Mais Pauline n'avait pas envie de parler de trucs « cool ».

Pauline était retournée par ce qu'avait raconté Maman. Elle ne voulait pas lâcher.

– C'est dégueulasse !

– Ma chérie...

– Je savais que vous vous faisiez la gueule, évidemment, mais tu m'as jamais dit pourquoi !

FRANGINE116

Cette colère de Pauline, brutale et réactive, m'a presque étonné. Pourtant... en y réfléchissant, c'est vrai qu'avec presque trois ans de moins, un certain nombre de trucs lui avaient échappé, des choses dont Maman et Maline n'avaient pas songé à lui parler. Si on ajoute à ça la grande capacité de ma sœur à vivre dans sa bulle...

Maman lui a caressé la tête.

– C'est pas si grave. On est une famille, on est là tous les quatre et on s'aime, et on a Papi et Mamie. Et Pépé-Lapin. Et mon frère qui vous aime, et votre cousin. Et tous nos amis, qui sont une famille qu'on a choisie. On s'en tire largement aussi bien que d'autres.

Pauline a secoué la tête, agacée par le tableau idyllique que lui servait Maman.

Elle a murmuré :

– Mais c'est ta mère...

Maman a souri à Pauline. Il y avait tellement d'amour dans son sourire que pour un peu, j'aurais été jaloux.

– Aujourd'hui, ce n'est plus aussi important qu'avant, tu sais. En grandissant, les parents prennent moins d'importance dans la vie.

Pauline n'a rien dit. L'air peu convaincue, elle scrutait chacun d'entre nous pour vérifier nos réactions.

Et je réalise en le racontant : elle avait dévié le cours des mots.

Plus personne ne pensait à lui parler de sa rentrée.

Même pas moi.

PAULINE QUESTIONNE 117

DÉTRESSE

Le lendemain matin, Pauline est revenue à la charge.

J'étais dans la cuisine avec Maman, qui buvait son café debout près de la fenêtre, regardant Papi et Mamie discuter au jardin. Maline n'était pas encore levée.

Moi, je déjeunais, assis à table, occupé à compter distraitement les petits carreaux de la toile cirée. Une nuit de sommeil m'avait fait du bien. Ma cheville allait mieux, ça ne semblait pas trop grave.

Pauline s'est assise près de moi, sans me regarder. Elle avait les cheveux en vrac, la moue boudeuse des mauvais matins. Malgré le pull qu'elle avait passé sur sa chemise de nuit, elle frissonnait : elle a remonté ses jambes et ses pieds nus sur sa chaise, sous le pull. Elle a tiré dessus. Les manches trop longues recouvraient ses mains.

– Ta mère... elle a jamais voulu nous voir, alors ? Même pas une fois ?

Maman s'est retournée, surprise.

- Non, jamais. Pourquoi c’est si important pour toi ?
- Je trouve ça dingue de plus voir son enfant, comme ça, sans qu’il ait rien fait de mal. Peut-être que je plane, mais j’hallucine de jamais avoir su pourquoi. Je veux dire, le fait que tu sois homo.
- Maman n’a rien dit pendant quelques secondes. Elle a bu une gorgée de café.
- Je suis désolée, j’aurais peut-être dû t’expliquer. Je n’aime pas trop penser à ma mère. Comme tu ne posais pas de questions...
- Bien sûr que non ! Je m’en foutais de Mamie-Françoise puisque je la connaissais pas ! D’ailleurs, j’ai pas envie de la connaître.
- Moi, j’aimerais bien qu’elle te connaisse. Elle se rendrait forcément compte qu’elle a été idiote de ne pas venir avant, a soutenu Maman.
- Ça a dû être horrible, d’être rejetée par ta mère.
- Maman est venue s’asseoir à table, en face de nous. Elle a posé sa tasse de café devant elle, lentement. Je la sentais pleine de lassitude.
- C’est vrai. Au début ça m’a fait souffrir.
- Et maintenant ? Tu t’en fous ?
- On devient plus fort avec le temps. Quand on a une vie différente, on prend ces risques-là : rejets, ruptures, critiques. On peut regretter, se cacher dans un trou. Ou alors on décide d’être bien, on se bat et on mène la vie qu’on veut, la vie comme on l’aime.

Maman, sans avoir besoin de sourire, nous a englobés tous les deux dans son grand regard d'amour.

– Ma vie avec Maline et vous, c'est la vie que j'ai choisie.

Tant pis si je ne vois plus ma mère, je ne regrette rien.

Pauline, butée, a conclu :

– Ta mère, je la déteste.

*

Au moment où je quittais la table pour aller rincer mon bol dans l'évier, Maman a froncé les sourcils.

– Tu boites ?

– Non.

– Ne me dis pas non, enfin ! Je le vois bien.

Je me suis retourné vers elle, un peu fébrile, un peu coupable.

– C'est juste une petite foulure, j'ai dû trop forcer en sport.

Ma mère a secoué la tête, agacée.

– On laisse pas traîner une blessure sans la soigner, c'est le meilleur moyen pour que ça empire. Je passerai prendre un truc à la pharmacie.

– C'est pas la peine...

J'aurais rien dit c'était pareil.

– Tu aurais pu m'en parler, quand même ! J'aurais pris ce qu'il faut à la maison.

Bien sûr. Et j'aurais pu lui raconter que je m'étais fait mal en éclatant un scooter dans la rue, elle aurait apprécié l'info...

FRANGINE120

– Tu vas l'appeler, ta mère ?

La veille, Pauline s'était avérée vachement douée pour le détournement de conversation ; moi, j'étais doué pour repérer les méthodes qui fonctionnent.

Maman a changé de regard. Je m'en suis voulu de l'avoir rendue triste juste pour resquiller une explication.

– Je ne sais pas. Tu as envie de la rencontrer, toi ?

J'ai hésité. Haussé les épaules.

– Peut-être, ouais, mais c'est pas obligé non plus...

J'ai quitté la cuisine en me forçant à marcher normalement. Ça tirait un peu mais c'était pas si douloureux, en fait.

J'ai filé sous la douche, laissant ma mère seule et préoccupée, le coude posé sur la table de la cuisine.

*

Ce matin-là, on a pris nos marques, chacun de son côté.

La campagne, la maison des grands-parents, le rythme complètement différent de celui des journées habituelles.

Le premier jour des vacances, je suis toujours un peu perdu, comme si la trace des rituels scolaires m'avait lobotomisé.

Et puis ça faisait beaucoup pour moi, toutes ces choses à cacher, celles à régler, et pas de nouvelles de Blandine... Je tournais en rond comme un carcajou piégé, élargissant mon champ d'errance à chaque nouveau cercle. Le jardin, le tour de la maison. Le sentier et les bois alentour.

DÉTRESSE 121

Et retour à la maison. Maman, inquiète pour ma cheville ou déjà effrayée par la vie campagnarde, avait pris la voiture pour aller à la pharmacie du village. Maline, qui avait enfin émergé, buvait son litre de café matinal dans le jardin en regardant bêcher ses parents. Papi les faisait rire en racontant des histoires, du coup il bossait deux fois moins que ma grand-mère, parce qu'il raconte toujours avec les mains... Personne ne s'occupait de moi, on me laissait apprivoiser l'espace, comme à chaque séjour.

Mais Pauline ?

Elle était où, ma frangine ?

Sans vraiment y penser, j'ai recommencé à faire le tour des choses, à l'envers. Le petit bois, pas de Pauline. Le sentier, non plus. Le jardin, pas plus.

Restait la maison. Avec méthode, sans inquiétude particulière, j'ai cherché ma sœur de pièce en pièce. On avait des trucs à se dire, c'est sûr, mais pas seulement. Quand on est à la maison, et pareil au lycée, on a des occupations différentes, des potes différents, on n'est pas toujours fourrés ensemble ; mais pendant des vacances en famille, c'est pas pareil. Encore plus dans ce coin paumé. En gros, on a le choix entre la famille et la solitude. Assez naturellement, Pauline et moi passons beaucoup plus de temps ensemble en vacances, et en général on se marre bien. Avec ces histoires au lycée, j'avais pas particulièrement envie de rigoler, mais il me semblait logique de retrouver ma frangine. Qui n'était pas dans la cuisine. Pas dans le grand salon. Pas au cellier...

FRANGINE122

La baraque des grands-parents, attention, c'est du lourd : grand, biscornu et tout en pierres. Du classique de la campagne, quoi. Avec beaucoup de recoins. Je suis monté à l'étage sans faire de bruit. C'était idiot et bizarre, cette volonté d'être discret, un peu comme si on avait eu dix ans de moins et que j'allais la surprendre pour lui faire peur en hurlant. Au milieu des escaliers, j'ai entendu un bruit à l'étage. En un réflexe de gamin, j'ai fini de monter les escaliers façon James Bond, coudes repliés et avant-bras collés l'un à l'autre, les doigts en flingue. C'était vraiment pas réfléchi, j'avais envie de faire une pause au milieu de l'angoisse, je pense – et de rigoler avec elle. Peut-être un besoin de retrouver quelque chose de nous qui n'était plus, d'abolir la distance qui s'était creusée au fil des jours depuis cette fameuse rentrée. La faire rire pour compenser mon aveuglement, mon inattention, ma lenteur de réaction. La faire rire pour la retrouver telle que je la connaissais, douce et joyeuse.

J'ai longé le couloir dos au mur comme un espion. Je me dirigeais vers sa chambre quand j'ai entendu un bruit flippant – j'ai lâché mon flingue imaginaire et tout mon corps s'est tendu d'un seul coup. C'était une sorte de cri d'animal, mais étouffé, qui se transformait en gémissement atroce, et repartait en cri. Comme un hurlement silencieux. Et ça venait bien de sa chambre. Ça m'a terrifié. Je me suis approché doucement, le palpitant en cavale. La porte était entrouverte. Les volets encore croisés laissaient la chambre dans une demi-pénombre, mais j'y voyais suffisamment.

DÉTRESSE 123

Pauline, assise par terre au bord du lit, se pliait en avant, coupée en deux par une douleur insoutenable. Le cri, c'était elle. Toujours en chemise de nuit avec son gros pull, elle enfonçait maintenant le bout des manches dans sa bouche – pour étouffer son cri gémissant. La respiration hachée, elle ne reprenait son souffle que pour renouveler sa plainte. De la détresse à l'état pur.

Je suis resté immobile, pétrifié. Incapable de faire un geste. Moi, je n'avais jamais connu une telle douleur... J'étais incapable de réagir, incapable de faire quelque chose pour arrêter ce cri. C'était insupportable.

J'ai eu besoin de m'éloigner au plus vite, et pour dire toute la vérité, j'aurais voulu ne jamais être monté.

Mon impuissance m'a rendu lâche.

J'ai reculé lentement, sans faire le moindre bruit, sans même respirer. J'ai écouté encore l'appel rauque et déchirant de ma sœur. Et j'ai pris la fuite.

Une chose terrible m'a frappé : je l'avais déjà vue exactement dans la même position à la maison, assise contre le lit, genoux relevés, sans rien faire de particulier. Plusieurs fois, même. Est-ce que j'étais toujours arrivé trop tôt ou trop tard ? Est-ce qu'il y avait toujours eu ce cri, cette détresse insoutenable, avant ou après ? J'avais été aveugle à ce point ?

J'ai retrouvé le jardin et la lumière comme on émerge d'un trou. Clignant des yeux face au soleil, incapable de faire autre chose que de rester là, debout devant la maison, j'ai tenté de retrouver une respiration normale.

FRANGINE124

L'À-PIC DU SENTIER DU LOUP

Pauline avait décidé de m'éviter autant qu'elle le pouvait, et elle ne me parlait presque pas. J'ai relâché la pression, un tout petit peu. Dans ma tête, les choses n'avaient pas changé : j'envisageais toujours, dès le retour au lycée, le carnage que j'allais faire pour protéger ma sœur. J'étais pas capable de la consoler, d'accord, mais la colère, ça je connaissais. Ils paieraient pour les humiliations, les menaces, et pour cette infinie douleur que j'avais entraperçue. Les vacances n'étaient qu'une pause, une parenthèse qui me laissait un goût d'impatience.

Mon grand-père et moi, on partait parfois à la pêche dès l'aube, quand les autres dormaient encore. On ne se disait rien. On se souriait dans le clair-obscur, on préparait nos musettes à la lueur des petites braises du feu de la veille. Papi connaît tous les chemins pour rejoindre la rivière, et il s'amuse à m'en faire découvrir un différent à chaque fois. Je ne sais pas si c'est pour m'impressionner ou pour me les

offrir, comme un héritage de complicité. Le fracas de la rivière, l'attente immobile, la lumière montante, tout me portait à penser encore et encore, et à ruminer. Un matin, mon grand-père m'a saisi le poignet.

– Pas comme ça Joachim, tu es trop distrait. Le mouvement doit être plus ample. Comme ça.

Il s'est raclé la gorge.

– Tu es trop impatient. Tu voudrais les attraper au harpon, si tu pouvais. Tchak Tchak Tchak ! C'est pas de cette façon qu'on chope les petites bêtes. Le poisson, c'est délicat, vif. Il faut y aller tout en douceur.

Tout en douceur je pouvais pas. Trop de bile me rongea l'estomac. Je devais trouver un moyen de parler avec Pauline, et vite. J'ai dit à mon grand-père que j'étais désolé, que je devais rentrer. Que j'étais nul pour la pêche ce matin-là, que demain ce serait mieux. Il m'a regardé en plissant les yeux.

– T'as raison mon garçon, tu vas tous nous les faire fuir. Je te rejoins plus tard.

J'ai marché jusqu'à la maison, ma canne sur l'épaule.

Maline et Maman buvaient un café, assises sur le muret en pierre devant la maison, leurs visages tournés vers le soleil mais habillées de gros pulls parce qu'il faisait plutôt froid.

– Elle est où, Pauline ? j'ai demandé.

– Bonjour Joachim.

– Oui, pardon, bonjour. Elle est où, Pauline ?

FRANGINE126

– En balade.

– Toute seule ?

Elles ont souri avec indulgence.

– Oui, toute seule, a répondu Maline, moqueuse. Tu sais, c'est bien d'être protecteur avec ta petite sœur, mais elle est quand même en âge d'aller se promener...

Si elles avaient su. Si seulement elles avaient su. Elles auraient moins fait les malines. Elles se seraient pas foutues de ma gueule. Elles auraient été comme des tigresses hystériques, à retourner le bahut à coups de dents.

Mais elles ne savaient rien. Elles avaient senti que quelque chose clochait depuis la rentrée, ça oui, mais leur grand fils honnête avait juré que tout allait bien, alors elles l'avaient cru. Pourquoi auraient-elles cessé de me faire confiance ?

Merde ! Si quelque chose de plus grave encore arrivait à Pauline, ce serait de ma faute, uniquement de ma faute.

– Oui-oui... Par où elle est partie ?

J'essayais de paraître calme. Maline a tendu le bras vers le sentier du Loup. J'allais m'élancer, mais ma mère s'est redressée.

– Attends, mon chéri.

Elle a déroulé sa grande écharpe et me l'a tendue.

– Il fait vraiment froid. Tu lui donneras ça.

Je suis parti en marchant normalement ; mon cœur cognait à toute allure dans ma cage thoracique. Dès que j'ai été hors de vue, je me suis mis à cavalier comme un dingue.

Pauline, ma toute petite sœur...

L' À-PIC DU SENTIER DU LOUP 127

Fais pas de connerie

s'il te plaît

s'il te plaît

s'il te plaît

Putain je t'en prie je m'en remettrais jamais...

Pauline...

Je vais trouver des solutions c'est sûr

J'en ai déjà... Pauline déconne pas !

Je parlais à voix haute comme un taré, tout en dégringolant vers l'à-pic du sentier du Loup. Mon trop grand corps ralentissait ma course. Ma cheville s'est mise à me lancer.

Je m'en foutais. Je courais comme un fou, comme si ma vie en dépendait, sauf que c'était celle de ma sœur.

L'à-pic du sentier du Loup : des kilomètres de forêt là où porte la vue – mais le vide en bas, ce grand vide au-dessous.

– Pauline !

Je me suis mis à gueuler vraiment.

– Pauline !

J'ai coupé par la forêt. C'était humide et broussailleux.

J'ai accroché mes fringues, accroché mon visage, mes cheveux trop longs. Mes mains s'agrippant aux troncs des arbres pour avancer plus vite, griffées, collées par la résine. Je ne sentais même plus ma cheville. Une seule et unique pensée : ma sœur, ma toute petite sœur, face au vide.

– Pauline !

Ma voix éraillée, essoufflée, déformée par la peur viscérale d'arriver trop tard. Je suis tombé, étalé dans les aiguilles

FRANGINE128

de pin. Un sanglot sec m'a échappé. Le corps disloqué de ma sœur ; écrasé dans la vallée ; en chute libre ; en train de basculer : le film à l'envers dans ma tête. L'horreur. En me relevant j'ai senti la terreur encore plus fort qui me donnait envie de pisser, m'empêchait de respirer correctement. Je me suis insulté en plus de me faire mal.

Connard ! Espèce de connard égoïste !

Tu pouvais pas réagir avant ?

... pensé qu'à ta gueule !

Puis, à nouveau, j'ai gueulé sur ma sœur absente.

Tu peux pas faire ça, Pauline !

La vie c'est pas le lycée !

La vie c'est toi

Les potes

Le dessin

La famille

C'est nous !

J'ai poussé mes forces jusqu'au bout, avalant la distance comme un forcené, comme si en allant plus vite je pouvais arrêter le temps. J'ai cru voir une trouée dans la masse mouvante des arbres, du clairsemé : le bout de mon tunnel ? J'ai buté dans une racine, mais cette fois j'ai évité la chute.

Merde

Merde

J'ai continué, le corps cassé en deux jusqu'à la sortie des grands bois, enfin.

Pauline !

L' À-PIC DU SENTIER DU LOUP 129

Plus qu'un filet de gorge. J'ai toussé, craché, plié au ventre sur le sentier retrouvé. Mains aux genoux, jambes écartées, j'ai relevé la tête pour crier à nouveau.

... Pauline !

Pauline me regardait, de l'étonnement dans les yeux.

Assise sur un rocher, pas loin du vide.

Mais pas au-dessus

Pas au-dessous non plus

Pas tombée

Vivante.

La sueur coulait sur mon visage. Mes cheveux étaient collés en paquets, pleins de bouts d'écorce. Mon blouson dégueulasse accusait des traînées d'humus et de ronces. Je respirais par saccades, bouche ouverte, crachant des filets de bile terreuse. J'ai regardé ma sœur, un moment presque trop long, les yeux écarquillés de joie.

– Tiens, j'ai dit en déroulant l'écharpe de mon cou.

Pauline m'a dévisagé d'un air ahuri.

– Tu sais que t'es un grand malade, toi ?

J'ai rigolé en appuyant sur mon point de côté.

– Je peux m'asseoir ?

Elle a haussé les épaules.

– Si tu veux.

J'ai peu à peu repris mon souffle en contemplant la vallée, creux et bosses. Ma sœur a sorti une bouteille d'eau de son sac et me l'a tendue.

– Qu'est-ce qui t'a pris de me chercher comme ça ?

FRANGINE130

– J’ai eu peur.

Elle ne me regardait pas.

– Je l’aurais pas fait, tu sais.

– De quoi ?

– Tu sais de quoi je parle, sinon tu serais pas là.

J’ai soupiré. Le soulagement de la sentir vivante, près de moi, m’a rendu des forces.

– Tu me mets à distance, Pauline... Tu ne me dis rien, tu refuses que je m’occupe des salauds qui t’emmerdent depuis le début de l’année ! Je ne sais pas ce qu’il y a dans ta tête. Je vois que tu es mal et tu ne me laisses pas t’aider. Oui, j’ai eu peur. J’ai pensé que tu allais faire une connerie. J’ai eu peur et j’ai encore peur. J’ai jamais eu aussi peur, tu comprends ?! En réalité, je ne l’ai compris pleinement qu’en le disant à ma sœur : Je n’ai jamais eu aussi peur.

– Moi non plus !

Elle a crié si fort que ça m’a coupé dans mon élan.

– J’ai peur, Joachim. J’ai peur et j’ai honte depuis deux longs mois, putain ! J’ai honte de ne pas arriver à réagir, honte de baisser la tête, et j’ai honte de ma mère ! Honte d’en avoir deux ! Tu sais ce que je pense, en fait ? Qu’elles auraient pas dû nous faire ça ! Qu’elles auraient pas dû nous faire du tout ! En tout cas, pas moi.

– Tu peux pas dire ça.

Elle s’est levée, furieuse.

– Tous les matins je vais au lycée avec un nœud dans le ventre. Au début je me suis dit que ça passerait, qu’ils

L’ À-PIC DU SENTIER DU LOUP 131

finiraient par se lasser. Mais non, ils se lassent pas. Ils se régalent.

– Pauline...

– Tu peux même pas t'imaginer comme ça me déchire à l'intérieur à chaque fois qu'ils disent un truc sur Maman. Je voudrais les détruire. Je fais des efforts déments pour pas chialer. Pour faire comme si je m'en foutais. Seulement ils sentent que ça me touche, et ils sentent ma peur... comme des chiens !

– Pauline, je peux t'aider. Maman et Maline aussi. On doit en parler. Ils peuvent pas s'en tirer comme ça. Et toi, tu peux pas retourner au lycée dans cet état.

– Tu veux pas comprendre, merde ! Ils font rien de vraiment violent. Ils m'ont jamais touchée, jamais frappée. Ils peuvent très bien dire que c'est dans ma tête, que je délire. Même les trois types de première, Jérôme, Samir et Bruno, ils m'ont forcée à rien. Ils ont dit qu'ils pouvaient arranger les choses si seulement je voulais bien.

– Mais tu vas p...

– Tais-toi ! J'en ai marre que tu veuilles régler les choses pour moi ! Tu vois pas que je dois trouver une solution toute seule ? Tu crois quoi ? Que vous serez toujours avec moi ? Évidemment qu'à ma place, tu aurais déjà réagi. Ce que tu réalises pas, c'est que toi, tu n'aurais jamais été dans ma situation. Jamais ! Ils t'auraient fait chier une fois peut-être, pas deux. J'ai pas ton physique, et je suis pas un mec.

FRANGINE132

J'ai pensé à ce que m'avait dit Blandine. Parfois on est pareilles que vous, mais dans certaines situations, on est obligées de faire différemment, c'est tout.

– Tu peux pas m'aider. Personne peut m'aider. Mais pour ce que ça vaut, je te jure que je ne vais pas me jeter d'un rocher, d'accord ? J'ai besoin d'être seule. Tu ne dis rien à personne, parce que ça ne regarde que moi. Je t'interdis d'en parler à Maline et Maman. Et encore moins aux grands-parents. Elle pointait son doigt sur moi pour bien accentuer l'interdiction.

– D'accord ?

J'ai pas répondu tout de suite. Elle a répété, plus fort :

– D'accord ?

J'ai grommelé un oui faiblard. Un oui quand même. Pauline a récupéré sa bouteille, en a bu une grande gorgée et l'a remise dans son sac, qu'elle a hissé sur son dos. Elle a enroulé l'écharpe de Maman autour de son cou et s'est dirigée vers le sentier.

– Je vais faire un tour.

Elle s'est mise à marcher d'un pas décidé. Au bout de quelques mètres elle s'est retournée vivement.

– Et n'essaie pas de me suivre.

L' À-PIC DU SENTIER DU LOUP 133

C'EST INTERDIT

(SOUVENIR DE MES 6 ANS)

Un matin, je suis un grand, j'ai l'âge des caleçons et des courses-poursuites avec les copains, mon lit est tout mouillé quand je me réveille.

J'ai honte.

Je ne veux surtout pas que Maline s'en aperçoive – c'est aujourd'hui qu'elle m'amène à la piscine pour m'apprendre à nager.

C'est à Maman que je le dis. Parfois, Maman, elle se met en colère très fort, mais je sais aussi quand elle ne dira rien, qu'elle ne posera pas plein de questions, inquiète comme Maline.

Elle ne dit rien. Elle m'aide à enlever mes draps, à les glisser dans le grand tambour de la machine à laver. J'ai la mâchoire qui tremble à force de retenir mes larmes.

Elle s'accroupit près de moi, caresse mon front avec sa grande main chaude.

– Mais enfin Joachim, ce n'est pas grave du tout. On ne dira rien, si tu veux.

Je suis tellement, tellement soulagé. Alors je raconte :

– Hier à l'école, Julien il a dit qu'avoir deux mamans, c'est interdit.

Maman écarquille les yeux. Elle me demande doucement :

– Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

Je me sens confus.

– Rien. Je savais pas quoi dire. C'est interdit ?

Maman me sourit, et ça me rassure déjà.

– Non, mon chéri, avoir deux mamans ce n'est pas interdit. C'est un petit peu plus compliqué que ça. Au début, quand on a eu envie de faire une famille, Maline et moi, il a fallu qu'on trouve une petite graine. Tu sais qu'il faut un homme et une femme pour fabriquer un bébé ?

– Oui.

Qu'est-ce qu'elle croit ? Que je suis encore un bébé pour pas savoir ça ?

– Alors on est allées dans un autre pays pour trouver cette petite graine, pour trouver un homme qui veuille bien donner plein de petites graines pour des femmes qui ne peuvent pas avoir d'enfants toutes seules, comme nous. Parce que ça, en France, c'est interdit.

Elles m'ont déjà expliqué l'histoire des petites graines du « donneur » qu'on ne connaît pas. Mais cette histoire d'interdit...

– Pourquoi ? Pourquoi c'est interdit ?

C'EST INTERDIT (SOUVENIR DE MES 6 ANS) 135

Maman soupire comme quand je pose des questions qui ont besoin de longues explications.

– C'est vraiment compliqué comme question, Joachim. Il y a plusieurs réponses et aucune qui puisse vraiment te satisfaire. Peut-être qu'on pourrait en reparler tous ensemble, avec ton copain et peut-être aussi la maîtresse. Qu'est-ce que tu en penses ?

Je réfléchis. Je dis :

– D'accord.

J'aime beaucoup ma maîtresse, et elle s'entend bien avec mes mamans. Oui, c'est une bonne idée. Maman ajoute :

– Joachim, ce que je vais t'expliquer est très important : quoi que disent tes copains, quoi que disent les parents des copains, les maîtres ou les maîtresses que tu auras, tu n'as strictement rien à te reprocher, et nous non plus. On a fait une famille et ça, personne n'a le droit de nous l'enlever. Avoir deux mamans, ou deux papas, ce n'est pas interdit. C'est plus rare qu'un papa et une maman, c'est tout.

Elle me regarde en fronçant les sourcils comme si elle allait me gronder, parce que c'est exactement la tête qu'elle fait quand elle se fâche. Mais en fait non, ou alors ce n'est pas à cause de moi.

Elle chuchote :

– Je t'aime, mon petit poisson. Et Maline t'aime aussi.

Va vite te préparer.

FRANGINE136

DU BOIS POUR L'HIVER

J'avais dit oui pour me taire, même si je m'en bouffais la main. Je suivais ma sœur des yeux, c'est tout. Je ne cherchais pas à lui parler.

J'allais à la pêche.

Je marchais sur le sentier du Loup.

Je faisais semblant de bosser mes cours.

Je broyais des pommes de pin entre mes doigts, parfois une dans chaque main.

J'aidais ma grand-mère à ramasser les légumes du potager. Avec énergie, avec rage.

Je râlais parce qu'il n'y a pas la télé chez mes grands-parents, et je n'écoutais pas Maline me raconter qu'elle, elle n'en avait pas eu jusqu'à...

Je coupais du bois, m'abrutissant du bruit de la tronçonneuse. Je n'écoutais pas Maman râler que la tronçonneuse, franchement, il n'y a rien de plus dangereux, déjà qu'avec ma cheville...

Après le bois coupé, mes mains encore vibrantes et chaudes frottées l'une contre l'autre, dans le froid, quelle bonne sensation.

Je marchais au bord de la rivière – et même un jour jusqu'à la crête aux Ours, sur laquelle il n'y a pas d'ours, pas plus que de loup sur le sentier du Loup. Mais des oiseaux, des marmottes, des écureuils, des mulots, tout un tas de bestiaux que j'ai fait fuir avec mes gros sabots.

J'avais dit oui pour ne rien dire. Quand même, ce n'était pas vraiment une promesse. Ou bien si ?

Maman m'aurait scalpé si elle avait su ce que je savais...

Maline, elle, m'aurait torturé pour avoir tous les détails.

Encore du bois, encore la tronçonneuse.

Papi est venu me voir :

– Dis donc mon garçon, tu nous fais la réserve de bois pour les trois prochains hivers ?

– Je travaille mes dorsaux, Papi. C'est bon pour le basket.

J'ai rentré le bois sous l'appentis.

*

Un matin, je suis allé au marché avec ma grand-mère.

Je l'aidais à porter les sacs. J'avoue, je l'avais accompagnée dans un but précis... Au cœur du village, c'est-à-dire sur le côté gauche de la fontaine, entre le marchand de fromages de chèvre et celui qui vend des lapins, il y a un espace merveilleux, exceptionnel, tout à fait unique... C'est le seul

FRANGINE138

mètre carré de ce bled où le réseau fonctionne et où je peux me servir de mon portable sans qu'il coupe toutes les cinq secondes.

J'ai donc profité du fait que ma grand-mère négociait douze kilos de coings pour me glisser entre les deux étals, pile poil au bon endroit. J'ai écouté mes messages, une main sur l'appareil et l'autre collée à mon oreille pour m'isoler du bruit. Le fromager me fixait d'un drôle d'air, je lui ai tourné le dos et j'ai plongé mon regard dans celui d'un gros lapin roux complètement flippé d'être là. Il remuait doucement les oreilles, carapaté au fond de sa cage.

Premier message de Blandine, qui était désolée de ce qui s'était passé : elle regrettait tellement qu'on ne se soit pas parlé avant mon départ. Elle ne partait pas en vacances et j'allais lui manquer. Un partout, j'ai pensé. Le gros lapin aux yeux doux a levé son museau frémissant vers moi. Blandine avait laissé un deuxième message. Un truc qu'elle avait oublié de me dire : chez moi, la dernière fois... c'était vachement bien.

– Qu'est-ce qui nous vaut ce sourire radieux mais pas très malin ?

J'ai sursauté. Ma grand-mère m'observait, les yeux luisants d'amusement. J'ai ouvert la bouche, refermé la bouche, froncé les sourcils.

– Mamie...

– Oh, ça va, je ne dis plus rien ! Mais tu as deux caisses de coings à me porter jusqu'à la voiture.

DU BOIS POUR L'HIVER 139

Elle a désigné du menton les caisses en question, que le vendeur lui avait mises de côté, un peu plus loin.

– Je m'en occupe. Euh... Tu me laisses encore quelques minutes ?

– Prends ton temps, j'ai encore deux-trois choses à acheter.

J'ai réécouté le message de Blandine, le deuxième. Et puis je l'ai appelée. On pouvait pas rester longtemps, parce que mon forfait était quand même bien limité. J'étais content de l'entendre, c'était facile à nouveau... On a discuté de quelques trucs, et puis j'ai senti que j'avais besoin de lui parler de ma sœur. Elle m'a écouté jusqu'au bout. Je n'ai pas évoqué le moment où je l'avais vue dans sa chambre. Mais quand j'ai brièvement raconté notre dispute sur le sentier, elle m'a coupé :

– Tu vois, Joachim, c'est ce que je t'ai dit : elle cherche des solutions. Ses solutions. Fais-lui confiance, c'est en elle que les choses bougent.

J'ai pas répondu. Je lui ai redit qu'elle me manquait, que la campagne c'était vraiment moisi, et que vivement la rentrée.

– C'est en elle que les choses bougent... blabla de meuf ! j'ai marmonné en raccrochant, surpris de me mettre à penser comme Boris.

Mais bon, j'étais quand même soulagé. Chez toi, la dernière fois... c'était vachement bien... J'ai fait un clin d'œil au gros lapin et je me suis extirpé de derrière les étals. J'ai crié Bonne FRANGINE140

journée ! au fromager – qui n’a pas répondu – et je suis allé récupérer les caisses de coings. Ma grand-mère papotait avec une copine devant la voiture. J’ai dû subir avec le sourire quelques Mon Dieu mais c’est Joachim ! Qu’il est devenu grand et beau ! Et puis Mamie a eu pitié de moi, elle a improvisé qu’il était temps d’y aller, qu’elle avait du boulot avec tous ces vieux coings, déjà qu’elle s’y mettait tard pour la saison...

Sur le retour, Mamie chantait du Jean Ferrat. C’était agréable, la route avec elle, les cahots du chemin nous faisaient sauter sur nos sièges, la voix de ma grand-mère s’éternisait sur le refrain de Potemkine, à coups de vibratos excessifs.

Et chez moi, la dernière fois, c’était vachement bien.

*

Pendant que je coupais du bois, Pauline parlait avec Mamie. Marchait sur le sentier du Loup à d’autres heures que moi. Jetait des glands et des brindilles dans les cours d’eau qui rejoignent la rivière.

Grimpait dans son arbre préféré pour contempler l’horizon.

Ramassait les mauvaises herbes avec Maline dans le potager.

Lisait près du feu quelques-uns des centaines de polars qui tapissent le mur du salon.

Écoutait sa peur. Lui parlait. La faisait taire.

DU BOIS POUR L’HIVER 141

Égrenait dans sa tête chaque humiliation, jusqu'à la révolte. Écrivait, dans sa tête toujours : des dialogues, des diatribes, des courriers incendiaires, des discours improbables pour haranguer les foules.

Se laissait câliner par nos mères et par les grands-parents. Faisait pousser en elle les nouvelles forces que je ne voyais pas.

*

Un soir dans le canapé, Maman m'a attrapé la tête. Je l'avais pas vue venir ; elle m'a embrassé plusieurs fois sur la tempe et la joue avec voracité et m'a relâché tout aussi soudainement.

– Je t'ai eu.

Et elle a replongé dans sa lecture, un petit sourire victorieux aux lèvres. J'ai râlé pour la forme, mais tout au fond, ça m'a fait mal au cœur de penser que je la trahissais. Que malgré tout son amour, je n'étais même pas capable de protéger son deuxième enfant, sa petite dernière, son étoile d'amour, son bébé-grenouille.

FRANGINE142

DES MORCEAUX DU PUZZLE

Ma première grasse matinée depuis le début des vacances.

Pas de pêche ce jour-là, pas de bois, de tronçonneuse ou de longue marche. Je trônais dans le fauteuil-club de Papi, près du feu qu'il avait allumé avant de partir. Nos grands-parents rendaient visite à de vieux amis – Maline et Maman les accompagnaient.

J'avais étalé devant moi, dans l'ordre : mon classeur de philo, mon bouquin d'histoire, et une belle feuille blanche sur laquelle j'avais inscrit les sujets des deux dissert' censées être bouclées pour la rentrée. Le blanc de la feuille m'appelait vers les grandes profondeurs...

C'est Pauline qui est venue me trouver. On ne s'était presque pas parlé depuis le sentier du Loup. Elle s'est assise sur l'accoudoir, sans me regarder.

– Raconte-moi des trucs d'avant.

– De quoi ?

– Je suis sûre que tu te souviens d’histoires que moi j’ai oubliées. Des moments agréables, des trucs à nous.

– Pauline, t’es hors sujet, là.

– Tu m’as proposé ton aide, non ? elle a tranché. Alors je te demande de me raconter un truc. Ça va m’aider, je te promets.

Je ne sais pas pourquoi j’ai obéi à Pauline. Cette volonté nouvelle qui gagnait en puissance, peut-être. Un grain de voix qui m’évoquait celui de Maman quand il n’y a pas de négociation possible.

– En Grèce, le monstre, tu te souviens ?

– Pas du tout.

– Un monstre qui te terrifiait, en haut d’une dune. On avait planté la tente plus bas, sur la plage. T’avais quoi ? Trois ans ? Le monstre était noir et bougeait dans tous les sens. Alors Maline t’a prise par la main et elle t’a guidée vers le monstre. Vous avez marché longtemps parce que tu avais de petites jambes et que tu glissais dans le sable. Quand vous êtes arrivées en haut de la dune, elle a ramassé un sac-poubelle sombre à demi ensablé et agité par le vent. Elle te l’a montré en disant : Tu vois , ce n’ es t pas un monstre. Les monstres, ça n’existe pas. Pour redescendre la dune, elle t’a portée sur ses épaules.

J’ai tourné la tête vers Pauline. Elle souriait. Son visage s’était fait lumineux. J’ai continué.

– En Grèce toujours : tu léchais des cuillères de vanillia remuées dans un verre d’eau. Moi, je préférais les pastelli,
FRANGINE144

les graines de sésame se coinçaient entre mes dents. Maline s'occupait de la route et Maman des bagages. On chantait dans la voiture. Des trucs nuls, pour toi, genre Mon petit lapin s'est caché dans le jardin...

Pauline s'est esclaffée et mise à chanter.

– Cherche-moi coucou ! Coucou ! Je suis caché sous un chou !
Je me rappelle !

– Un grand instant musical, merci Pauline.

Elle s'est marrée.

– Quoi d'autre ?

– Un jour on est restés bloqués une heure sur la route à cause d'un âne planté là, au milieu. Il ne voulait pas bouger. Il nous regardait, tout simplement. Toi, t'étais super contente. On l'a caressé, on lui a donné du sucre. Il a fini par aller brouter ailleurs. Un autre jour on a dansé sur la plage, Maline jouait de la guitare. Au bout d'un moment, plein de gosses sont venus danser avec nous. C'était génial.

– J'étais comment à trois ans ?

– T'étais petite et t'avais pas beaucoup de cheveux. Ceux que tu avais étaient tellement fins qu'on voyait ton crâne au travers. Tu marchais en te dandinant comme une oie grassouillette. Tu te fatiguais vite. T'étais curieuse. Nos mères arrêtaient pas de répéter que j'étais tout pareil au même âge.

– Encore. Raconte-moi un autre truc.

J'ai fouillé ma tête comme un grand sac. Ça commençait à me plaire...

DES MORCEAUX DU PUZZLE 145

– Les vacances en Italie ?
– Joachim, c'était il y a trois ans. Je m'en souviens.
– Les quatorze ans de Gilles, alors !
J'ai rigolé rien qu'à y repenser.
– Vas-y.
– C'était chez Pépé-Lapin, tu te rappelles pas ?
– Non, raconte.
J'ai pris comme elle venait cette soif d'histoires de Pauline.
Je ne savais pas où on allait, ce qu'elle allait en faire. Je m'en foutais. Ça rendait quelques couleurs à ma sœur alors je me suis fait conteur, raconteur de menus moments.
– Donc, on était tous chez Pépé-Lapin. Il y avait Maman, Maline, toi et moi bien sûr, et aussi notre oncle, et Gilles. Tu avais cinq ans puisque j'en avais huit. Pour son anniversaire, Gilles voulait un tee-shirt précis. Il l'avait montré à son père dans une boutique, c'était celui-là et pas un autre. Quand il a ouvert son cadeau, il était super content, c'était exactement ce qu'il espérait : un tee-shirt rouge avec un barbu dessus en impression noire. Et le barbu portait un béret avec une étoile rouge.
– Un tee-shirt du Che, m'a coupé Pauline.
– Oui, mais attends ! C'est ça qui est marrant : Gilles enfille son tee-shirt, super fier, et Pépé-Lapin, en voyant ça, il s'exclame, tout content : Non mais regardez-moi ça ! La relève est en marche ! Mon petit-fils est révolutionnaire ! Gilles bloque, il n'a pas l'air de comprendre et tire une tronche d'ahuri. Du coup Pépé-Lapin se fout en colère. Quoi ? Tu

ne sais pas qui est sur ton tee-shirt ? Tu portes Che Guevara sur le ventre et tu ne sais même pas qui c'est ? – Ben si, je sais qui c'est, répond Gilles. C'est le chanteur de Rage Against The Machine !

Pauline a éclaté de rire.

– Tous les adultes se sont marrés comme toi. Gilles était super vexé. Et tu te souviens de ce qui s'est passé juste après ?

– Non, quoi ?

– Du haut de tes cinq ans, avec ta robe-paillettes immonde – c'était ta phase « rose-princesse » –, tu as demandé : C'est qui, Che Guevara ? Alors Pépé-Lapin s'est mis à te parler de la révolution, de l'Amérique du Sud, de Cuba, de tout un tas de trucs historiques dont je n'ai retenu qu'une infime partie. Tu voulais comprendre. Tu posais plein de questions. D'ailleurs ce jour-là, tu as décidé d'être historienne.

– C'était avant ou après dresseuse d'ours ?

– Après dresseuse d'ours et avant dessinatrice. Mais le même jour, tu as eu un autre projet professionnel.

– Raconte.

– T'as voulu que Pépé-Lapin t'apprenne à jouer aux échecs. Il était ravi. Tu prenais les pièces qui t'intéressaient et tu les lui passais. Il les nommait : Celui-ci, c'est le cavalier, ma petite fleur. Celui-là, le fou. Je vais t'expliquer comment ils ont le droit de se déplacer. Au bout d'un moment Maline a suggéré de faire une petite partie avec lui pour que tu puisses

DES MORCEAUX DU PUZZLE 147

voir comment ça marchait. Je ne sais pas comment ça se fait, mais à l'époque ils n'avaient encore jamais joué aux échecs ensemble. Pourquoi pas ? il a dit finalement – il était sûr de gagner, je te rappelle que les échecs n'ont pas de secret pour lui. Toi, Pauline, tu es restée sur ses genoux. Il t'expliquait les coups qu'il allait faire, mais dans ton oreille, en chuchotant. Tu te tortillais en rigolant, très fière qu'il partage ses secrets avec toi. Petit à petit, Pépé-Lapin est devenu de plus en plus silencieux. Il fronçait les sourcils et se pinçait le lobe de l'oreille. Il grognait... Pas possible ! Et puis Non de non... Jusqu'à ce qu'il lâche à Maline : Mais tu es en train de me battre ! Toi tu étais surexcitée, tu braillais : Qui c'est qui gagne ? C'est Maline ou Pépé-Lapin ? Il a fini par éclater de rire : Maline vient de me coincer ! Je suis mat ! Après, je me souviens très bien, il a fait semblant d'être vraiment fâché et il a râlé : Il ne suffit pas qu'elle prenne ma fille, il faut aussi qu'elle humilie un vieil homme comme moi... Il a aussi dit que Maline pourrait parfaitement t'apprendre à jouer, que tu le battrais un jour toi aussi.

– J'y suis presque ! a répondu Pauline. Pas encore, mais la dernière fois je l'ai mis en mauvaise posture.

– Eh ben ce jour-là, tu as aussi décidé d'être championne mondiale d'échecs.

– Non !

– Si, et pour fêter la victoire de Maline, tu as organisé un spectacle de danse.

– Et toi, t'as participé ?

FRANGINE148

– Sûrement pas ! Je suis allé écouter Rage Against The Machine avec Gilles.

Pauline était joyeuse. Il y a longtemps que je n'avais pas senti cette légèreté en elle. Comme si la petite Pauline renouait avec ma sœur. Ou l'inverse. Elle a rajouté des bûches sur le feu qui s'est mis à crépiter bruyamment.

– Merci Joachim.

DES MORCEAUX DU PUZZLE 149

DE PÈRE À FILLE

Maline brisait des morceaux d'écorce entre ses doigts quand son père s'est approché d'elle.

– Ça alors, il a murmuré, tu viens encore méditer devant cette grotte ?

Elle a souri à son père.

– Impossible d'oublier le chemin... mes pas m'y portent sans que je le veuille vraiment. Et toi ? Qu'est-ce que tu fais sur mon territoire ?

– Ton territoire redevient le mien dès que tu retournes à la ville, je te signale. Moi aussi je médite, parfois. Souvent en même temps que je pêche. Mais pas toujours. Tu vois, il m'arrive de venir titiller le monstre de la grotte, jeune fille.

– Jeune fille ! Tu es gentil de m'appeler comme ça, Papa. Je me sens tout sauf jeune fille. Vieux machin, plutôt.

– Qu'est-ce que tu dis de moi, alors ?!

– Toi c'est pas pareil, tu es mon père.

Il a hoché la tête. S'est assis près de Maline, à l'entrée de la petite grotte dont l'ouverture était couverte de ronces, orties et fougères. Ils ont savouré la vallée, silencieux un moment.

Maline a brisé le silence.

– Je ne sais plus quoi faire, Papa. Pour mon boulot, je veux dire. J'y arrive plus. Ça me touche terriblement de ne plus y arriver. J'ai l'impression que je deviens égoïste. Je ne sais plus si ça me touche trop ou si au contraire ça ne me touche plus du tout... comme si j'étais devenue insensible. Ou que j'avais perdu tout courage pour affronter les trucs moches. Papa, j'ai envie de détourner le regard, tu imagines ?

– C'est vrai que ça ne te ressemble pas, de détourner le regard !

– C'est pas drôle. J'en bave vraiment.

– Alors c'est simple : arrête.

– Mais ce boulot, c'est tout ce que je sais faire ! M'occuper des jeunes qui galèrent, les accompagner, rencontrer leurs familles, les empêcher de faire trop de conneries... Et j'ai- mais ça, avant. Je passe sur le fait qu'on peut plus exercer ce boulot dans de bonnes conditions, qu'on nous demande des chiffres quand on parle d'humain, je vais ressembler à une vieille conne... Non, le vrai problème, c'est que ça va trop vite ! La vie, je veux dire. Joachim est plus grand que moi et j'angoisse à l'idée qu'il quitte la maison... Et Pauline qui rentre au lycée ! J'ai l'impression de rater plein de choses, de passer à côté d'eux, à force de ruminer mes problèmes de

DEPÈREÀFILLE 151

boulot, tout le temps. Je me sens vieille et j'ai pas fait le quart de ce que j'aurais aimé faire.

– Tu en as parlé avec Julie ?

– Bien sûr. Elle me soutient, elle est géniale. Mais elle, j'ai l'impression qu'elle a déjà réglé ces questions. Elle aime son travail et surtout, quand les enfants sont nés, des choses se sont débloquentes pour elle. Je veux dire, pour moi aussi bien sûr, mais différemment. Chaque grossesse et chaque naissance lui ont planté de la sérénité, je sais pas exactement comment... Enfin, à partir des enfants, elle a su être là où elle voulait être. Elle n'hésite pas, elle sait ce qu'elle veut ou ne veut pas. Moi, je suis toujours en mouvement, toujours d'un pied sur l'autre. Je me sens coincée dans ce boulot parce que j'ai peur de tenter autre chose, de louper... J'ai plus l'âge de louper, Papa !

Papi a secoué la tête.

– Tu as l'âge de louper... et de réussir. Tu as le temps de tout, encore. Arrête de t'enfermer toi-même dans tes propres angoisses. On t'a toujours fait confiance, ta mère et moi. Julie te fait confiance. Tu ne vas pas renoncer et être malheureuse à ton âge !

– Je suis plus si jeune. Tu me vois toujours à dix-huit ans, quand j'ai quitté la maison.

Mon grand-père a considéré sa fille.

– De toute façon ma grande, il n'y a pas d'âge pour être bien, faire les bons choix. Faire des choix, tout court. Même vieux, on ne subit pas une situation douloureuse sans réagir. Si t'as

plus envie, t'as plus envie. Faut pas oublier un truc, c'est que dans le boulot, personne n'est indispensable.

Une légère amertume traînait dans ses paroles. Il s'est arrêté là.

– Financièrement... a commencé Maline – mais son père l'a coupée :

– Tu trouveras autre chose, Maryline ! Tu sais faire des tas de trucs, tu trouveras. Je sais qu'on est pas dans une époque idéale pour plaquer son travail, je ne suis pas idiot, mais vous pouvez vous débrouiller quelque temps avec le salaire de Julie. On vous aidera comme on peut. Je refuse que ma fille se détériore le moral ! On ne t'a pas élevée pour que tu sois malheureuse.

Maline a soupiré. Des dizaines d'oiseaux piaillaient dans les sapins. Elle a caressé la terre près d'elle, enfoncé le bout de ses doigts dedans. Son père a repris la parole :

– Tu veux que je te dise ? Tu es trop jeune pour les regrets, et trop âgée pour penser que tu as tout ton temps.

Ça sonnait comme une sentence. Comme une vérité, aussi. Il s'est raclé la gorge.

– Tu veux venir pêcher avec moi ?

Maline a souri à son père.

– Papa, il faut que tu saches, après toutes ces années de mensonge : la pêche, ça m'a toujours gavé.

Il a eu l'air sincèrement dépité, surpris. Elle s'est reprise :

– J'y suis toujours allée avec plaisir, parce que je passais du temps avec toi.

DEPÈREÀFILLE 153

Ils ne se regardaient pas, parce que ce genre d'aveu est plus facile à faire et à recevoir face au ciel, au vert, rouge, orange des grands bois. Elle a ajouté :

– Mais Joachim adore ça, lui, promis !

FRANGINE154

AU TÉLÉPHONE

(SOUVENIR DE MES PRESQUE 4 ANS)

Pauline est bébé. Elle titube sur ses petites jambes, se cramponne aux tables basses, s'agrippe aux mollets des mamans ; elle aimerait marcher mais pour l'instant elle est trop petite.

J'ai trois ans et demi. Ce matin-là, j'ai Giro l'hippo contre moi, la patte bien calée-serrée dans mon poing, pouce en bouche, je tortille une mèche de cheveux au-dessus de mon oreille. J'entends un drôle de bruit que fait Maman ; elle parle et elle renifle en même temps. Je ne comprends pas bien ce qu'elle dit, mais j'essaie. Là, Pauline dort encore dans son berceau ; moi j'ai un lit de grand dont je suis très fier.

Je me lève tout seul et je vais au salon. Je m'approche de ma mère qui me tourne le dos, assise dans le canapé. J'écoute.

– C'est quand même incroyable... Ce sont tes petits-enfants !

Elle se tait. Puis :

– Elle a huit mois et elle est merveilleuse. Si seulement tu pouvais... Non, non... Tais-toi ! Tu n'as pas le droit de dire ça... Joachim aura bientôt quatre ans, Maman ! Il parle, il va à l'école, tu entends ?! Tu imagines qu'il ne connaît même pas sa grand-mère ?... Pour moi aussi ça a été dur, sans doute plus que pour toi... Ça n'a rien à voir ! Comment tu peux dire ça ? C'est mon choix Maman, c'est comme ça, je ne changerai pas. On s'aime, on est une famille. Si tu ne souhaites pas en faire partie, j'y suis pour rien... Je me fous de Jean-Pierre et de ses idées moyenâgeuses. Si on ne t'a pas vue depuis tout ce temps, c'est que tu les partages, ces idées ! Non, écoute, j'ai plus envie d'entendre ça ; si tu veux rencontrer tes petits-enfants, la porte est encore ouverte, mais si c'est pour me reprocher ma vie et la façon dont je la mène, c'est pas la peine. Maintenant je vais raccrocher. Prends soin de toi.

Un grand silence, après.

J'ai peur. Ma maman pleure dans le canapé du salon. Je veux que Maline se lève. Je veux plus que Maman soit triste. Je me colle à elle. Quand elle me voit elle s'essuie vite la figure, me serre et m'embrasse les oreilles. Elle dit :

– Toi, tu es mon grand garçon d'amour. Viens. On va préparer le petit déjeuner.

FRANGINE156

UN BEAU JOUR POUR ALLER SE PROMENER

On est partis à la rivière, Pauline et moi. On a pris un thermos de café au lait et du cake aux amandes que Mamie venait de cuisiner. Notre grand-mère nous fait toujours des gâteaux quand elle nous sent malheureux, inquiets, ou juste fatigués. Peut-être avait-elle perçu quelque chose, ces jours de silence entre Pauline et moi, en tout cas elle s'était mise aux fourneaux à l'aube. En descendant à la cuisine, j'avais été happé par l'odeur de la pâte en cuisson. Dehors, il faisait encore un peu gris.

– Ça ne va pas durer, a dit ma grand-mère.

– Quoi donc ?

– La brume se lève déjà. Au début de l'automne, les arbres roux sont légion. Tu vas voir, soleil et feuilles rouges, c'est un beau jour pour aller se promener.

Parfois, ma grand-mère parle comme un vieil Indien.

– Tu m'accompagnes, Mamie ?

– Non. Tu y vas avec ta sœur.

– Ah bon.

J'ai souri à ma grand-mère, attendant qu'elle parle. Elle a soupiré.

– Ta sœur ne va pas très bien, Joachim. Elle vit des situations compliquées, je pense. Tu es plus grand qu'elle, tu es déjà passé par là. En plus tu es un garçon, c'est plus facile pour un garçon.

Allons bon, elle aussi. Je n'ai rien dit parce qu'il ne sert à rien de contredire ma grand-mère, j'ai appris ça au cours des ans. Et puis en l'occurrence, elle n'avait pas tout à fait tort.

– Parle-lui, explique-lui que tout ne s'arrête pas au lycée, que la vie nous accepte tous, quelle que soit notre façon de vivre.

J'étais très impressionné : elle ne disait rien, Mamie, mais elle voyait tout. Peut-être que Pauline avait fini par se confier à elle, un peu du moins. Je me suis senti moins seul, moins coupable de n'avoir rien raconté à personne.

– Pourquoi tu lui parles pas, toi ? Tu as l'air très au point. Je ne suis pas sûr de m'exprimer aussi bien. Et puis tu sais, je crois que Pauline n'a pas très envie de m'écouter.

Elle a coupé une tranche de cake fumante et l'a posée devant moi. Ça sentait les amandes, l'automne et l'amour. Elle a enveloppé un gros morceau dans un torchon puis elle l'a enroulé consciencieusement avec du papier alu. J'ai regardé ses grandes mains tachées de son pendant qu'elle

versait le café dans le thermos. J'ai pensé que dans ses bras elle avait bercé Maline, puis moi, puis Pauline. J'ai englouti ma part de cake, je me suis brûlé la langue et j'ai craché un putain ! à cause de la douleur. J'ai reçu une tape derrière la tête.

– Dans ma maison, je ne veux pas entendre de gros mots. Et tu sauras très bien quoi dire à ta sœur. Commence par l'écouter.

– Je l'ai déjà écoutée. Mais elle, elle refuse de m'entendre. Ma grand-mère a soupiré, l'air soudain très fatiguée.

– Il n'y a pas une route unique, Joachim. Il y en a une multitude. Tu... Disons que tu es comme le bison qui charge sur l'ours. Tu ne vois pas que la guêpe peut parfois faire plus de dégâts.

– La guêpe, c'est Pauline ?

Elle a vaguement grimacé, amusée.

– En tout cas, c'est une fine mouche, ta sœur. Et je crois que vous avez besoin l'un de l'autre.

– Tu veux dire : Si le bison et la guêpe font alliance, ils sont plus forts pour dégommer l'ours ?

Mamie s'est mise à rire.

– Arrête un peu de discuter avec moi, va chercher ta sœur. Pauline a été ravie par la proposition. J'étais étonné qu'elle le soit. On a pris la route qu'on connaît par cœur, celle qu'on emprunte depuis qu'on est enfants. Ma sœur marchait doucement sur le chemin de la rivière, près de moi. J'avais envie
UN BEAU JOUR POUR ALLER SE PROMENER 159

de la retrouver, ma grande petite sœur. On ne parlait pas, mais c'était pas un mauvais silence.

On a repéré notre coin favori, herbes et caillasse au bord d'un trou d'eau parfait pour la baignade en été. J'ai sorti deux tasses de mon sac à dos et j'ai versé le café au lait brûlant.

On les a tenus avec nos mains bien collées dessus, histoire de se réchauffer. On faisait de la vapeur blanche en respirant.

Je n'ai pas questionné Pauline. J'ai attendu, bison rendu docile par la curiosité, et par la volonté nouvelle de ma sœur. Il était temps que je calme ma colère et mes tendances guerrières...

Et elle s'est mise à me parler, un peu fort pour couvrir le bruit de la rivière. Elle gardait le regard fixé sur l'eau.

– Tu te souviens de cette institutrice que j'avais en CP ?

– Vaguement.

– À l'heure de la récréation, quand les autres enfants parlaient jouer, elle me gardait avec elle et me regardait d'un air désolé. Tu sais, cet air peiné qu'on a avec les enfants malades condamnés. Comment ça va à la maison, Pauline ? elle me demandait. Je comprenais pas pourquoi, parmi tous les enfants, c'était pour moi qu'elle s'inquiétait. J'allais bien, la vie à la maison était joyeuse. Elle a fini par le lâcher un jour : Est-ce que tu sais qui est ton papa ?

– L'enfoirée !

– Ouais, tu vois le genre... J'ai répondu non, évidemment. Et là, elle a secoué la tête d'un air affligé, comme

FRANGINE160

UN BEAU JOUR POUR ALLER SE PROMENER

si elle souffrait pour moi. J'ai voulu la rassurer : Faut pas que tu sois triste tu sais, je m'en fiche de pas avoir de papa, j'ai Maman et j'ai Maline. Mais ça l'a mise en colère : Ce n'est pas du tout la même chose, Pauline, pas du tout ! Un enfant doit avoir un papa et une maman ! J'étais lourdée, je savais plus quoi dire pour qu'elle soit pas triste ou en colère. En même temps je voulais qu'elle arrête de me retenir à la récré, qu'elle me laisse aller jouer avec les autres.

Pauline s'est tournée vers moi.

– Quand on était petits, les copains et les copines s'en foutaient complètement qu'on ait deux mamans. C'était toujours les adultes qui imaginaient... Je ne sais pas ce qu'ils imaginaient, mais on sentait que pour eux, quelque chose déconnaît.

– Pas tous, Pauline.

– Non, bien sûr, pas tous. Il y a toujours eu plein d'amis à la maison pour qui la situation était normale, et même particulièrement chouette. Mais parfois, un adulte, comme cette maîtresse, me faisait sentir de façon vague, floue, qu'une menace planait sur la maison. Comme si un jour, tout risquait de s'écrouler. Parce qu'on n'avait pas de père. Moi je trouvais ça étrange, vu que tout me semblait solide et rassurant à la maison. Tu vois ce que je veux dire ?

– Oui.

– Ça te manque, à toi, de pas avoir de père ?

C'était une drôle de question, simple et compliquée à la fois.

– Oui et non. Non, parce que je ne sais pas ce que c'est d'en avoir un. Et parce que j'aime ma vie comme elle est. Mais parfois...

– Le donneur, t'as jamais eu envie de le connaître ? De savoir qui il est ?

– Un peu... je sais pas trop. Des fois je me demande à quoi il ressemble, même si c'est pas vraiment notre père. J'aimerais savoir si je suis comme lui. S'il aime des choses que j'aime aussi. Tu sais, des trucs qui ne sont qu'à moi, je me dis Est-ce que je les partage avec ce type ? De savoir qu'il existe, qu'il vit quelque part, qu'il a des enfants peut-être, parfois ça me travaille grave. Ça m'arrive même d'imaginer que je le rencontre par hasard.

Pauline a souri, comme si elle voyait de quoi je parlais.

J'ai repris :

– Mais je m'empêche aussi d'y penser trop, parce que je sais que c'est complètement impossible. Après, il y a mon parrain avec qui je partage des trucs, des trucs de mec, quoi. Rien à voir avec un père, forcément, mais c'est cool.

J'ai pensé à lui, la dernière fois qu'on s'est fait une sortie entre hommes : ça commençait à dater, j'avais les boules qu'il ait déménagé.

– Et puis parfois, quand je vois les pères de certains de mes potes, je me dis que je gagne au change...

J'ai jeté une poignée de cailloux dans la rivière.

– Et toi ?

Pauline a haussé les épaules.

– Bof, moi je m'en fous.

Mais elle n'était pas très crédible. Elle a répété :

– Moi, je m'en fous. Les autres, pas forcément. Maintenant, même les gens de notre âge ça a l'air de les déranger. Tu comprends ça, toi ?

– Mes potes s'en foutent, tu sais.

– T'as de la chance.

Elle était au bord, à la limite des mots. En retenue. Elle a étiré son dos vers l'arrière, le visage dans la lumière. Elle m'a souri.

– Je vais avoir besoin de toi, Joachim. Peut-être pas exactement comme tu l'imagines, mais je vais avoir besoin de toi. Tout ira bien. Je savais que le lycée, ce serait pas facile. Le collège s'est peut-être trop bien passé pour que je percute... mais j'aurais dû me douter que notre situation rendrait les choses compliquées. J'ai été super conne.

– Non, pas conne... juste un peu naïve.

– Ouais, si tu veux, je vois pas trop la différence. En tout cas, je me suis pas du tout préparée.

Elle a tendu le bras vers le sac pour sortir le cake de Mamie.

On l'a boulotté comme des gorets en s'en mettant partout.

Et on a récupéré les miettes et les morceaux perdus sur les rochers. Je ne savais plus quoi penser.

– J'ai bien réfléchi. J'ai pas tes muscles mais je t'ai, toi.

J'ai Fatou. Il n'y a pas non plus que des cons dans ma classe.

Et j'ai toute la famille, derrière moi. Quand je pense que

UN BEAU JOUR POUR ALLER SE PROMENER 163

Maman s'est opposée à sa propre mère pour choisir de vivre sa vie... Franchement, je sais pas si j'aurai autant de courage, dans ma vie à moi. J'ai peur, j'ai encore peur, mais je dois réagir. Alors je vais les affronter, en face à face, et toi tu seras là. Mais je ne veux pas que tu interviennes.

J'ai rien dit.

On a sifflé nos tasses de café au lait tiédi par le vent. On a jeté des petits cailloux dans l'eau. Elle m'a posé des questions sur Blandine, elle voulait savoir si on avait fait des choses intéressantes, mais j'ai pas répondu. C'était déjà pas évident de parler de ça, alors avec ma petite sœur, encore moins. Du coup elle s'est foutue de ma gueule et j'ai fait semblant d'être vexé.

Brusquement, j'ai revu Pauline au même endroit, assise sur son rocher, plus petite, plus boulotte, année après année mais à l'envers. Elle avait grandi, ma sœur. Je trouvais ça bien.

FRANGINE164

DE FILLE À MÈRE

Maman tournait entre ses doigts son téléphone portable, elle le posait sur une pierre et le faisait tourner sur lui-même comme une toupie. S'il pointe vers la forêt, j'appelle pas, s'il pointe vers moi, j'appelle. Mais le téléphone a deux bouts : il pointait sur la forêt et sur elle. C'était à elle que la décision revenait, évidemment. Elle a fait défiler son répertoire, a trouvé le numéro. Elle a sorti son paquet de clopes et s'en est allumé une. A enfoncé la touche d'appel. Son cœur a accéléré et elle s'est contrainte au calme en respirant profondément.

Trois sonneries. Puis :

– Allô ?

Maman est redevenue Julie en l'espace de quelques secondes, sans voix face à celle de sa mère.

– Allô ? Allô ?

– C'est moi, Maman.

Pour le coup, c'est sa mère qui s'est tue. Julie s'est mordu la lèvre, sous tension.

– Julie... je suis heureuse de t'entendre...

C'est un bon début, a pensé Julie.

– Tu vas bien ?

– Ça va.

– J'ai appris, pour Jean-Pierre. Je suis désolée pour toi.

Le silence s'est installé à nouveau. Que dire ? La dernière conversation remontait à si longtemps... et n'avait pas été très chaleureuse. Julie s'est armée de courage. Après tout, c'est elle qui avait fait le premier pas.

– Je t'appelle pour les enfants.

Silence des deux côtés, encore. Silence bourdonnant, lourd de gros reproches de part et d'autre. Elle a repris, pesant chaque mot :

– Je ne pensais pas le faire un jour, je veux dire, me manifester comme ça, mais j'ai eu une discussion avec Pauline... Elle a tiré sur sa clope, très fort. Parfois, ça l'aide.

– Tu fumes toujours ? Ne dis pas non, je t'entends fumer.

– Je ne dis pas non, Maman. Oui, je fume. J'appelle pas pour parler de ma santé...

– Tu sais, la voisine qui tenait la galerie près de la maison, on lui a découvert un cancer du poumon... En deux mois : pfuiitt ! Plus personne !

Julie a fermé les yeux, s'est pincé l'arête du nez, a repris comme si elle n'avait pas entendu :

– Je trouve ça ridicule que tu ne connaisses pas les enfants. Ridicule et triste.

– ...

FRANGINE166

– Pas toi ?

– ...

– Écoute, ça n'a pas été facile de prendre ce putain de téléphone et de m'en servir pour t'appeler. C'est sûrement pas pour que tu me parles des morts, surtout ceux que je ne connais pas.

– C'est-à-dire qu'à mon âge...

– Quoi, à ton âge ?

– Les bombes tombent de plus en plus près...

Julie a écrasé sa cigarette sur une pierre. Elle a puisé en elle la force de rester calme. Elle ne voulait surtout pas se laisser déborder par la colère ou l'émotion.

– Justement. T'as jamais amorcé le moindre geste. Moi, si je me décide aujourd'hui, c'est pour les enfants. Je trouve que ce serait bien pour eux de connaître leur grand-mère. Le temps passe, et si tu ne le fais pas pour moi, fais-le pour eux. Ou bien fais-le pour toi. Pour que tu n'aies rien à regretter quand les bombes tomberont vraiment tout près.

– Que tu es dure...

– Seulement avec toi. Et j'ai été à bonne école.

– Si seulement tu avais voulu...

– ... être comme tu voulais que je sois, les choses auraient été différentes, je sais. Ça ne s'est pas passé comme ça, heureusement pour moi. Tu viendras, oui ou non ?

– C'est compliqué... je ne sais pas.

– Tu sais où on habite. La balle est dans ton camp.

DE FILLE À MÈRE 167

Quand ma mère pense à sa mère, c'est à l'été qu'elle pense, à ces instants moites, aux jours qui rallongent. Aux grandes vacances dans la maison du sud. L'été : une saison que sa mère détestait, parce qu'avec la chaleur on perd sa dignité.

Conneries ! Maman, elle, adorait cette chaleur excessive qui rendait sa peau un peu collante. Quand après avoir couru sous le soleil elle passait sa langue sur ses lèvres, elle savourait le goût de sa propre transpiration. Sa mère faisait d'interminables siestes à l'ombre d'une chambre fraîche, volets croisés. Son père fuyait, encore, prétextant du travail en retard : en grimaçant d'affection et de dépit, il embrassait ses enfants avant de repartir à la ville. Julie et son frère restaient longtemps, debout dans la lumière, regardant partir la voiture, écoutant vaguement leur mère commenter la nouvelle installation de l'été qui commençait.

Il ne fallait pas crier.

Il ne fallait pas jouer avec l'eau.

Il ne fallait pas courir.

Il fallait consacrer un minimum de temps à travailler sa culture générale si on ne voulait pas finir simple ouvrier.

Il fallait rester habillé décemment.

Il fallait mettre un chapeau.

Il fallait protéger sa peau pour garder un joli teint de jeune fille.

FRANGINE168

Julie faisait tout le contraire. Et aussi :

Pourchasser le chien du voisin.

Enlever ses sandales pour marcher pieds nus, sentir les petits cailloux, le sable et l'herbe sous ses pieds.

Enfoncer ses orteils dans la boue, émettre des petits bruits de succion, y enfoncer les mains, les genoux, et oublier de laver tout ça avant de rentrer dans la maison...

Elle était toujours surprise par l'obscurité du salon, lorsqu'elle venait du dehors : les étoiles dans les yeux, d'abord, à cause du trop-plein de soleil. Et puis, petit à petit, les formes familières que l'œil perçoit mieux, les meubles, les pommes dans le saladier, la table.

Le jour où son père lui avait raconté des morceaux de sa jeunesse, et la rencontre avec sa femme, Julie n'avait pas vraiment réussi à croire à l'escapade révolutionnaire de sa mère. Une parenthèse ? Une erreur, plutôt – comme une légère griffure qui fait un peu saigner et qui se referme très vite, qui disparaît totalement après quelques jours, au point qu'on ne sait même plus où elle se trouvait. Très vite, elle avait su retrouver ses réflexes de bienséance, de bonne éducation.

Il fallait toujours faire attention aux autres. À ce que les gens allaient penser, dire, répéter. Dès lors, la ligne toute tracée d'un chemin connu et reconnu s'imposait comme

DE FILLE À MÈRE 169

une évidence. Mais l'enfant Julie, ma mère enfant, avait très tôt refusé ce dictat sournois, dont les fondations remontaient sans doute à loin ; très, très loin, très profond dans les racines familiales.

Elle avait coupé avec tout ça. Elle avait pris un autre chemin. Elle avait aimé l'été, les filles, puis les femmes. Choissant, en plus – déclin suprême – un métier manuel, et même pas très bien payé... Pire que tout : elle avait assumé ses choix, allant jusqu'à les offrir aux yeux du monde en faisant des enfants. Prétendre avoir une vie normale quand rien ne l'est dans la vie qu'on mène, quelle absurdité ! La vie qu'on aime, quelle absurdité.

Elle avait fait ses choix et affronté la réprobation de sa mère, sa terreur du qu'en dira-t-on, ses jugements péremptoires et sans appel. Jusqu'à la rupture.

Maman aurait sans doute aimé expliquer tout cela à Pauline, mais comment ? Comment faire pour que cette histoire – son histoire – puisse aider sa fille à construire la sienne ? À composer avec les autres, le monde et les circonstances ?

Il faudrait du temps, encore. Plus tard peut-être. Ou autrement.

Maman, les paupières fermées et les doigts serrés sur le téléphone portable, voyait le bord de sa jupe blanche à volants traîner dans la boue, en un tourniquet d'enfant.

Je serai sage Maman, promis !

FRANGINE170

Et la voix de sa mère, réprobatrice, résonnait en souvenir :
Mon Dieu ! Cette enfant me rendra folle !

*

Quelques minutes ou quelques heures plus tard, Maline l'a trouvée allongée dans l'herbe, les yeux fixés sur un ciel sombre, nuit tombante. Elle s'est approchée, s'est assise près d'elle.

– Je t'ai pris une bière.

Maman s'est redressée, appuyée sur les coudes.

– Quel à-propos !

– N'est-ce pas ? Je te cherche depuis un moment, déjà.

– J'avais besoin d'être un peu seule.

Maline a décapsulé deux bouteilles avec un briquet. Elle en a passé une à Julie. Elles ont trinqué, goulot contre goulot.

– J'ai appelé ma mère...

Maline a sifflé entre ses dents, les yeux écarquillés.

– Waouh !

– Je suis bien d'accord avec toi.

Enlacées en silence, buvant leur bière à petites gorgées, elles ont regardé tomber la nuit.

DE FILLE À MÈRE 171

FIN DES VACANCES

Personne n'avait envie de partir. On aurait aimé voir arriver l'hiver ici, manger éternellement les plats délicieux de ma grand-mère, écouter craquer le feu en se brûlant le dos aux flammes, glander. Le jour du départ, on se traînait Pauline et moi, sans parler, pas du tout motivés pour faire nos sacs. Pauline avait retrouvé sa mine angoissée d'avant les vacances. Elle s'est mise à mordiller la peau au coin de ses ongles et à en cracher des petits bouts dans le feu. J'ai râlé :

– Pauline, c'est dégueu ce que tu fais !

– M'en fous. T'as qu'à pas regarder.

Elle était tendue, pas de doute. Moi aussi ; mais moins qu'elle, évidemment.

Maline est venue nous dire d'activer le mouvement. Pauline a soufflé comme si on la condamnait aux travaux forcés – et Maline a réagi au quart de tour :

– Ah non, Pauline ! Merde, je t'ai juste demandé de faire ton sac, c'est dans tes cordes, non ?

Ma sœur a levé les yeux au ciel. Forcément, Maline est repartie comme en 40 :

– Tu préfères remplir le coffre de la voiture ? Ou nous aider à faire le ménage ?

– Non, ça ira.

– Ça ira, oui, c'est ça...

Maline s'est éloignée. Elle non plus, visiblement, n'avait pas envie de rentrer. Elle tirait une tronche pas possible. Pauline s'est pris la tête à deux mains. Elle a quand même fini par faire son sac, l'a posé dans l'entrée et s'est assise dessus. Quand Maman est passée devant elle pour charger la voiture, Pauline l'a implorée avec un air de chien battu :

– J'ai pas envie de partir !

– Pas le choix, ma poussinette. Moi non plus j'ai pas envie de reprendre le travail. Mais c'est le travail qui rend les vacances si délicieuses.

Pauline s'est tournée vers moi et a glissé un doigt dans sa gorge pour me montrer ce que cette phrase lui inspirait. Maman n'a rien vu, elle faisait des allées et venues pour remplir le coffre. J'ai rigolé et, imitant la voix de Maman, j'ai balancé :

– Enfin, ma chérie, tu sais bien qu'on ne peut pas passer sa vie à s'amuser ! Le travail c'est essentiel dans la vie !

Pauline s'est marrée. Et d'un seul coup, comme si elle se rappelait quelque chose, elle est redevenue sérieuse.

– Joachim... J'ai l'impression de partir au front...

FIN DES VACANCES 173

- C'est un peu ça.
- C'est terrifiant.
- Tu peux encore me laisser m'en occuper, tu sais.
- Non. C'est décidé, je vais le faire.
- Je serai avec toi.
- Tu jures que tu ne feras rien, on est bien d'accord ?
- Non, je ne jure rien du tout. Enfin, si : je jure d'essayer de ne rien faire.

J'ai senti la détermination de ma sœur, même vibrante d'inquiétude.

- Tu n'auras pas besoin de faire quoi que ce soit.

On a serré nos grands-parents dans nos bras avant de monter en voiture. Ils ont continué de nous faire des signes jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les voir.

Pauline avait froid et sommeil. Pourtant, elle n'a pas réussi à dormir de tout le trajet. Elle s'est recroquevillée contre la vitre de la voiture, le visage crispé. Quelque chose d'important se préparait. Il y avait des risques que ça se passe mal, ou que ça dérape... On n'en parlait pas mais je le savais, et elle le savait aussi. Même si elle avait pris des forces pendant les vacances, ce n'était pas encore suffisant.

Il lui manquait l'épreuve du feu.

Qui s'approchait dangereusement.

Elle avait la trouille, une trouille dévastatrice qui lui bouffait l'esprit et la tétanisait.

FRANGINE174

Moi je ne quittais pas la route des yeux, m'efforçant d'accepter ce nouveau rôle que Pauline m'imposait : le retrait. Sonnez la retraite ! Sonnez la défaite, ils sont trop nombreux, courage fuyons ! Tout en moi se révoltait contre ça. Mes yeux avalaient des kilomètres de bande d'arrêt d'urgence. Je ruminais la nécessité de faire un pas de côté. Sans doute le prix à payer pour que ma sœur puisse tracer sa route.

Un pas en arrière...

Laisser ma sœur dans la lumière.

Lui insuffler courage et confiance, mais fermer ma gueule et garder mes poings dans mes poches.

FIN DES VACANCES 175

RETOUR À L'ANORMAL
(
NOVEMBRE-DÉCEMBRE)

LES GRANDS SÉQUOIAS

Michel a sorti deux tasses. Maline s'est affalée dans un des fauteuils marronnasses de la salle de repos.

– Salut Maryline ! Je te sers un café ?

Elle a acquiescé sans sourire.

– Ouh là ! Dure reprise ?

– C'est rien de le dire. Plus le temps passe et plus j'ai du mal à reprendre. À chaque fois c'est pire. Je suis pas sûre de pouvoir continuer comme ça.

Michel a arqué ses gros sourcils.

– Déconne pas, avec qui je vais pouvoir me marrer un peu, moi, si tu te tires ?

Maline a souri.

– Dis donc, il se passe quoi aujourd'hui ? J'ai croisé Chantal, elle est un poil tendue, non ?

– Ben, on a réunion clinique, t'es à l'ouest ou quoi ?

Maline a piqué du nez, lâché une insulte adressée à personne.

– C’est vrai que t’as pas l’air en forme... T’as des soucis ?

– Une réunion clinique avec l’autre abruti, ça te suffit pas comme raison de faire la gueule ?

Michel s’est gratté la barbe.

– Bon, c’est un psychiatre, il porte donc les stigmates du psychiatre. Je cite : mégalomane, sûr de lui, susceptible et parfois... intelligent. Enfin je t’apprends rien. Non, je suis sûr qu’il y a autre chose.

Michel s’est concentré, a plissé les yeux. Sous son regard, Maline a lâché :

– À cause du boulot et de toutes les prises de tête qui vont avec, j’ai l’impression d’avoir zappé plein de choses, tu vois ?

Julie et moi, on s’inquiète pour Pauline. Cette rentrée en seconde, c’est pas évident pour elle. Elle ne dit rien mais...

Je ne sais pas, je me sens dépassée. Je trouve même pas l’énergie d’en parler avec elle, tu te rends compte ?

Chantal est entrée brusquement. Elle a foncé vers la machine à café.

– Oh non, vous avez tout fini et la réunion commence dans cinq minutes, j’ai même pas le temps d’en refaire ! Sympa, merci ! Je suis à cran, là...

– C’est Grand Gourou qui te fait cet effet-là, Chantal ?

– Arrête de l’appeler comme ça, Michel, parce qu’un jour ça va t’échapper devant lui et tu auras l’air fin.

– J’en tremble d’avance !

– Bon, ben tant pis pour le café, c’est l’heure. J’ai préparé un petit bilan, tout simple mais assez clair je crois,

LES GRANDS SÉQUOIAS 179

pour qu'on puisse faire le point avec lui. C'est une bonne idée, non ?

– Ouiiii Chantal, ont répondu les deux d'une seule voix.

Maline a ajouté :

– Tu lui dis qu'on arrive dans une petite demi-heure, d'accord ?

– ...

– Ça va, je plaisante. On est là dans cinq minutes.

Michel a éclaté de rire, regardé sa montre.

– De toute façon on a de la marge côté timing, parce que ce type-là est toujours en retard.

Maline a avalé la dernière gorgée de son café et s'est levée.

– Ben on y va quand même, comme ça on pourra prendre les places du fond...

– ... près du radiateur ! a terminé Michel.

La salle de réunion est tout en longueur, comme toutes les salles de réunion du monde. Il y a de grandes photos encadrées sur les murs – des arbres immenses dans des sous-bois vaporeux.

La réunion a commencé. Maline s'est agrippée au bruit des mots, qui très vite n'ont plus rien voulu dire, parce que les séquoias étaient les plus forts, dans leurs grands cadres transparents. Elle a dessiné des petits croquis dans les coins de son agenda, des visages pointus et des arbres sans fin. Maline s'ennuyait et goûtait en même temps à l'apaisement de ce matin prévisible. C'était un peu pareil

FRANGINE180

à l'école, et encore au lycée : si difficile de quitter la cour, les balles au prisonnier ou la dernière clope, et cet ennui doux et tiède des jours scolaires... La torpeur confortable de certaines journées, celles où l'on fout la paix aux cancre et aux rêveurs.

– Maryline ?

– Hein ?

– La prise en charge de Brahim, tu t'en occupes ?

– Oui oui, bien sûr.

Les grands séquoias sont ses amis, les confidents intimes de son apathie du lundi matin. Les séquoias télépathes savent tout du ras-le-bol de Maline, celui qu'elle n'exprime pas devant ses collègues ; ce ras-le-bol des collègues aussi, justement : Chantal et son positivisme naïf, Brigitte et sa dépression chronique, Jean-François et ses grands airs de pédagogue – et même, oui, quelquefois, le ras-le-bol de Michel et de sa grande gueule toujours ouverte pour râler contre l'institution, qui ne se rend pas compte qu'il en devient une à lui tout seul.

Et ce boulot comme un tonneau des Danaïdes, qui ne s'arrête jamais. Ce sentiment d'impuissance, des jeunes qui vont mal, encore et encore. Et lorsque certains vont mieux, d'autres viennent qui vont plus mal encore. Elle n'y arrive plus. Elle a donné, mais maintenant elle ne sent plus l'énergie du début, la volonté de changer les choses. Ou peut-être que si, mais pas comme ça.

Plus comme ça.

LES GRANDS SÉQUOIAS 181

Alors Maline a pesé sans même le réaliser : le pour, le contre, la fatigue et les compromis. Les satisfactions, l'envie, le renoncement. Elle a pensé à son père. Elle a pensé à Julie, son soutien et son amour. Elle a pensé aux enfants, au temps qu'elle voulait passer avec eux, au temps qu'elle voulait passer à les écouter, les observer, les voir grandir ; les aider à faire des choix.

Ne plus subir, râler, marcher à reculons. La vie comme on l'aime, celle que défend Julie, celle que les enfants apprennent à se construire. Maline aussi la veut, tout entière, pas à moitié.

En une longue inspiration, elle a puisé dans les troncs centenaires la force de ramasser ses affaires. Les autres ont levé la tête vers elle – sans inquiétude, blasés, comme on suit du regard celui qui bouge dans un paysage figé. Et elle a souri à l'assemblée, s'est dirigée vers la sortie.

Elle ne s'est pas retournée. N'a rien dit à personne. Elle leur expliquerait plus tard, quand elle aurait posé sa lettre de démission sur le bureau du chef de service.

À l'instant où elle a franchi la porte du foyer, Maline s'est sentie merveilleusement bien, libre de nouveaux choix. Elle s'est dit que le temps filait trop vite pour le perdre sur des chemins qu'elle ne voulait plus emprunter.

Elle est rentrée à la maison apaisée, ivre de possibles.

FRANGINE182

DUEL

Avant de partir au lycée, Pauline n'a rien avalé. Elle m'a regardé manger mes tartines du matin avec dégoût. En tenue de combat depuis l'aube – jean, col roulé noir, rouge à lèvres prune –, elle tournait comme un fauve en cage dans la maison endormie.

On est partis ensemble. Sans mots.

Devant le lycée, j'ai retrouvé Blandine, Boris, puis Karim, Olivier et Estelle.

Pauline a attendu Fatou. Elles ont récupéré une demi-portion de leur classe, un tout petit gars qui n'avait jamais emmerdé ma sœur. J'ai appris qu'il s'appelait Jules.

On a tenu une sorte de conseil de guerre, en peu de mots. L'heure, le lieu, les cibles. Et une consigne commune : être là, faire nombre, mais laisser à ma sœur le champ libre.

Quand on s'est éparpillés entre les murs du bahut, Boris a secoué la tête d'un air inquiet.

– Même s'ils sont impressionnés par le nombre, ils peuvent toujours la choper toute seule plus tard, non ? Tu crois qu'elle sait ce qu'elle fait ?

Blandine a répondu à ma place, d'un air excédé :

– Évidemment qu'elle sait ce qu'elle fait. Faites-lui un peu confiance.

Elle m'a embrassé avant qu'on file en cours de philo.

*

Le prof d'E.P.S., de son côté, n'était pas resté inactif. Il avait réuni les mêmes informations que moi par sa collègue de français-latin. Enfin, quand je dis les mêmes informations... il savait que des élèves de première emmerdaient ma sœur, et il savait aussi que dans la classe de Pauline, personne n'avait ouvert la bouche pour la défendre ou l'aider. Que les plus lâches étaient restés silencieux. Et que les plus cons avaient hurlé avec les loups.

Du coup, quand la classe de Pauline est entrée dans le gymnase à huit heures, il n'y est pas allé par quatre chemins. Il les a tous fait asseoir et il a poussé une gueulante. Avec des Secondes, ça peut avoir son petit effet. Retour de vacances, encore adoucis par quinze jours en famille, ils n'ont même pas eu le temps de remettre leurs costumes de teigneux. Ils ont été cueillis illico.

Pauline m'a raconté, par la suite : leurs visages ahuris, d'abord rageurs contre ma sœur – c'était sûrement elle qui

FRANGINE184

les avait balancés –, puis révoltés par l'attaque du prof. L'un d'entre eux a fait l'erreur de s'insurger.

– Monsieur c'est pas nous, on a rien fait, elle délire !

Ça n'a pas eu l'effet escompté. Martel a véritablement explosé.

– Tu n'as rien fait, Mathieu ? Mais c'est justement ça le problème ! Vous n'avez rien fait ! Quand des types plus violents que vous s'en prennent à l'une de vos camarades, vous ne faites rien ! Pire : vous riez ! Vous laissez faire ! C'est ça, la lâcheté.

Mathieu s'est mis à jouer avec les lacets de ses chaussures de sport. Le prof a repris :

– Et pour ceux qui ont entretenu les persécutions – je sais qu'il y en a –, j'ai une question à vous poser.

Ils ont tous relevé la tête d'un air intrigué.

– C'était bien ? Vous avez aimé ? C'est agréable d'avoir un bouc émissaire, hein. Une engueulade mal digérée ? Une mauvaise note ? Un bouton d'acné ? J'ai qu'à cracher sur ma voisine, ça ira mieux après ! Je me sentirai tellement bien ! Sans compter que ça crée des liens. Une bonne complicité de petits bourreaux bien entraînés.

Certains ont baissé la tête. Mais Manon a relevé la sienne.

– Quand même monsieur, ça se fait pas.

– Quoi ? Qu'est-ce qui ne se fait pas ?

– Ben, avoir des enfants, quand on est... vous voyez ce que je veux dire.

– Oui, Manon, je vois très bien ce que tu veux dire.

DUEL 185

Il a eu l'air épuisé par sa propre colère. Épuisé par la bêtise de Manon. Sa voix a baissé de volume, mais elle semblait encore plus tendue, une légère accalmie avant le tonnerre.

– Quel âge as-tu, Manon ?

– Quinze ans.

– Et tu connais quoi de la vie à quinze ans ? Tu as seulement quinze ans, et toute la vie pour découvrir qu'il y a énormément de choses qui se font, même si toi, tu choisis de ne pas les faire.

Manon a soufflé.

– Et j'ajouterai, pour enfoncer encore un peu le clou, que de toute façon ça ne te regarde pas.

Il a balayé la classe du regard.

– Ça ne regarde aucun d'entre vous.

Il a laissé planer un silence.

Pauline suivait par la grande baie vitrée le lent mouvement des feuilles de platane. Elle ne s'attendait pas à ce soutien-là. Elle était inquiète et soulagée à la fois. Est-ce que ce serait pire après ? Est-ce que ça changerait quelque chose ? Elle m'en a un peu voulu, aussi. Je ne lui avais rien dit de ma discussion avec Martel. En fait je n'avais pas cherché à la lui cacher, j'avais simplement oublié, emporté par ce que m'avait appris Cathy.

– Vous n'êtes plus des enfants et vos actes ne sont pas sans conséquences. Alors réfléchissez bien à ce que vous mettez en place. Demandez-vous quel genre d'adulte vous avez envie de devenir.

FRANGINE186

Il a passé une main fatiguée sur sa nuque.

– Maintenant, je vais constituer plusieurs équipes pour le volley. Nous allons commencer la séance. Je ne veux aucun commentaire.

À la fin du cours, ma sœur est entrée dans le vestiaire pour se changer. Personne ne lui a parlé, mais on ne l'a pas empêchée d'entrer, ni de prendre sa douche. Et à la pause, Cathy s'est approchée d'elle. Elle lui a dit : Je suis désolée. C'était un bon début.

*

À la récré de dix heures, Pauline a repéré les trois types de première, près de la machine à café. Elle a profité de la cohue pour s'approcher d'eux sans prendre trop de risques.

– Treize heures trente. Le parking des deux-roues, elle a lâché. Après ça, vous arrêterez de m'emmerder.

Ils se sont retournés, surpris et joyeux comme des poneys en rut.

Elle ne leur a pas laissé le temps de répondre. Elle a filé, slalomant entre les sacs et les bousculades pour rejoindre sa classe, les mains moites, le cœur au bord des lèvres.

*

À la sortie du self, quelques minutes avant l'heure dite, on était là.

DUEL 187

La gueulante du prof avait porté quelques fruits. Deux silencieux de sa classe avaient pris la parole pour assurer Pauline de leur soutien. Il y avait donc Mickaël et Théo, en plus du petit Jules. Cathy, elle, n'était pas là. Fatou m'a glissé qu'elle avait honte.

Avec moi, comme prévu : Boris, Blandine, Karim, Olivier et Estelle. J'ai fait le compte : on était dix, en plus de Pauline. Ce serait largement suffisant pour faire peur à trois mecs de 17 piges. Je commençais à penser que je m'étais inquiété pour rien...

Jusqu'au moment où j'ai réalisé que Pauline n'était pas avec nous.

– Elle est où, ma sœur ?

Personne n'avait l'air de savoir.

– Pauline voulait d'abord les voir seule, a dit Fatou, le plus calmement possible. Elle leur a donné rendez-vous plus tôt.

Nous, on doit venir en renfort. Enfin... c'est l'idée.

Un courant d'air glacé a balayé ma colonne vertébrale.

*

Ils sont arrivés sur le parking en marchant comme des conquérants, sûrs d'eux.

Jérôme, plus souvent surnommé « Gros J » – par ses potes – pour son imposant rapport taille-poids, avançait au milieu. Gros J était ce qu'on appelle communément une brute, un de ceux qui font de la peur des autres un

FRANGINE188

fortifiant personnel. Deux ans de retard, des bras comme des cuisses, une gueule à faire peur. Au lieu d'en faire un complexe, il avait toujours employé son âge et sa masse corporelle comme un atout menaçant. Ça marchait bien.

Samir cancanait joyeusement. Petit et malingre, l'inverse de son idole, Samir parlait tout le temps, presque sans jamais s'arrêter. Pour dire tout et n'importe quoi, ce qui lui passait par la tête : le film qu'il avait vu la veille, la nouvelle pionne qui était super bonne, les bastons de ouf auxquelles il avait assisté, les profs qui étaient tous des enculés, comment il avait niqué le CPE au dernier conseil de discipline, les frites qu'il y aurait à la cantine, un caillou dans une de ses pompes, le prix de ses pompes, les nichons de Chloé, la bouche à pipe d'Emma, le chien de son voisin, les combats de chiens, le chien qu'il aurait plus tard, comment il l'appellerait, le nom d'un joueur de foot, le match de samedi soir, ce qu'il foutrait ce week-end, le centre commercial, la nouvelle boutique de pompes du centre commercial... Comme s'il n'y avait aucun filtre. Comme si, au fond, les mots ne signifiaient rien mais lui servaient de prolongement bruyant, un prolongement de lui-même qui l'aurait empêché de tomber. Oui, c'est peut-être ça : le silence l'aurait désarçonné, mis face à un grand danger connu de lui seul.

Bruno a pointé Pauline du doigt. Celui-là, il n'avait rien de spécial. Taille normale, ni gros ni maigre. Pas vilain, mais pas non plus le beau gosse sur qui les filles se retournent.

DUEL 189

Bruno, depuis longtemps, avait le sentiment d'être transparent, aux yeux de tous. Les profs l'interrogeaient rarement, les filles lui manifestaient une plate indifférence, aucun groupe ne souhaitait particulièrement l'intégrer. Personne ne faisait attention à lui. À l'inverse de Samir, qui connaissait Jérôme depuis l'enfance, Bruno s'était mis récemment à traîner avec lui. Ça n'avait pas été trop difficile, en fait : il avait dit ce qu'il fallait, sur le ton voulu. Jérôme et Samir ne brillaient pas par leur intelligence, et Bruno le savait lorsqu'il les avait abordés. Ça n'avait pas d'importance pour lui. Il prenait ce qu'ils avaient à lui donner. Se rapprocher de Gros J, c'était sortir de l'ombre. Gagner une contenance. Attirer les regards. Il forçait sa démarche chaloupée pour avoir l'air impressionnant. Il ne l'était pas, et au final c'est ce qui le rendait encore plus dangereux que les deux autres. Le genre à vriller d'un coup d'un seul...

Pauline les a détaillés de loin, tandis qu'ils approchaient. Elle s'est dit qu'elle avait fait une connerie, que jamais elle n'aurait dû venir seule, qu'elle n'y arriverait pas. Elle a senti ses genoux flancher légèrement, son menton trembler. Elle a frotté ses mains moites contre son jean, les a enfoncées dans ses poches.

Elle n'avait plus le choix.

Elle s'est légèrement avancée pour venir à leur rencontre, et Jérôme a fini par la voir. Ils se sont arrêtés à quelques mètres de ma sœur et se sont déployés d'un seul mouvement. Même à trois, ils formaient un mur.

FRANGINE190

– Ben ça y est, t’es venue...

La gueule réjouie de Gros J a hypnotisé Pauline.

À l’intérieur c’était le chaos, le doute, la trouille immonde qui donne envie de courir. Elle a hésité. Elle pouvait encore le faire : courir suffisamment vite pour retourner vers la cour, là où le regard des autres l’aurait protégée. Elle était trop seule, trop isolée. Son corps s’est tendu comme avant un sprint, mais elle n’a pas bougé. Elle a pris sur elle, violemment.

– Tu vois.

Samir a reniflé bruyamment. Il sautillait d’un pied sur l’autre et lançait par intermittence de petits regards vers Jérôme, pour avoir son assentiment.

– Je la kiffe trop franchement j’la kiffe trop !

– C’est clair, a ajouté Bruno. Trop bonne.

Gros J a penché la tête sur le côté pour faire craquer son cou de taureau. Il souriait d’une joie sans équivoque : il prenait son pied.

– Même t’étais en avance, t’avais faim hein ! Alors ? T’attends quoi, sérieux ?

Les deux autres ont ricané comme des cons. Pauline n’a pas répondu. Elle a pensé aux minuscules petits cailloux et au bruit délicat qu’ils font lorsqu’on les jette par poignées dans la rivière. Cette pensée décalée l’a surprise.

– Tu vas nous sucer tous les trois, a sifflé Bruno.

Ça a plu à Gros J, cette énergie hargneuse du nouvel acolyte. Ça mettait du piment dans le conflit. Depuis le temps

DUEL 191

qu'il traînait avec Samir, leur binôme devenait presque ennuyeux. Mais Samir ne voulait pas être en reste de délicatesse :

– Parce que t'aimes trop ça t'aimes trop ça !

– Parce que t'es une salope, a ajouté Jérôme, placide.

– Comme ta mère ouais ta mère c'est une salope et t'es pareille, hein ? Hein ? Salope, salope ! a continué Samir, hilare.

Jérôme lui a mis une taloche derrière la tête.

– OK, mec, elle a compris. T'agite pas !

Samir a encaissé le coup comme on reçoit une caresse. Il

a gloussé en regardant Gros J avec adoration.

Pauline a reconnu ce ton-là. Toute cette tchatche, ce plaisir dans l'insulte.

Encore un peu et ce sera terminé.

Elle a puisé en elle la force de répondre, le plus calmement possible :

– Voilà, c'est ça. Je suis une salope, comme ma mère.

Ils ont senti que quelque chose déconnaît. Ils y croyaient encore, bien sûr, mais ils étaient déroutés. Du coup, ils n'arrivaient pas à se décider.

– Ouais, tu vas le faire ! T'as plus le choix maintenant, a lâché Samir, un léger affolement dans la voix.

Je ne suis pas toute seule.

Les autres vont arriver.

Ils vont arriver.

– Eh ben vas-y, Samir, a répondu Pauline froidement.

Montre-la-moi, ta toute petite bite.

FRANGINE192

Samir a accusé le coup... mais ça l'a mis très en colère.

– T'as dit quoi là t'as dit quoi ? Sale pute ! Ta mère c'est rien qu'une pute qui lèche des chattes !

Pauline est restée de marbre, ses yeux plantés dans ceux de Samir.

Des mois qu'elle en entend des pires.

Qu'elle encaisse en silence.

Elle a respiré une fois, deux, son rythme cardiaque pulsait encore bien fort, mais elle était lancée.

– Vous avez pas l'air d'en lécher souvent, vous trois...

Gros J a écarquillé les yeux en une parodie de surprise amusée.

– T'as dit quoi ?

Il a abandonné son sourire en une fraction de seconde pour prendre un air menaçant.

– Maintenant tu la fermes. Tu te mets à genoux et tu nous suces.

Ma sœur a enfin laissé sortir sa colère.

– Je vais rien faire du tout, connard. Ça fait trois mois que vous me pourrissez la vie, maintenant c'est fini.

– C'est à moi que tu parles, là ?

– À toi, oui – et elle a répété, de façon très appuyée : connard.

Tu vois, moi aussi je peux dire « connard », « bite », « gouine » ou « sucer ». Perso, ça m'excite beaucoup moins que vous. Mais je peux.

– Ta gueule ! Je t'encule, moi ! Et ta mère aussi je l'encule, t'as compris ?

DUEL 193

– Dis ce que tu veux, sur moi ou sur ma mère, ça me touche plus. Des mères j'en ai deux. Elles sont gouines et je t'emmerde. Et pour stimuler vos petites bites, vous avez qu'à vous associer.

Jérôme s'est décomposé encore un peu plus. Elle leur tenait tête, cette pute. Il avait encore jamais frappé une meuf, mais si elle insistait... Sa face de pit-bull a viré cramoisie.

Il s'est approché de Pauline.

Qui a senti que ça tournait mal.

Dont les poings serrés au fond de ses poches tremblaient terriblement.

Elle a figé son visage en un masque stoïque.

Qu'ils ne voient pas. Ma peur. Qu'ils ne la sentent pas.

Merde, Joachim ! Dépêche-toi !

Les deux autres observaient, surexcités mais passifs. Ils jouissaient du spectacle.

C'est à ce moment-là que j'ai déboulé, essoufflé et furieux.

Les copains suivaient.

J'ai reconnu Jérôme et Samir. Quand Cathy m'avait balancé leurs noms, j'avais pas fait le rapprochement. Ils avaient une réputation, pourtant. À la piscine municipale, chaque été depuis le collège, ils coulaient les gosses « pour rigoler » jusqu'à la limite de l'étouffement. Ils faisaient les sacs à main, aussi, sur les pelouses. Et leur grand kiff, c'était de faire chier les meufs seules. Ils leur touchaient les seins et le reste. Le maître nageur les a virés un nombre incalculable de fois, mais tels des chacals voraces, ils revenaient inlassablement.

FRANGINE194

Et ils avaient pris encore un peu plus d'assurance en arrivant au lycée. On parlait d'un truc qui se serait passé pendant l'été... Jérôme aurait envoyé un mec à l'hosto, une histoire glauque, il aurait été en garde à vue... On s'était jamais calculés. Pour moi c'étaient juste deux connards plutôt cramés qu'il valait mieux éviter : on savait pas ce qui pouvait leur passer par la tronche. Le troisième, je l'avais jamais vu.

Fatou et moi, on s'est postés de chaque côté de Pauline. Un peu plus loin derrière : Boris, Blandine, Olivier, Karim. Les Secondes se sont mêlés aux potes. Estelle s'est assise sur la rambarde, à la limite du parking, elle pouvait ainsi nous prévenir de l'arrivée d'un prof ou d'un pion si ça dégénérait. Gros J a plissé ses petits yeux porcins. Il a légèrement reculé.

– Ah ouais d'accord. Vous êtes en force, quoi. Toi, p'tite pute, tu vas...

– Tu vas rien faire à ma sœur, t'as compris ?

Pauline m'a fusillé du regard.

– C'est ton frère ?

Il était pas à l'aise du tout, d'un coup. Merde, elle avait un grand frère... En même temps, trop de monde le regardait pour qu'il lâche l'affaire maintenant. Il a repris :

– Ta mère elle est gouine, ta sœur elle est gouine, y a des chances que tu sois pédé aussi, pas vrai ?

Les deux autres se sont bidonnés.

Mais cette fois-ci, j'ai fermé ma gueule.

DUEL 195

FRANGINE

À l'intérieur, à cet instant précis, j'ai fait le vide dans ma tête. Je me voulais calme comme un samouraï. J'étais là, près de ma sœur, et je me sentais capable de briser la nuque de chacun d'entre eux. Le penser devait me suffire.

J'ai regardé Pauline et j'ai calqué ma position sur elle.

Les bras croisés. Le sourire. Je voyais qu'elle n'avait presque plus peur, à la ligne souple de sa mâchoire, à son regard railleur. Lorsqu'elle s'est remise à parler, je me suis rendu compte que quelque chose avait changé, sans retour en arrière possible.

– Tu laisses mon frère tranquille.

Sa voix était étrange, vibrante et décidée. D'une violence qui m'était inconnue.

Moi, ma haine était là.

Envie d'insulter

De cogner

De mordre

Et que ça saigne

Envie de retrouver la hargne de mes neuf ans, la satisfaction des coups donnés, venger ma sœur de toutes les humiliations, et de la peur.

Bruno, le type transparent, a lâché, les dents serrées de hargne et la voix basse :

– Et quand elle baise, votre mère, elle fait l'homme ou la femme ?

Pauline a tendu le bras devant moi pour m'arrêter net dans mon élan. C'est elle qui a parlé.

– Et la tienne, elle est plutôt levrette ou sodomie ?
Il y a eu comme un arrêt du mouvement, une brise de western qui a caressé l'échine des combattants. Bruno est devenu tout blanc.

– Espèce de salope, je vais te...

Rien n'a suivi. Il a posé les yeux sur Gros J, comme s'il pouvait lâcher son molosse sur nous avec un encouragement du regard, mais ça n'a pas marché. Jérôme était con, mais pas si con que ça. On était nombreux. Et puis il avait trop l'habitude du commandement pour laisser l'autre lui dire quoi faire.

Boris, Olivier, Fatou, Blandine, Karim et moi, d'un même mouvement, avons fait corps avec Pauline. Ceux de la classe de ma sœur se sont approchés aussi, galvanisés par le nombre – le petit Jules, lui, s'était carrément mis en première ligne. Les trois n'avaient plus une personne en face d'eux mais une petite masse mouvante qui ne les lâchait pas des yeux.

Il y a eu un instant de doute, un moment suspendu et silencieux, comme avant l'assaut, mais l'instant est passé et ils n'ont rien fait du tout. Jérôme a marmonné :

– On se casse.

– Ouais, on laisse tomber ces enculés, a ajouté Samir.

Ce qui a ravivé la colère de Bruno.

– Elle a trop mal parlé de ma mère, sa race !

– Ben tu vois, a repris ma sœur, on est pareils toi et moi.

Moi non plus j'aime pas qu'on insulte ma mère.

– La mienne, elle est normale !

DUEL 197

Il a interpellé le groupe entier en gueulant :
– Et vous, là, ça vous dérange pas ? Vous avez pas la honte ?
Bande de gros enculés !
Blandine a coupé court.
– Cassez-vous, maintenant.
Karim a enfoncé le clou.
– Si vous l'emmerdez encore, on sera jamais loin.
Bruno a grimacé de haine et de dépit. Jérôme a répété On se casse à ses potes, puis Je veux plus les voir ces bâtards. Ils sont partis, se retournant tous les deux mètres pour nous faire des doigts, dans un concert d'insultes imagées.
Je me suis rapproché de Pauline. On les a regardés s'éloigner sans rien dire. Ils ont disparu derrière le bâtiment A, et le groupe s'est détaché pour former une sorte de cercle au milieu duquel ma sœur attirait les regards et la sympathie.
Et l'histoire commencerait de se raconter, dans l'après-coup. Lentement au début, puis de plus en plus vite, les mots se chevauchant, les voix se congratulant, pour devenir une légende qui circulerait encore dans plusieurs années. J'étais hyper fier. J'observais Pauline, au centre de l'attention générale. J'ai pas pu m'empêcher de lui dire :
– Tu sais, ils sont dangereux, quand même. Faudra faire attention.
Elle s'est tournée vers moi et, comme si on n'avait été que nous deux dans la cour, elle m'a répondu d'une voix posée :
– Je ferai avec. Je vais pas raser les murs.

FRANGINE198

EN FAMILLE

- Je dis juste que t’as pris un risque.
- Je savais que tu allais arriver avec les copains.
- N’empêche... Pourquoi tu m’as rien dit ?
- Tu m’aurais laissée y aller seule ?
- Non. Je sais pas.

Je mettais le couvert dans la cuisine avant le retour de Maman. Maline avait préparé le repas et regardait les infos dans le salon.

- Tu m’aurais jamais laissée y aller !
 - Mais tu voulais prouver quoi ?
 - Que j’étais capable de leur tenir tête ! Que je pouvais les insulter comme ils savent si bien le faire !
- J’ai continué, pour la forme :

- Ils auraient pu t’agresser physiquement.

Pauline a semblé réfléchir à ce que je venais de dire. Elle a rempli la carafe d’eau, l’a posée sur la table et a passé la main dans ses cheveux.

– En fait, je ne crois pas. Je ne le savais pas en y allant, mais j’ai bien réfléchi depuis. Et j’ai réalisé que s’ils avaient dû m’agresser, m’obliger à faire un truc ou quoi, ils l’auraient fait avant. Ce qui les excitait, c’était de pouvoir jouer avec ma peur, tu vois ? Et puis me dire tous les trucs bien dégueulasses qu’ils feraient avec moi le jour où je me déciderais.

– J’en suis pas aussi sûr que toi.

– Moi non plus j’en suis pas sûre, c’est juste l’impression qu’ils m’ont faite, tous les trois. Agressifs et en même temps... Je sais pas, peut-être que c’est ma vision d’eux qui s’est transformée.

Elle a brusquement changé de sujet.

– Dis donc, cette fête du Nouvel An, tu penses pas que ça passerait mieux si j’y étais aussi ? Avec des copains à moi, je veux dire. Ça ferait un peu descendre la moyenne d’âge et je suis sûre que ça aiderait les parents à dire oui...

J’ai souri, hoché la tête. Oui. Elle avait gagné de haute lutte le droit de s’offrir une fête de Nouvel An sans les parents, de mon point de vue.

Même si elle restait ma petite sœur.

Même si quelques semaines plus tôt j’aurais refusé direct.

Maman est rentrée, on est tous passés à table. Du point de vue de nos parents, la proposition de Pauline a effectivement accéléré la décision : un mois qu’elles me faisaient poireauter à coups de Il faut qu’on en discute et de C’est encore un peu tôt pour te donner une réponse, et là, après quelques

FRANGINE200

échanges de regards éloquents – censés être discrets –, Maman a très solennellement pris la parole :

- Bon, pour cette fête...

Deux visages angéliques et graves se sont tournés vers elle.

- On y a bien réfléchi. Et on est d'accord.
- Mais avec des conditions, a ajouté Maline.
- Bien sûr ! on a répondu d'une seule voix : pas de problèmes avec les voisins, pas de shit, pas de casse, en égrenant sur nos doigts.

Elles ont ri. Maman a dit :

- Quelque chose comme ça, oui.

Là, on s'est autorisés à brailler de joie en faisant les Apaches dans la cuisine, comme quand on était mômes.

Après ça, Maline nous a annoncé qu'elle avait quitté son boulot. Elle savait pas encore ce qu'elle allait faire, parlait de reprendre des études, ou de choisir une formation...

Maman était déjà au courant, bien sûr, mais j'ai senti une légère inquiétude dans son regard. Nous, à vrai dire on s'en foutait un peu. Si Maline voulait faire de la peinture, de la botanique ou du chinois, il n'y avait aucun problème. Il s'était passé des choses trop importantes pour qu'on s'intéresse vraiment à une histoire de taf.

*

J'allais monter dans ma chambre quand Maline m'a intercepté en bas des escaliers.

EN FAMILLE 201

– Viens ici une minute, s’il te plaît.

J’ai redescendu trois marches.

– On n’est pas dupes, tu sais. Entre les vacances qu’on vient de passer et votre euphorie de ce soir, on a bien compris que quelque chose nous avait échappé.

– Ben, on dirait pas...

– On sait qu’il s’est passé quelque chose, mais on ne sait pas quoi.

– Peut-être qu’on n’est pas obligés de tout se dire.

On s’est jaugés, souri, compris.

– D’accord Joachim.

Elle a soupiré.

– Je suppose qu’on va devoir faire avec les choses qui nous échappent...

Je l’ai embrassée et j’ai filé dans ma chambre.

FRANGINE202

DEUILS

Elle a toujours maintenu le cap. Elle a toujours fait en sorte que les choses soient comme il faut. Nettes, propres, droites.

Françoise s'était mise à déambuler de pièce en pièce dans son grand appartement au goût sûr, aménagé sur les conseils d'un magazine de décoration très chic. Quand on a les moyens, pourquoi vivre dans la médiocrité ? Et quand on ne les a pas... Hé bien, il faut se battre pour les avoir, tout simplement. Il s'agit de savoir ce qu'on veut.

L'immense canapé d'angle n'a jamais servi à grand-chose, mais il met parfaitement la pièce en valeur.

Revoir Julie ? Après tant de temps...

La composition florale livrée le matin même s'accorde bien avec les rideaux. Un rappel de couleur avec le tapis.

Subtil. Net. Propre. Bien droit.

Mes petits-enfants ?

Elle est passée à la cuisine. Pierre de taille pour l'évier, une petite folie bien élégante qui donne un cachet incroyable à l'ensemble, avec la table en chêne blond miel. Elle a soupiré de satisfaction, balayé de la main des poussières imaginaires.

Quinze et dix-sept ans. Des adolescents ! Que dire à des adolescents ?

Elle s'est préparé un café, au percolateur. Si net qu'on aurait pu se perdre dans le reflet. Qu'est-ce qui les intéresse ? À part les jeux vidéo... des idioties, évidemment.

Elle a posé la tasse sur la table, s'est assise. Elle a croisé les jambes. Planté les coudes dans le bois, le menton appuyé dans ses mains.

Trop vieille pour ces sottises.

L'odeur du café est montée jusqu'à son nez. Toujours la même marque, le même dosage. Odeur familière, saveur sans surprise. C'est ce qu'elle a toujours apprécié avec Jean-Pierre : leur vie organisée, belle et rassurante. Alors qu'avec sa fille... Des extravagances, encore et encore, toutes plus folles les unes que les autres.

Ah ! L'adolescence de Julie !

Françoise a posé ses lèvres sur le rebord de la tasse, le café était à bonne température, elle l'a bu à petites gorgées.

Si ses enfants sont comme elle...

Le père de Julie, d'une indulgence insupportable. Heureusement, elle était là pour tenir la barre, entretenir un semblant de respectabilité. Sans elle, tout serait parti à vau-l'eau. Sans

FRANGINE204

elle, la famille entière aurait été sujette aux sarcasmes. Pour finir elle avait dû mettre sa fille à distance, à moins que ce ne soit l'inverse... Qu'importe, elles avaient fait leur route, chacune de son côté, si différentes. Et voilà que Julie revenait, toujours aussi entêtée, lui parler de ses enfants.

Mes petits-enfants.

La phrase biblique Laissez venir à moi les petits enfants lui est venue en mémoire. Ça l'a fait sourire – mais ça n'avait rien à voir, ceux-là n'avaient plus rien de petit, ils étaient à l'âge où l'on fait des stupidités, des choses blessantes.

Quinze ans. Julie avait invité des amis pour son anniversaire, des enfants bruyants, mal élevés, qui grognaient vaguement Bonjour et disparaissaient dans la chambre.

Comme si le fait de dire bonjour les absolvait de leur attitude fuyante, sournoise.

Oh, comme elle avait détesté cette période où Julie échappait de plus en plus à son contrôle, sans qu'elle puisse rien y faire véritablement.

Une image l'a saisie, soudain : celle d'une plante qui pousserait bien, régulièrement, liée à son tuteur, et qui éclaterait en broussaille au-delà de celui-ci. Tout ce gâchis. Le grand frère de Julie avait été plus raisonnable, c'est vrai. Mais il passait son temps à défendre sa sœur... Mauvaise plante, mauvaise graine... Malgré son amour – car elle aimait sa fille, quoi qu'on puisse en penser –, elle n'avait pas su l'éduquer correctement. C'était un échec cuisant, un rappel constant de son incapacité à élever son enfant dans le bon sens.

DEUILS 205

Dix-sept ans. Oh, Mon Dieu ! La première fois qu'elle avait vu Julie – et la seule, Dieu l'en préserve – embrasser une fille. Elles étaient censées réviser, Françoise était entrée sans prévenir. Au lieu de s'excuser, Julie avait crié à sa mère qu'elle aurait dû frapper avant d'entrer. Dix-sept ans... Non, décidément, ce n'était pas une époque douce, l'adolescence de sa fille.

Mais peut-être étaient-ils différents, ceux-là ?

Ses petits-enfants...

Mamie-Françoise.

Elle regrettait l'absence de Jean-Pierre, si rassurant. Il ne l'aurait certainement pas laissée se perdre en hésitations. Il aurait tenu le cap, avec elle. Que dire aux gens, si ces deux-là venaient à lui rendre visite ? Comment expliquer ? Bien sûr, aujourd'hui, on en parle de plus en plus. Il y a des émissions qu'elle a entrevues à la télévision, des couples, hommes ou femmes, qui réclament le droit d'être parents... Quand ils tombaient dessus, Jean-Pierre changeait de chaîne.

Françoise s'est souvenue du jour où sa fille lui a rendu visite, il y a plus de dix-sept ans. Elles ne se voyaient déjà plus très souvent. Elle avait croisé sa... compagne, un jour, mais Julie avait l'habitude de venir seule. Jean-Pierre ne tenait pas à être présent quand Julie venait à la maison.

Elles étaient toutes les deux dans cette même cuisine.

Julie rayonnait d'une joie étrange, presque agaçante, lui

FRANGINE206

souriant comme elle n'avait pas l'habitude de le faire. Elle avait fini par « cracher le morceau », comme elle disait. Passé le premier étranglement de surprise, Françoise s'en souvint parfaitement : c'est d'abord la joie qui l'avait traversée.

Mamie-Françoise.

– Un bébé ? Toi ?

– Non, pas moi, la voisine ! Évidemment, moi.

Mamie-Françoise était soufflée, mais les choses avaient du mal à s'emboîter dans sa tête. Après un instant de silence pensif, elle avait trouvé sa solution, sans y croire vraiment.

– Tu as rencontré un homme ?...

Julie avait tendu le bras devant elle, paume ouverte, pour stopper l'élan affectueux de sa mère.

– Non, Maman. On est allées en Belgique pour une insémination.

La surprise avait fait grimacer Françoise ; puis un insurmontable dégoût avait figé la grimace en un masque de reproche et d'effarement.

– Comment as-tu pu... ?

– C'est la question légale qui t'intéresse ou l'argument moral ? Tu changeras jamais, hein ?

– Mais tu es complètement folle ! Et... qu'est-ce que tu vas dire ?

– À qui ?

– Aux gens !

Julie avait éclaté de rire, un rire las et indulgent.

DEUILS 207

– Maman, je m'en fous des gens. Y a que toi pour te préoccuper à ce point des gens. C'est qui, les gens ? Ta boulangère ? Ta décoratrice ? Ton Jules ?

Sa mère avait pris un air mauvais.

– Et à lui, tu lui diras quoi ?

Ma mère a plaqué sa main sur son ventre encore plat, ses yeux se sont plissés de colère.

– Ne joue pas à ça ! N'essaie même pas !

– J'ai le droit de poser la question !

– T'inquiète pas pour lui. Ce bébé, il aura deux parents qui l'aimeront, qui l'aiment déjà. Peut-être qu'un jour ce sera compliqué pour lui, c'est vrai, mais...

– ... Complètement inconsciente !

Julie s'est mise à crier.

– On lui expliquera ! On l'aura élevé avec suffisamment d'amour pour qu'il comprenne ! Contrairement à toi !

– Ma pauvre fille...

– Ta pauvre fille, comme tu dis, elle a eu un père et une mère, et pourtant elle a pas assez de ses dix doigts pour compter les raisons de t'en vouloir !

– Oh, très bien. Je vois.

– Tu ne vois rien ! Tu ne comprends rien ! Je te parle d'amour, je te parle d'enfant, et tu réponds à côté, comme toujours.

– Je donne mon avis.

– Qui est toujours négatif. Tu es toujours pleine de jugements, incapable de te réjouir pour moi...

FRANGINE208

– C’est faux. Dans des conditions normales, j’aurais été la plus heureuse des grands-mères.

Un sentiment diffus, étrange et paradoxal avait alors envahi Françoise : la douleur de savoir qu’elle ne pouvait pas se réjouir, qu’elle en faisait le choix, et qu’elle en paierait le prix.

Mais elle avait tenu bon, avait assumé son choix, résolument.

– Tu me fais halluciner, Maman. C’est consternant. Des fois on dirait que tu sors direct du dix-neuvième siècle.

– Toi, en revanche, tu vas sortir de ma maison.

Françoise a soutenu le regard de sa fille. Regard houleux, débousolé. Puis elle a quitté la cuisine, a traversé le salon jusqu’à la porte d’entrée. Julie la suivait, sans vraiment comprendre.

– Tu peux pas faire ça...

– Bien sûr que si, je suis en train de le faire.

Enroulée dans sa parure de glaçon, elle a ouvert la porte.

– Si tu décides de vivre normalement, je réviserai peut-être ma position.

Maman a serré les dents.

– Je reviendrai pas, tu le sais ?

Sa mère n’a rien dit. Elle ne pouvait plus faire marche arrière, de toute façon.

Ma mère, à ce moment-là, avait toujours sa main sur moi, haricot miniature qui nageait en eaux troubles ; et elle est partie en sachant parfaitement que cette engueulade lui

DEUILS 209

ouvrait une vie sans sa mère, qu'il ne s'agissait pas d'une énième dispute mais bien d'une rupture.

Françoise est restée interdite, un peu tremblante, dans le salon. Elle ne savait pas si la décision était la bonne, maintenant qu'elle l'avait prise. Elle a senti une douleur terrible lui labourer l'estomac, mais elle n'a pas bougé, et sa colère lui a servi de bouclier. Jean-Pierre l'a aidée.

Et puis Jean-Pierre est parti.

Il l'a quittée sans même lui dire au revoir, d'un infarctus dans son sommeil.

*

Ma grand-mère avait fini son café. Elle touillait la dernière goutte brune au fond de sa tasse par un léger mouvement du poignet.

À présent, elle se couchait seule.

Elle se réveillait seule.

Si le sommeil la fuyait et qu'au milieu de la nuit elle devait se lever pour aller chercher un verre d'eau à la cuisine, ses pas résonnaient dans le grand salon, tip-tip-tap, tip-tip-tap, c'était triste, ce silence immense. Pas de respiration épaisse à ses côtés. Pas le plus petit ronflement.

Pourtant, Françoise a toujours aimé ça, le calme. Mais du calme à l'absence, il y a un monde. Alors sont revenus les fantômes. Sa mère, décédée quand elle était encore enfant. Le jour des funérailles, on l'avait forcée à embrasser le front

FRANGINE210

de la morte, qui n'était plus personne ; elle n'avait pas su refuser. Elle gardait à jamais l'odeur fade du cadavre de sa mère dans ses petites narines d'enfant, même vieille, même à présent. Son père, égrenant son rosaire comme une femme, mais toujours dur et droit, sans faille. Mort alors qu'elle était enceinte de Julie.

Sa mère.

Son père.

Et maintenant Jean-Pierre.

Tic-tac

À qui le tour ?

Il y a eu la voisine, aussi. Pas vraiment une amie, mais a-t-elle vraiment des amis ? N'empêche, c'était tout de même étrange de ne plus la voir, élégante et vive, tournoyer autour des nouvelles collections – elles échangeaient parfois des propos badins sur une tendance, une nouveauté.

Françoise aimait bien ça. Elle avait l'impression d'être plus jeune, plus « dans le coup ».

La voisine était morte, alors qu'elle était plus jeune qu'elle.

Tic-tac

Quinze ans

Dix-sept ans

Toute la vie devant eux

Un pas de côté, ce n'est pas si facile à faire. C'est tellement plus dur que la ligne droite. Comme un effort qui serait aussi un renoncement.

Tic-tac

DEUILS 211

Mamie-Françoise pensait à la mort, au temps qui passe et ne revient pas. Seule. Dans sa belle cuisine. Dans son grand appartement.

Toute seule, elle tergiversait sur l'éventualité saugrenue de venir nous rencontrer, Pauline et moi.

212

FRANGINE

LA FORCE DES FILLES

Pauline a ouvert les yeux à la sonnerie du réveil. Pas avant, pas au milieu de la nuit, pas en sursaut ni en sueur. Un nœud s'est tout de même formé dans son ventre... avant de se défaire, exactement comme ce nœud magique qui se détache d'un seul coup quand on tire sur le bout de la corde.

C'est fini, elle a pensé. Elle a souri dans le noir, s'est étirée avec une indolence toute neuve. La première image du matin a été celle des copains, euphoriques, après la confrontation. La deuxième, celle de Karim, admiratif, passant l'air de rien son bras autour de ses épaules. Elle a titubé jusqu'à la fenêtre, l'a ouverte et a poussé les volets sur un ciel gris d'automne. Ça n'a pas entamé sa bonne humeur. Quand elle est arrivée devant la salle de bains, Maline en sortait. Elles ont échangé un regard sympathique et mou, typiquement matinal.

– Pourquoi tu te lèves si tôt alors que t'as quitté ton boulot ? a demandé ma sœur.

– Pour apprécier le fait de ne pas y aller...

C'était un peu obscur pour Pauline, qui en aurait plutôt profité pour dormir.

Dans la cabine de douche, le tuyau était réparé. Pauline est restée un long moment sous le jet tiède.

J'ai frappé à la porte.

– Bouge ! J'ai envie de pisser !

Mais elle a quand même pris tout son temps pour se sécher et s'habiller, croisant brièvement son reflet dans le miroir en pied. Les choses allaient mieux, c'était pas le moment de faire le compte des petits défauts, face-profil-dos...

Elle m'a rejoint dans la cuisine en chantant That's Not My Name. Ting Tings au petit matin, j'apprécie moyen. Elle s'est plantée devant moi.

– Tu montes pas à la salle de bains ?

– Nan, c'est bon.

– Je croyais que t'étais pressé ?

J'ai sorti la tête de mon bol, juste pour voir sa gueule quand je lui ai répondu :

– Ben ouais, du coup j'ai pissé dans l'évier.

– Putain, Joachim ! T'as pas le droit, merde ! C'est dégueu !

– Allez, Paulinette-chouquette, c'est pas parce que tu peux pas le faire que tu dois m'en vouloir.

– Et toi, c'est pas parce que tu peux le faire que t'es obligé de le faire !

J'ai rigolé. Elle a rempli son bol de lait en grognant.

– Non mais sérieux, les mecs c'est vraiment n'importe quoi des fois...

214

FRANGINE

215LA FORCE DES FILLES

Je me suis foutu d'elle en la refaisant, sur un ton exagérément féminin, en secouant la tête d'un air outré.

– Les mecs c'est vraiment n'importe quoi, des fois...

– Arrête de te foutre de ma gueule !

Ce truc débile qu'on faisait quand on était petits m'est revenu en tête, et j'ai encore répété, juste pour l'énervier :

– Arrête de te foutre de ma gueule !

– Joachim !

– Joachim !

– Arrête ça, c'est vraiment nul.

– Arrête ça, c'est vraiment nul.

C'était tellement bon de la sentir mieux. J'avais super envie de l'emmerder comme avant.

– Tu veux jouer à ça ?

– Tu veux jouer à ça ?

Elle a fini son bol de lait, l'a posé d'un air dégoûté sur le bord de l'évier et s'est tournée vers moi.

– Je m'appelle Joachim, j'ai une petite bite réduite et je pisse dans le lavabo parce que chuis rien qu'un gros macho.

– Oh, trop marrant...

Pauline a regardé sa montre.

– On est à la bourre. Tu viens ?

On est partis ensemble au bahut.

Quand elle est arrivée devant la salle de cours, un des types de sa classe lui a lancé :

– Alors, t'es contente d'avoir balancé au prof de sport ?

Pauline savait bien qu'il faudrait en passer par là. Elle a répondu :

– Au moins, quelqu'un t'a enfin fait fermer ta gueule.

Il n'a rien dit. D'autres ont souri à ma sœur. Le récit de l'affrontement avec les Premières commençait déjà à faire le tour du lycée, entourant Pauline d'une aura de courage.

En cours de maths, elle a reçu un petit mot. Elle l'a déplié, lu, jeté. C'était un mot d'insultes, envoyé par Manon. Cette sale petite bourge n'avait pas digéré l'engueulade du prof de sport, d'autant qu'elle s'en était pris plein la tronche. Alors elle continuait d'emmerder ma sœur, rageusement. Au cours suivant, elle a remis ça. Pauline a fait comme la première fois. Pendant la dernière heure de cours avant la pause de midi, elle en a reçu un troisième. Toute la classe suivait le manège et observait Pauline. Cette fois, elle l'a jeté sans le lire.

Le jeu a repris à quatorze heures, en cours de physique.

Le prof s'était absenté quelques minutes pour prendre du matériel dans le labo, Pauline venait de recevoir un mot ; la classe avait suivi la trajectoire du petit papier, passé de main en main, et attendait de voir sa réaction. Elle l'a déplié, l'a lu, a poussé un grand soupir. Elle s'est tournée vers Manon et lui a dit assez fort, d'un air profondément attristé :

– Manon, je sais que je vais encore te faire de la peine, mais je ne veux vraiment pas sortir avec toi. C'est pas que tu sois moche... juste que tu me plais pas.

216

FRANGINE

217LA FORCE DES FILLES

Un premier moment de surprise générale – et puis la classe entière a éclaté de rire. Manon s'est décomposée, a gueulé N'im-
porte quoi ! C'est des conneries ! mais personne n'écoutait.

Après ça, les choses se sont détendues pour Pauline.

La vie a repris normalement, sauf que tout avait changé.

Au début, elle a fait gaffe à Jérôme, Samir, Bruno. Elle évitait de les croiser quand elle était seule. Mais peu à peu, elle a moins pensé à eux. Un jour, elle est tombée sur Bruno. Le couloir était désert. Il attendait, tout seul, appuyé devant une salle de classe ouverte. Il avait l'air perdu, le regard vide. En passant devant la salle, Pauline a tourné la tête pour voir à l'intérieur. Un petit bonhomme chauve s'entretenait avec une prof. Sans doute le père de Bruno.

Pauline a continué d'avancer, passant devant lui sans frayeur particulière. Il l'a reconnue. Il a murmuré :

– Vas-y, casse-toi !

Mais ça ressemblait plus à une prière qu'à une injonction.

*

Fin novembre, elle a décidé de s'inscrire au club d'arts plastiques. Entre nous, c'est pas parce que c'est moi qui l'ai eue, mais c'était l'idée du siècle. D'abord, elle s'est fait des amis qui lui ressemblaient. Et surtout, elle s'est plongée à corps perdu dans des dessins aux formes bizarres et d'improbables constructions – carton, fil de fer et papier mâché – qui semblaient lui rendre la vie exceptionnelle. Du cœur des

oublies, elle a tiré son vieux matos de dessin, abandonnant définitivement ce qui devait l'être. Désormais, une sculpture de Mondrian ou un monochrome de Soulages la mettait en transe bien mieux que les stars qu'elle affectionnait quelques mois plus tôt. Je l'entendais parfois débattre avec ses nouveaux potes de l'influence du Dadaïsme sur les arts plastiques ou disserter sur le Postmodernisme comme paradigme esthétique...

Tout cet engouement artistique aux termes barbares m'enchantait de loin, même si je n'en captais que la moitié, et même si je trouvais qu'elle se la racontait un peu...

Je la voyais moins souvent, d'ailleurs.

Sauf que c'est justement à ce moment-là que Karim s'est mis à désertier le terrain de basket. Une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'avec Boris, on le chope dans un couloir.

– Salut les gars, désolé pour ce midi j'ai pas pu me libérer.

Il me regardait, mal à l'aise. Moi seulement, pas Boris.

– T'étais où ? j'ai demandé.

– Au club d'arts plastiques, en fait.

Boris s'est foutu de sa gueule.

– Qu'est-ce que tu fous au club d'arts plastiques ? Tu sais tenir un feutre, toi ?

– T'es con, y a pas que du dessin. On fabrique des sculptures avec de la récup, c'est vachement intéressant.

Karim me jetait des regards de plus en plus furtifs. J'ai fini par percuter.

– Tu croises ma frangine, là-bas...

– Ouais. Ouais, ça m'arrive.

218

FRANGINE

– Quoi ? Elle se fait encore emmerder ?
– Non, non, carrément pas ! Elle a plein de potes là-bas. Ça va, c'est cool.
Il a eu l'air pressé.
– Bon, les gars, il a dit rapidement, faut que j'y aille. Demain, promis, je vous rejoins sur le terrain.
Le soir même, j'ai essayé d'en savoir plus auprès de Pauline. Elle m'a reçu.
– Je ne vois pas en quoi ça te concerne, Joachim.
C'était raide et direct. J'ai protesté pour la forme, mais elle en a remis une couche.
– Je ne te parle pas de Blandine, que je sache ? Alors ne me parle pas de Karim.
Puis elle a semblé réfléchir et s'est radoucie.
– En tout cas, il viendra à la soirée du Nouvel An.
J'avoue : j'avais été – un peu – lent à comprendre. Mais son air heureux me rassurait pleinement. Quoique !
Ma frangine... Quand je pensais à la fille un peu perdue qui avait fait sa rentrée quelques mois plus tôt, j'étais vraiment impressionné. Maman et Maline disent que les filles mûrissent plus vite que les garçons. C'est bien possible. En tout cas, lorsque Pauline s'est remise à traîner près du terrain de basket avec moi et mes potes, j'ai pas râlé.
Le truc le plus dingue, c'est que malgré notre différence d'âge qui sera toujours la même, j'ai pensé à cette époque que Pauline me rattrapait.

CHEZ BLANDINE

J'ai couru pour choper un bus que je ne prends jamais ; celui qui devait m'amener aux limites de la ville, un quartier où je mettais les pieds pour la première fois. Il faisait déjà nuit mais je voyais quand même que c'était bien moche. Des barres d'immeubles et c'est tout. Blandine m'avait dit de passer chez elle. On avait décidé de se faire une toile, et j'imaginai qu'on irait manger un truc dehors tous les deux. C'était la première fois que j'allais chez elle. Jusque-là, j'avais toujours eu l'impression qu'elle résistait un peu, qu'elle protégeait cet espace familial dont elle ne parlait que très rarement. J'ai trouvé l'immeuble sans problème. Un type sortait quand je suis arrivé, alors j'ai pas sonné. J'ai pris l'ascenseur.

À l'intérieur, je me suis maté en abyme dans le triple miroir pété. J'ai explosé un petit bouton sur mon front et j'ai rabattu une mèche de cheveux par-dessus.

Arrivé au neuvième, l'ascenseur a stoppé violemment. Je suis sorti, il y avait plusieurs portes sur le même palier. J'ai

reconnu immédiatement la voix de Blandine à travers les murs, qui engueulait quelqu'un sur un ton sans réplique. Du coup je suis allé vers la bonne porte, forcément.

J'ai sonné.

C'est Blandine qui a ouvert – d'un geste brusque. En me voyant, elle a fermé les yeux, penché la tête en arrière en soupirant.

– Merde. Joachim...

– Sympa, l'accueil. Je me barre, si tu veux.

– Non, t'es con. C'est pas ça...

Elle a ouvert la porte toute grande et m'a fait signe d'entrer.

Je l'ai suivie prudemment, curieux et un peu vexé. J'ai refermé la porte.

– T'avais oublié ?

– Ouais. Mais c'est le bordel, j'en ai marre, là. Ma petite sœur veut rien bouffer et les deux autres m'aident carrément pas.

– Et tes parents ?

Au lieu de répondre, elle s'est approchée d'un grand canapé d'où dépassaient deux têtes. Elle a mis un taquet derrière chacune.

– Oh, les zombies, dites pas bonjour, surtout !

Les deux petits frères de Blandine n'ont même pas daigné me regarder. Ils mataient une émission qui sollicitait visiblement toute leur attention. Le plus grand des deux a juste marmonné Va chier ! à l'intention de sa sœur. Qui n'a pas

relevé. Ils ont monté le son. Blandine a reporté son attention sur moi.

– Tu disais ?

– Heu... Tes parents ?

– Au boulot.

J'ai rien trouvé à dire. Au fond, j'avais un peu envie de m'of-fusquer, genre : Au boulot ? Tous les deux ? À cette heure ? Mais j'ai senti instinctivement qu'une telle naïveté ferait sans doute rigoler ma copine.

– Ils font quoi, au fait ?

– Ma mère est aide-soignante. En ce moment elle fait des horaires de nuit.

– Et ton père ?

– Les trois huit chez Panzanni.

Les 3-8, pour moi, ça évoquait la fête foraine, une sorte de triple circuit démentiel, un truc comme ça. J'ai fait Mmmh d'un air appréciateur, comme si je voyais très bien de quoi elle parlait. Tu parles. J'étais comme un con au milieu du salon, dans un univers trop différent du mien pour que j'arrive à dire un truc adapté ou intelligent.

Un des frères a tourné la tête vers nous.

– On n'entend rien, là !

Blandine est allée se planter juste devant le canapé, dos à la télé. Les deux ont braillé.

– Alors écoutez-moi bien, les demi-cerveaux. Je le répéterai pas...

– T'abuses trop, merde !

222

FRANGINE

– Ouais, c'est pas parce que t'es la plus grande que tu dois faire le chef !

– Je vous préviens : après votre émission pourrie, on passe à table. Hors de question que vous bouffiez devant la télé !

– Vas-y...

– Et comme c'est moi qui fais à bouffer, oui, je fais le chef.

– Bouge, on voit plus rien...

– Ou alors fais le régime, putain !

– Vous voulez jouer aux cons ? Je vous jure que s'il y en a encore un qui la ramène, je prends la télécommande et je la balance.

Elle était furieuse et très menaçante. Les deux frangins ont fermé leur gueule. Ils avaient surtout envie qu'elle cesse de leur cacher l'écran, et la reddition valait mieux qu'un interminable conflit. Malgré moi, mon regard ripait contre les murs, mon esprit cherchant un repère familial, une référence commune. Je n'en trouvais pas. Blandine m'a secoué.

– Tu viens à la cuisine ?

Je l'ai suivie. Un grand bébé gigotait sur sa chaise haute et tapait joyeusement avec sa cuillère dans une purée verdâtre.

– Ma petite sœur, a annoncé Blandine.

Il y avait des bouts de légumes écrasés étalés tout autour de sa chaise. Elle aussi était recouverte de morceaux de purée.

– Salut, j'ai dit, même si je me trouvais un peu ridicule de parler à un bébé.

Mais Blandine m'a souri, alors j'ai pensé que finalement, si je pouvais marquer des points grâce à la petite sœur...

– Tu peux essayer de lui faire manger ce qui reste ?

On était loin du restau... On était loin du cinoche... On était super loin du tête-à-tête que j'avais imaginé... J'ai tiré une chaise et je me suis assis en face d'elle. J'ai chopé la cuillère en plastique rose des mains de la gosse sans qu'elle se mette à hurler et j'ai commencé à lui enfourner des bouchées de purée dans le bec.

– C'est génial ! Avec toi, ça marche !

Et hop, encore un bon point. N'empêche, j'aurais préféré qu'on soit ailleurs. Je me sentais paumé. Et puis honnêtement, ça me faisait chier de jouer au papa et à la maman. J'avais juste envie de partir en courant. Blandine a plongé dans un placard, a sorti une grosse casserole et l'a remplie d'eau.

– Je peux t'aider ?

– Non, je fais juste des pâtes. Et puis tu m'aides bien avec la petite. T'es vraiment cool comme mec. Y en a d'autres qu'auraient préféré se casser. Toi, t'es pas comme ça.

Oups. Non, en effet. Moi j'avais pas été assez rapide...

– Mais, euh... tu fais ça souvent ?

– Quoi ?

– Ben... la bouffe, t'occuper de tes frangins, de ta petite sœur...

– Ah, ça. Ouais.

– Mais t'es super bonne en classe !

– Quel rapport ?

224

FRANGINE

- Non, je voulais dire... Enfin... Tu bosses quand ?
- Je trouve le temps. Et puis franchement, si t'écoutes vraiment les cours, t'as fait la moitié du boulot.
- Arrête, on dirait mes parents !

Blandine s'est marrée. Elle a salé l'eau des pâtes.

Le bébé essayait de choper la cuillère de purée à pleines mains, je devais zigzaguer pour éviter ses petites paluches visqueuses.

- Ouais, c'est peut-être un truc de vieux pour toi, de bosser en classe. Pour moi c'est normal. Enfin... c'est plutôt que j'ai pas le choix.

Ça m'a surpris, à vrai dire. J'ai pensé qu'en plus de gérer une tribu d'enfants ingrats, elle était peut-être battue par son père en cas de mauvaises notes...

- Tes parents, ils te font la misère ?
- Bof, pas vraiment. J'ai pas le choix parce que je veux avoir le choix.

Pas bien capté, là. Encore un décalage, un truc incompréhensible qu'elle allait devoir m'expliquer. Elle l'a vu à ma tête. Elle a maté les murs de la cuisine en accompagnant son regard d'un geste de la main, comme une invite à observer avec elle.

- Ici c'est minuscule, tu vois bien. C'est pas une maison pour six, c'est pas une déco de rêve... On part en vacances une année sur deux, et toujours dans la famille. Les seules frontières que j'ai passées, c'était en voyage scolaire. Les seuls bouquins de l'appart sont dans ma chambre...

L'eau s'est mise à bouillir. Elle a vidé un paquet de pâtes dans la casserole.

– Et c'est pas que mes parents soient cons ou quoi ! Mais même s'ils avaient appris à aimer lire, faudrait qu'ils aient du temps pour le faire. Faudrait déjà qu'ils aient du temps pour nous. Ou du temps pour eux.

– C'est sûr, j'ai marmonné.

Réponse brillante... De telles préoccupations me laissaient sur le cul. Je ne pensais jamais au boulot de mes mères. Ni à la maison dans laquelle on vivait. Je ne remettais pas en question la vie qu'on menait, ou juste de temps en temps, pour râler parce que d'autres parents étaient plus permissifs, mais c'est tout. Ma vision des choses était assez basique : il y avait les très riches, qui vivaient dans des grosses villas avec piscine et faisaient de l'équitation, et il y avait les très pauvres qui faisaient la manche, vivaient au Sonacotra et avaient des gosses dont Maline s'occupait.

Moi, j'étais au milieu, et tout naturellement, je classais mes proches dans la même catégorie que moi, sans approfondir les différences, subtiles ou pas. Il y avait bien des moments où je percevais ces différences, évidemment, mais j'y avais jamais trop réfléchi. En fait, quand je les constatais, elles me mettaient un peu mal à l'aise et je faisais tout pour ne pas y penser. Parce que je vivais dans une maison. Parce qu'on partait en voyage chaque été, même si c'était souvent assez roots. Parce qu'il y avait des centaines de livres à la maison, tellement que je me demandais parfois si on

pouvait en lire autant en une seule vie. Même si on n'était pas à proprement parler des bourges, ma vie de famille ne ressemblait pas à celle de Blandine.

– Je veux pas la même vie qu'eux. Franchement, ils ont une vie de merde. Ils bossent comme des tarés et au final ils font rien de vraiment bien. Moi je veux un boulot qui me plaise, et je veux du temps pour faire des choses...

– Tu veux faire quoi comme boulot ?

– J'en sais rien, j'ai pas encore décidé. Je m'en fous pour l'instant.

– Je voulais dire... si tu bosses à fond, c'est que tu veux faire un truc précis, non ?

– Mais non ! Je veux avoir le choix, Joachim ! C'est ça que j'essaye de t'expliquer. Juste le choix... Pas devoir faire n'importe quel boulot moisi parce que j'aurais un niveau nul.

– Il est naze, le boulot de ta mère ?

– Pas vraiment, mais elle est restée longtemps au chômage, elle s'est galérée à refaire une formation alors qu'elle avait lâché l'école depuis des plombs, et puis elle est super mal payée...

Je dois avouer : mon boulot d'adulte, c'était le dernier de mes soucis. C'était loin, très loin, aussi loin que le jour où je mettrais une cravate. On avait beau nous bassiner avec ça, à coups de stages en entreprise et d'options à choisir dès la rentrée au lycée, toute cette agitation n'était pas pour moi. J'avais le temps. J'avais un foyer qui me semblait éternel

et qui garderait ma place au chaud jusqu'à ce que j'aie un boulot que j'aime. Et je ne doutais pas d'en trouver un en temps voulu, c'est-à-dire dans longtemps. C'était simple et rassurant. D'ici là, il y avait le lycée, la fac peut-être, les rencontres, les matchs de baskets, des tas de vacances à organiser, les futures virées avec les potes, et la famille, qui créait autour de moi un cocon de quiétude que je n'avais pas encore envie de déchirer à coups de futur.

– Ouais, je vois...

– Tiens, tu veux bien lui filer sa compote ?

J'ai continué à nourrir le bébé. Pomme-banane, ça passait encore mieux que les épinards. Ils captent vite ce qui est bon dans la vie, les mômes. On peut pas les arnaquer longtemps.

J'ai embrayé sur ma sœur.

– Je sais pas ce qu'elle fout avec Karim. J'ai essayé de la traquer un peu mais rien à faire. J'espère qu'il va pas déconner.

– Comment ça ?

– C'est ma petite sœur, quand même ! J'ai pas envie qu'il fasse n'importe quoi avec elle.

– Lâche-la une bonne fois pour toutes ! m'a sermonné Blandine. Quand elle était isolée et malheureuse, tu t'inquiétais. Maintenant qu'elle va bien, tu commences à flipper parce qu'elle a un mec ? Faut arrêter ton délire de grand frère, tu sais !

J'ai un peu tiré la gueule.

228

FRANGINE

– Tu sais, ta frangine, elle a beau avoir quinze ans, elle a prouvé à tout le monde qu'elle était carrément débrouillarde, au final. Elle mérite que tu lui fasses confiance, c'est plus une gamine. Tu crois pas ?

– Si-si, t'as raison.

Très énervant, le fait qu'elle ait encore raison, mais ça coûtait rien de le reconnaître. C'est vrai que ça marchait pas mal, Blandine et moi. J'allais pas tout faire foirer pour le plaisir d'avoir le dernier mot.

– Tu sais, je vais faire manger mes frangins. Tu devrais y aller, j'ai pas envie de t'imposer ça.

– T'es sûre ?

L'innocence incarnée dans ma question... Alors qu'un virulent Oui ! Oui ! Je veux bien m'en aller ! aurait été plus juste. Blandine a attrapé sa petite sœur, l'a sortie de la chaise haute et l'a calée sur sa hanche. Elle m'a devancé dans le salon et je l'ai suivie. Les deux frangins n'avaient pas bougé.

Devant la porte, j'ai regardé Blandine. Malgré la compote écrasée sur son tee-shirt, ses joues rouges et ses cheveux collés aux tempes – résultat d'une station prolongée dans une mini-cuisine sans hotte aspirante –, je la trouvais toujours aussi attirante. J'envisageais franchement une deuxième tentative pour aller aussi loin qu'elle voudrait bien aller, vite ou pas, peu m'importait. Si c'était pas ce soir-là, ce serait un autre...

D'un coup, j'ai repensé à ce jour où j'avais demandé à mes deux mères pourquoi elles s'aimaient. Maline n'avait même

pas levé les yeux de l'ordi. Elle m'avait répondu comme si j'avais posé une question débile :

– Joachim, ta mère est belle, intelligente, drôle. C'est la femme de ma vie.

Radical et précis. Maman, elle, avait levé la tête de son bouquin pour fixer le vide d'un air extatique.

– Elle est... comment t'expliquer ça ? Avec elle, je suis parfaitement heureuse. Elle est intelligente, belle. Et tellement drôle !

Génial. J'avais pu en déduire que mes deux mères étaient donc belles, intelligentes et drôles, quel scoop. N'empêche, je m'étais dit que si je considérais un jour qu'une fille avait ces trois attributs, je serais sans doute très amoureux.

Blandine m'a demandé à quoi je pensais.

– À rien, j'ai répondu, en souriant bêtement.

Elle s'est penchée vers moi pour m'embrasser. Le bébé en a profité pour poser ses petites mains dégueulasses sur mon plus beau sweat.

– On remet ça à une autre fois, hein ? Bientôt ?

– Bien sûr, j'ai répondu.

J'ai filé, dégringolant les neuf étages par les escaliers.

230

FRANGINE

LA PREMIÈRE FILLE

(SOUVENIR DE MES 4 ANS)

La première fille à qui je présente mes mamans s'appelle Clara. Elle est en grande section de maternelle, comme moi. Au début on joue dans la cour. Elle me demande si j'ai déjà vu le zizi de mon papa. Je réponds que j'ai pas de papa. Mais que j'ai déjà vu le zizi de mon cousin, et même celui de mon parrain un jour à la mer. Elle demande pourquoi j'ai pas de papa. Je réponds :

– Parce que moi j'ai une maman et une Maline.

– Une Maline c'est quoi ?

– C'est comme une maman et un papa mélangés, je crois.

On sort de l'école. Elle regarde Maman, puis Maline. Elle a la tête toute penchée en arrière parce qu'elle est très petite. Elle porte des lunettes rouges toutes rondes.

Elle dit bonjour puis semble réfléchir. Finalement, elle tire la manche de Maline et demande :

– T'as un zizi ou pas ?

Sa mère se précipite pour la faire taire. Elle est rouge comme les lunettes de sa fille. Elle répète en boucle :

– Excusez-la-excusez-moi.

Puis, sans que nous, les enfants, ne sachions vraiment pourquoi, les trois se mettent à rire. Doucement au début puis de plus en plus fort. Après, elles deviennent copines.

232

FRANGINE

MAUVAIS MATIN

POUR MONSIEUR MARTEL

Monsieur Martel a rejoint la salle des profs au petit matin pour préparer ses évaluations au calme. Ses trois fils ne lui laissant que peu de tranquillité, il avait déserté le champ de bataille familial, livrant sa progéniture bruyante aux bons soins de son épouse.

Il a immédiatement été alpagué par un de ses collègues, prof de maths.

– Dis donc Antoine, tu tombes bien ! C'est quoi ces conneries ? Qu'est-ce que t'as foutu avec les Secondes 4 ? J'ai eu les parents d'une élève hier en rendez-vous. Tu fais de la propagande gay, maintenant ?

Monsieur Martel a soudain eu envie de faire demi-tour.

Finalement, la bataille de choco-boulettes de ses garçons ne lui semblait plus aussi irritante.

– Non, j'ai juste rappelé quelques principes de base concernant le respect, la vie en collectivité, le genre de conneries qu'on est censés leur transmettre, tu vois ?

– Ah ben non, je vois pas, là. Les mômes ont retenu que tu voulais que les homos fassent des gosses, et que c'était exactement la même chose que des familles normales !

Monsieur Martel est allé se servir un café à la machine. Il a appuyé sur le petit bouton « café court », et il en a pris deux.

– Dans l'idée, c'est à peu près ça...

– Tu veux qu'on ait les associations de parents sur le cul ou quoi ? Franchement, je comprends pas. Tu les engueules parce qu'ils harcèlent une gamine, j'ai rien à dire, tu fais ton boulot. Mais qu'est-ce que t'as besoin d'aller leur mettre des idées qu'ils sont incapables de comprendre dans la tête ?

– Ils sont parfaitement capables de comprendre...

Monsieur Martel a enfoncé son nez dans les effluves de café, fatigué par l'éventualité du débat. Madame Sartelle, doyenne et prof de français-latin, assise au bout de la table, n'a pas levé les yeux de ses copies. Elle s'est juste adressée à monsieur Martel d'une voix claire et sans concession :

– Enfin Antoine, n'écoute pas ce débile réactionnaire. C'est sans intérêt !

Le prof de maths est devenu écarlate.

– Ah ça ! Elle a toujours un truc intelligent et agréable à dire, celle-là !

– Moi au moins, je ne fraie pas avec la direction. Et je refuse la démagogie avec les parents d'élèves, si tu vois ce que je veux dire...

– Tout de suite, les grands mots ! Démagogie ! Si par « démagogie », tu entends que j'écoute ce qu'ils ont à dire...

234

FRANGINE

Monsieur Martel a rassemblé les évaluations qu'il venait de poser sur la table. Il a remis le tout dans son sac et s'est dirigé vers la porte.

– Vous me faites chier, tous. Ça fait trois mois que cette fille se fait emmerder sans que personne ne réagisse ! Vous fermez tous les yeux. Alors vos engueulades de principe, elles m'emmerdent. Si les parents ont quelque chose à me dire, ils savent où me trouver.

Monsieur Martel a traversé le lycée à grandes enjambées, en direction de la sortie, le gymnase se trouvant à l'extérieur du bahut.

Une collègue a couru pour le rattraper.

– Antoine ! Attends !

Il s'est retourné pour la voir arriver. Bérigny, prof de bio.

– Anaïs... salut.

– Excuse-moi, j'ai rien dit, mais...

Elle lui a souri largement.

– ... Bravo, t'as bien fait de réagir. Cet imbécile se croit tout permis parce qu'il est prof de maths. Il pense qu'un prof d'E.P.S. doit se contenter de lancer des ballons...

– Oh, il est pas le seul. Quand je pense que j'ai fait cinq ans d'études pour entendre des conneries pareilles ! Parfois je m'en tape, d'autres fois... ça me fout les boules.

Ils ont continué de marcher côte à côte vers la sortie.

– C'est vrai qu'au dernier conseil des Premières L, Rustino t'a même pas demandé ton avis. C'est fou ! Pourtant, tu les connais mieux que nous, les gamins...

– Ben je les vois ailleurs que dans une salle de classe, alors forcément... Mais ça, tout le monde s'en fout, les profs de sport c'est des gros bourrins ! Savent juste taper dans un ballon ! On est quand même les seuls à avoir une vraie formation à l'enseignement !...

Il a compté sur ses doigts.

– Merde : cinq ans de cours de psycho, d'anthropologie, de sciences de l'éducation...

Il a rougi, haussé les épaules.

– Bref. Je vais pas te refaire le programme du CAPES, mais j'avoue que parfois, ça me rend un peu amer, tout ça.

Ils ont passé le portail d'entrée en sens inverse. Nous, on piétinait déjà à l'extérieur, pressés d'entrer alors qu'une fois dedans on ne penserait plus qu'à ressortir. Le concierge lissait ses moustaches. Il a fait un petit signe de la main à Martel, parce qu'il l'aime bien.

– Faut pas te laisser malmener par les cons, Antoine, a repris Mademoiselle Bérigny. On pense pas tous comme l'autre abruti.

Elle a continué de lui sourire, debout dans le soleil, devant le lycée. Elle a proposé :

– On va boire un autre café, ailleurs ?

Monsieur Martel a acquiescé. Il a envisagé discrètement sa jolie collègue et s'est dit que finalement, c'était peut-être pas un matin si pourri que ça.

236

FRANGINE

UNE DRÔLE DE RENCONTRE

Un week-end de décembre, on s'est retrouvés seuls à la maison avec Pauline – nos mères étaient parties tout le dimanche chez des amis. C'était une semaine exactement après l'anniversaire de ma sœur et il devait être à peu près dix heures. Ce matin-là, j'avais prévu de rejoindre des copains dehors, malgré le froid. Pauline bouquinait en pyjama dans le salon.

– Tu lis quoi ?

– Déroute Sauvage, c'est super flippant.

Elle n'avait pas levé les yeux du livre. Elle lisait de plus en plus d'histoires gores... Va savoir pourquoi elle y prenait goût. C'était peut-être bien sa façon à elle de désertier le pays des Bisounours, une bonne fois pour toutes, de faire la peau à son enfance.

– Je vais à la cuisine faire griller du pain. T'en veux ?

– Ouais, j'arrive.

On a entendu la sonnette de la porte d'entrée.

– J’y vais, a dit Pauline.

– T’attends quelqu’un ?

– Non.

Elle a posé son bouquin ouvert sur la table basse.

– Mais j’y vais quand même.

Pauline a ouvert la porte – elle était en chaussettes de ski et se tenait sur un seul pied comme un échassier, frottant celui qui la portait avec l’autre. Je la voyais de dos, je ne pouvais donc pas deviner qui avait sonné. J’ai entendu une voix de femme âgée dire bonjour. Je me suis approché. Pauline dévisageait la dame inconnue. Elle ne lui avait pas dit bonjour et n’avait pas l’air de vouloir le faire. Comme elle, rien qu’en la regardant j’ai compris de qui il s’agissait.

Pauline l’observait, toujours silencieuse. Ma sœur a fini par dire quelque chose de pas très bien élevé :

– Vous voulez quoi ?

La dame s’est figée, son sourire aussi. Elle a accusé le coup. Elle était sur son trente et un, ringard chic. Mais on ne pouvait pas savoir si c’était exceptionnel ou pas, puisqu’on la voyait en vrai pour la première fois. Elle a essayé de sourire à nouveau mais le cœur avait du mal à suivre, surtout sous le regard-laser de ma sœur qui ne faisait rien, mais alors rien du tout, pour avoir l’air agréable.

Malgré son attitude revêche, ou peut-être à cause de celle-ci, il était évident que Pauline ressemblait à la dame. C’était particulièrement étrange de regarder ces deux-là, différentes

par l'âge au moins, se dévisager sur le pas de la porte. La vieille dame a osé demander :

– Est-ce que je peux entrer... Pauline ?

– Pour quoi faire ? a répliqué ma sœur, l'œil glacé.

Notre grand-mère a eu l'air étonnée. Elle a baissé les yeux sur ses mains, qu'elle avait plutôt ridées, l'annulaire paré d'une grosse alliance en or. Elle ne pensait peut-être pas que Pauline l'identifierait si vite, ni qu'elle lui ferait un accueil aussi guerrier. Mais elle ne s'est pas laissée impressionner.

– Pour bavarder un peu... Faire connaissance.

– Mes parents sont pas là. Je suis pas sûre d'avoir envie de vous faire entrer.

Bon, là, elle y allait un peu fort. Je suis intervenu :

– Pauline, laisse-la entrer.

– Pourquoi ? Tu la connais ?

Ma sœur n'a même pas tourné la tête vers moi. Elle n'a pas bougé d'une semelle. Notre grand-mère, elle, a dévoré l'espace des yeux pour voir qui avait parlé. Elle m'a vu. Elle a souri.

– Tu dois être Joachim ?

– Oui. Elle, c'est ma sœur Pauline. Entrez, j'ai dit à Mamie-Françoise.

Aussitôt, Pauline a eu l'air de se désintéresser totalement de la situation. Elle a fait volte-face, laissant la porte ouverte.

Elle a pris son bouquin et filé vers la cuisine se faire des tartines. Ma grand-mère est entrée. C'était bizarre d'imaginer qu'elle avait été mariée à Pépé-Lapin. Et encore plus de penser que c'était la mère de Maman !

– Tu peux me tutoyer, tu sais.

Fallait pas trop exagérer non plus. Je ne tutoie pas une vieille dame inconnue, même si c'est ma grand-mère. Je me sentais nul, je savais pas vraiment comment gérer la situation. J'ai dit :

– Venez dans la cuisine, je vais préparer du thé.

Les vieilles aiment le thé en général, non ? Elle m'a suivi.

Dans la cuisine il y avait Pauline, installée à table, qui tartinait son pain. Elle s'est mise à grignoter, le visage camouflé par son bouquin, genre Faites comme si j'étais pas là. Son hostilité était tellement évidente qu'on ne voyait qu'elle. Pauline lisait mais Mamie-Françoise était au centre des pensées, des regards.

J'ai sorti un sachet de thé et allumé la bouilloire, comme préparation on fait mieux mais bon. Notre grand-mère s'est assise à côté de Pauline. Elle nous dévisageait, l'un après l'autre.

– Vous êtes de très beaux enfants ! elle a dit avec un enthousiasme un peu forcé.

Sans même lever les yeux de son bouquin, Pauline a rétorqué :

– Ah ouais ? Mais on était encore mieux il y a quelques années. Fallait venir nous voir avant.

– Et comment étiez-vous, il y a quelques années ?

– Plus gentils, a dit Pauline.

Je pense qu'elle ne voyait plus très bien ce qu'elle lisait, même si elle continuait de faire semblant. Mamie-Françoise

a soupiré, mais on ne pouvait pas savoir si c'était de la tristesse ou de l'agacement.

– Tu as peut-être raison. J'aurais dû venir vous voir plus tôt.

– Ah, mais j'ai pas dit ça du tout ! On n'a pas besoin de vous, vous savez...

Pauline a abandonné d'idée de lire ou de faire semblant. Elle a plongé son nouveau regard dans celui de sa grand-mère qui, l'espace de quelques secondes, le lui a bien rendu. C'était tellement fugace que je me suis demandé si j'avais rêvé ou quoi.

Puis Françoise a repris son expression indéchiffrable de vieille mamie – mais le regard acide n'avait pas échappé à Pauline, qui a paru presque étonnée. Il y a eu un silence un peu trop long.

La bouilloire a sifflé, je me suis dépêché de sortir une tasse. J'ai mis un sachet au pif dedans et j'ai versé l'eau. J'ai posé la tasse devant ma grand-mère avec un sucre à côté. Elle m'a remercié, a saisi la petite étiquette du sachet de thé pour la lire.

– Saveur nocturne... dis-moi, tu veux m'endormir ?

Je me suis raidi comme si je venais de me faire engueuler.

J'ai avoué :

– Tisane, thé, pour moi vous savez c'est un peu pareil. C'est juste dégueulasse.

Ma grand-mère a souri avec indulgence, malgré une légère crispation sur le mot dégueulasse. Pauline s'est mise à rire.

– C'est clair !

S'apercevant qu'elle riait avec Mamie-Françoise, elle a récupéré illico son masque de Reine des neiges. Elle a repris son bouquin. À mon avis ça devait faire dix fois qu'elle relisait la même ligne. Mamie-Françoise m'a rassuré :

– Une tisane c'est très bien, ne t'inquiète pas ; c'est l'intention qui compte.

Pauline a encore posé son livre – avec violence, cette fois.

– Non, sûrement pas ! L'intention, on s'en fout ! C'est les faits qui comptent !

Notre grand-mère n'a rien dit. Pauline a continué :

– Vous aviez l'intention de venir nous voir ! Vous aviez l'intention de revoir un jour votre fille ! Vous n'aviez pas l'intention de faire du mal à qui que ce soit ! Vous savez ce qu'elle dit, Maline ? Vous devez connaître parce que c'est une phrase de vieux : L'enfer est pavé de bonnes intentions !

Mamie-Françoise l'a regardée bien en face.

– Je parlais de la tisane, Pauline, elle a dit très calmement, avec un brin d'agacement dans la voix.

Un brin, seulement. Très léger, très discret. Mais je l'avais entendu, tout comme j'avais vu le regard lancé à Pauline en réponse au sien. Elle se redressait de plus en plus, Mamie-Françoise... comment dire ? pas physiquement, mais d'une autre façon. C'était comme si Pauline, en engageant le combat, lui donnait moyen d'exister. De montrer qui elle était, au-delà de ses airs de vieille dame chic un brin décalée. Ça promettait.

– Et du reste, tu te trompes, elle a ajouté. Je n'avais pas l'intention de venir vous voir. Et j'avais bien l'intention de faire du mal à ma fille et à son amie.

Pauline, ça l'a un peu séchée.

– Ah oui ? Alors pourquoi vous êtes là ?

– Ça t'intéresse de le savoir ?

Elle gagnait du terrain, Mamie-Françoise. Les narines de Pauline ont vibré d'énervement. Elle voulait dire non mais la curiosité la dévorait. Elle a pris un air blasé pour répondre :

– Allez-y. Dites.

– Parce que j'ai changé d'avis. Parce que j'ai décidé de... disons, faire un peu moins cas du regard des autres.

– Et il vous a fallu dix-sept ans pour ça ?

– Oui, il m'a fallu dix-sept ans pour ça. C'était un long chemin.

Pauline a fait une moue dégoûtée.

– Excusez-moi mais il m'a fallu moins longtemps, perso.

Quelques mois et c'était réglé.

Mamie-Françoise n'avait pas l'air convaincue.

– Tu as de la chance. Mais nous n'avons pas la même histoire ni le même âge. Le chemin à faire n'était sans doute pas le même. Quoi qu'il en soit, si c'est vrai, ça signifie que tu as du caractère et que tu es courageuse. C'est bien.

Elle n'avait pas l'air ironique ou condescendante. Pauline l'a senti. Elle a baissé la tête pour qu'on ne voie pas sa fierté éclater sous le compliment. Mamie-Françoise a profité de l'avantage.

– Je peux savoir ce que tu lis ?

Pauline n'a pas répondu – mais n'a pas réagi non plus quand Mamie-Françoise a tendu un bras autoritaire pour saisir son livre. Elle a sorti de petites lunettes qu'elle a enfilées sur son nez avant de parcourir la quatrième de couverture. Pauline a relevé la tête vivement, comme un serpent avant l'attaque, prête à défendre sa lecture contre la critique.

Mamie-Françoise a émis un petit bruit de gorge, sans qu'on sache si c'était élogieux ou réprobateur.

– Est-ce que tu as vu Les Diaboliques ? Le film de Clouzot ?

– Non, a répondu Pauline.

– Il faut que tu le voies. C'est un excellent film. Très effrayant. Sûr qu'avec un titre pareil, ma frangine devait avoir l'eau à la bouche. Elle a murmuré :

– On verra.

Mamie-Françoise a dû penser que c'était le bon moment pour s'éclipser, comme ça, pile poil sur une mini victoire, une petite percée dans l'armure rutilante de ma sœur. Un pas de géant, quoi.

– Tu me raccompagnes, Joachim ?

Question qui résonnait comme un ordre, posée sur un ton laissant peu d'alternatives.

Je suis passé devant elle, et comme à l'aller elle m'a suivi, après avoir salué ma sœur. Pas de bise, pas de petit mot chaleureux avant de quitter la cuisine. Juste Au revoir, Pauline. Quelle prudence ! Quelle finesse !

Arrivée dans l'entrée, elle s'est tournée vers moi.

244

FRANGINE

– Nous ferons mieux connaissance bientôt, peut-être. Je préviendrai vos parents, si je reviens.

Il y avait une petite réticence dans le mot parents, une fêlure que j'ai fait semblant de ne pas entendre. J'ai ouvert la porte. Elle est passée devant moi pour sortir et s'est arrêtée à nouveau. Elle a soupiré en me regardant.

– Tu ne le sais peut-être pas Joachim, mais tu ressembles beaucoup à ton arrière-grand-père. Mon père, elle a ajouté pour que ce soit bien clair.

Et elle est partie, très grande dame.

Je suis retourné dans la cuisine. Pauline a haussé les épaules.

– Elle a même pas bu sa tisane.

J'ai souri à ma sœur.

QUI S'Y CACHE ?

Maline conduisait pour rentrer à la maison – Maman s'était assoupie côté passager. Elle souriait en fixant la route, les bras tendus sur le volant. Chauffage au maximum, elle avait créé dans l'habitacle une bulle de confort. Dehors, la neige s'entassait sur le bas-côté. Maline se sentait merveilleusement bien... et complètement terrorisée. Elle avait pris une décision, enfin, et ne la regrettait pas. Mais après ? Cet après flou et prometteur l'aveuglait.

En rêverie, elle se pensait en musique, cordes de guitare au bout des doigts. De concert en concert, adulée des foules, portée par les sons, dansée par des corps. Elle s'est mise à chanter un thème de blues, piano piano, pour ne pas réveiller Maman.

Bientôt, le blues n'a plus du tout ressemblé à du blues.

Il a muté en mélodie simple, en mineur.

Et les mots sont venus, doucement, lentement d'abord.

Puis d'autres mots, plus sûrs et rendus autres par la voix.

Les mots qui chantaient :
Et ma cervelle ouverte au vent et le vent dans le buis
Qui s'y cache ? Qui s'y cache ?
S'enfuient du centre, par les oreilles :
Gel, sol dur, bouleau blanc, bois d'hiver
Et le vent dans le buis
Coupons dans un bol des oranges et des mûres
Posons nos livres en tranches ouvertes
Fermions la porte
Maman s'est réveillée mais Maline ne s'en est pas rendu
compte, absorbée par les mots, le rythme doux et ondu-
lant de sa nouvelle mélodie. Elle a continué.
Piquée rincée par les neiges fondues
Essorée d'ouverture
Couverte par tes soins
Et les fruits sur nos langues
Et le vent dans le buis
Qui s'y cache ? Qui s'y cache ?
Maline bougeait doucement la tête en explorant le son
final, cherchant la note.
Qui s'y cache ?
247
QUI S'Y CACHE

Maman a posé sa main sur la jambe de Maline. Elle a chuchoté :

– C'est beau.

– Tu trouves ? a demandé Maline, gênée et très fière.

– Vraiment. Ça fait longtemps que je ne t'ai pas entendue composer une chanson. Vraiment longtemps. Tu t'y remets ?

Maline a senti son cœur accélérer, un mouvement de chaleur qui lui a picoté la peau, chatouillé le ventre.

– On dirait bien...

248

FRANGINE

LA VIE, LA VRAIE

Le son était bon. La musique résonnait dans toute la maison, atteignant son paroxysme au cœur du salon vidé de la plupart de ses meubles. Un whisky-Coca dans une main, un joint dans l'autre, je regardais danser ma sœur.

Soyons sérieux : un petit stick n'a jamais fait de mal à personne. Et puis au fond, ce n'était pas de ma faute si les invités avaient apporté de quoi fumer et faisaient tourner à travers la maison. Ce n'était pas comme si j'en avais sciemment acheté. Je suppose que ce genre de détail compte, si on se fait prendre. Pour la casse, je faisais confiance à mes potes et à ceux de Pauline. Il y aurait peut-être quelques filets de gerbe en fin de soirée, mais on avait une journée entière prévue pour tout remettre en état de propreté impeccable.

C'était le deal : personne à l'étage, un coup de fil pour rassurer nos mères au départ du dernier invité, même très tard, et la journée du lendemain pour briquer la maison.

C'était un bon deal.

La soirée se passait bien. Il y avait du monde, une ambiance électrique, ça dansait pas mal et les couples se roulaient des pelles dans tous les coins mous du rez-de-chaussée.

Stromae chantait Qui dit proche te dit deuil car les problèmes ne viennent pas seuls. Pauline se déhanchait au milieu du salon. Qui dit crise te dit monde, dit famine et dit Tiers-monde. Elle levait les bras et esquissait des mouvements d'algues folles autour de sa tête. Qui dit fatigue dit réveil encore sourd de la veille. Hop, roulement des épaules. Alors on sort pour oublier tous les problèmes.

Là, elle s'est mise à sourire à Karim, tout en dansant, comme si elle découvrait soudain qu'il était près d'elle. Alors on danse ! Elle s'est mise à sauter avec les autres, un bras levé, les cheveux dans la figure. C'était une chorégraphie qui allait bien au-delà de la danse en elle-même. C'était plutôt comme du cinéma ou un exercice théâtral dont la consigne aurait été : Je suis dans une fête et je danse. Les filles savent bien faire ça. Elles font semblant de ne rien voir, trop absorbées par la musique, mais en réalité leurs mouvements sont très étudiés et elles devinent exactement qui les regarde ou pas. Bon, y a des mecs qui font ça aussi, peut-être, mais alors beaucoup moins bien. J'aurais jamais cru que Pauline savait faire ce genre de choses.

Pas loin de ma sœur, Blandine aussi dansait, et la regarder bouger m'envoyait des uppercuts dans le ventre. Elle a vu que je l'observais, alors elle a arrêté. Elle est venue vers moi et je l'ai prise dans mes bras.

250

FRANGINE

On s'est calés dans un canapé pour s'embrasser. À force, on a commencé à se caresser et on a roulé, nos jambes entremêlées, vibrantes. Deux types se sont levés en râlant pour nous laisser de la place. On a continué, mais allongés. Blandine s'accrochait à mon futaal sans assumer vraiment de me toucher les fesses. Elle caressait mon dos, mes reins, et hop : les poches du jean. C'était frustrant. Mélange de langues et corps imbriqués, j'étais dans un état de dingue, complètement happé par nous, par ce qui était en train de nous arriver. La menace d'un bazooka ne m'aurait pas délogé du canapé. L'imbroglio de nos corps, même habillés, même au milieu des autres qui ne nous voyaient pas, trop occupés à boire et danser, c'était le pied.

Blandine a senti que je bandais et m'a repoussé légèrement. Elle s'est assise au bord du canapé et s'est penchée pour attraper ma bière, posée par terre. Elle l'a finie d'un coup, quatre longues gorgées d'affilée, comme un mec. Là, elle a dit un truc que j'ai pas compris à cause de la musique et elle m'a regardé d'un air spécial, genre Alors ? Tu décides quoi ?

Moi j'étais perdu, avec mon érection encombrante et mon incompréhension de ce que voulait Blandine. Elle attendait quoi exactement ? J'y allais ? J'y allais pas ? J'attendais ? Aucune envie de me prendre un second râteau, c'est sûr, mais j'étais chauffé à blanc comme pas possible. Je me suis penché vers elle et lui ai soufflé à l'oreille que j'avais rien entendu. En riant, elle s'est levée d'un bond.

Elle m'a pris la main et m'a entraîné à travers la pièce. On a slalomé, elle devant et moi dans son sillage, lié, consentant. Je la suivais, faussement docile et surexcité. On a évité les danseurs en glissant entre les corps, provoquant quelques collisions sans gravité. On a longé des dos aux tee-shirts suants, collés aux omoplates, nos têtes bourdonnant du son monté au maximum. Les corps sautaient en rythme et j'entendais les cris de mauvais anglais qui reprenaient ensemble un refrain que je n'ai pas réussi à identifier.

Je ne lâchais pas la main de Blandine.

Sa main, nos deux bras tendus dans la masse mouvante, ses épaules qui bougeaient au rythme des corps croisés. Irréel. En vrac dans ma tête, des pensées scandées comme un roulement de tambour...

Faut que t'assures.

Personne n'a fait attention à nous.

Faut que tu sois à la hauteur.

On s'est extirpés du tas de danseurs pour grimper les escaliers. Déjà, la musique était moins puissante, et la consigne interdisant de monter à l'étage avait été respectée : on était seuls. Devant la porte de ma chambre, Blandine a lâché ma main pour ouvrir.

Faut que tu sois grandiose.

Je l'ai suivie et j'ai refermé derrière nous.

J'ai allumé la lumière. Elle a éteint la lumière. J'ai rallumé la lumière. Elle a dit non et a ré-éteint. On n'y voyait vraiment pas grand-chose et on a dû tâtonner pour rejoindre

mon lit. Une fois qu'on l'a trouvé, j'ai réalisé que mes volets ouverts laissaient filtrer une vague lueur de lampadaire. C'était suffisant pour se deviner, pas pour y voir bien clair.

J'ai enlevé mon tee-shirt. Elle a ôté le sien. J'ai fait glisser les bretelles de son soutif sur ses épaules parce que l'histoire du fermoir compliqué me stressait ; j'allais à l'essentiel. Elle l'a ouvert elle-même, l'a jeté près du lit et s'est assise sur moi.

On se retrouvait presque au même stade que le jour de la grève, sauf qu'on était déjà beaucoup, beaucoup plus loin. On le savait tous les deux et... Putain ! C'était bon !

J'ai regretté l'absence de lumière quand, tel un aveugle, j'ai tendu les bras devant moi pour attraper ses seins. C'était extraordinaire, ses seins au creux de mes paumes, qui remplissaient mes mains, et le poids de son corps sur moi ! Même si on était toujours à moitié habillés.

On va le faire ! On va vraiment le faire...

Sauf que... Forcément, on se chauffait depuis un moment déjà, alors... ça devenait douloureux.

J'ai lâché ses seins pour m'accrocher à ses hanches et la repousser doucement, et puis j'ai osé lui déboutonner son jean. Elle a dû se soulever pour s'en débarrasser. J'ai viré le mien en trois secondes chrono, arraché mes chaussettes, mes pompes et mon caleçon.

On ne disait rien. Mots bloqués dans la gorge, mots remplacés par des gestes, substitués plutôt. L'épiderme en suspens, les mains folles, j'ai senti que je perdais pied,

rendu stupide par l'excitation et l'émotion. Sous mes doigts, la peau de Blandine me brûlait les phalanges. Nu, j'ai réalisé que l'obscurité m'arrangeait bien, moi aussi. Blandine ne voyait rien des défauts – soudain innombrables – de mon corps, ne pouvait pas lire sur mon visage l'étonnement et l'excitation furieuse qui m'envahissaient. J'ai caressé, tâtonné, et puis, lentement, elle m'a laissé venir entre ses jambes. La suite devrait se passer de commentaire, mais...

C'est pas facile à avouer : je m'y suis pris comme un naze. J'imagine, puisque je n'ai pas réussi à entrer en elle. Je savais pas si j'étais au bon endroit, ça glissait, c'était catastrophique, j'ai pensé Ta vie est foutue, même pas capable de trouver le sexe d'une fille ! Oui, j'ai pensé que ma vie s'arrêtait là, sur cet échec cuisant, honteux, incompréhensible.

Merde ! J'avais Internet quand même, je savais à quoi m'attendre, normalement. Je devais pas être normal. Ou j'avais pas eu toutes les infos... J'ai paniqué, donné des coups de bite hasardeux et inefficaces. Blandine a chuchoté :

– Joachim, qu'est-ce qui se passe ?

Et d'entendre sa voix, après tout ce silence, dans cette obscurité, ça m'a fait un bien fou. J'étais pas tout seul, en fait.

– Faut que tu m'aides.

J'ai pris sa main et l'ai dirigée entre ses jambes, au centre du désordre confus qui me laissait perplexe et frustré. Elle a hésité, un peu résistante. Puis elle m'a guidé, avec succès. Ma vie n'était pas foutue ! J'étais naze mais pas

irrécupérable... Sa respiration hachée me disait qu'elle appréciait la situation, même si je ne voyais pas bien son visage. D'un seul coup, elle s'est tendue.

– Arrête !

– Quoi ? Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

– Ça fait super mal !

– Mais j'y suis pas encore...

– Ben ça fait mal quand même.

– Je fais quoi alors ?

– Continue, mais plus doucement.

J'ai continué, mais plus doucement.

– Ça va, là ?

– Oui...

– Et là, ça va ?

– Ça fait mal mais ça va.

– J'y suis, là. Ça fait encore mal ?

– Oui... Non, c'est bien.

J'ai savouré l'instant le plus extraordinaire de ma vie, l'apogée, la lumière, le lever de rideau, en un va-et-vient chaotique et stupéfiant.

– Et... maintenant ?...

– Joachim, tais-toi s'il te plaît !

J'ai fermé ma gueule.

J'ai pensé que ma vie, avant ça, avait un goût de navet. Que la vraie existence m'ouvrait enfin les bras, immense, sublime, porteuse de promesses exquis. Son ventre contre le mien, nos odeurs mélangées, sa respiration dans mon cou...

Blandine a resserré ses jambes autour de mes hanches et j'ai joui comme aucun porno ne m'avait préparé à le faire. C'était... juste la vie, la vraie.

On a glissé sur le côté, toujours enlacés. Je suis resté collé à Blandine, écoutant nos essoufflements s'apaiser peu à peu, goûtant sa sueur dans le creux de sa clavicule.

On n'a pas bougé pendant plusieurs minutes. J'ai juste senti sa main glisser dans mes cheveux et y rester, paume ouverte, doigts écartés. Nos langues coupées, corps enlacés, soudés à la sueur... Bouger me faisait peur. Bouger ne nous rendrait plus jamais à ce qu'on était avant ça. Bouger allait nous précipiter dans l'après, et j'aurais voulu saisir l'instant pour le faire durer encore un peu, avant qu'il disparaisse.

En même temps... bouger m'aurait enfin permis de déloger l'emballage déchiré de capote qui me cisailait la fesse droite depuis cinq bonnes minutes.

Parfois, l'un de nous laissait éclater un petit gloussement joyeux.

On l'a fait, putain ! On l'a fait ! J'arrêtais pas de me répéter ça. J'étais prêt à recommencer tout de suite, mais au milieu de mon euphorie, un truc super important m'a percuté.

Vraiment super important.

– T'as joui ou pas ?

En le disant, je me suis trouvé con, on aurait dit une réplique de film débile. Et pourtant...

– Non, mais c'était bien quand même.

256

FRANGINE

Ah. Bien. Quand même.

De grandiose à bien quand même, y avait un gouffre...

Je me suis redressé.

– T'es sûre ?

– T'inquiète pas, je te jure que c'était bien. La prochaine fois, ce sera encore mieux.

La prochaine fois ! Il y aurait une prochaine fois, évidemment ! Des dizaines de prochaines f...

Et puis soudain, on a entendu un chœur de voix hurlant au rez-de-chaussée : Neuf ! Huit ! Sept ! Six ! Blandine s'est redressée. Cinq ! Quatre ! J'ai attrapé mon jean.

Trois ! Deux ! Un !

Et un hululement collectif a accueilli la nouvelle année.

– On y retourne ? a proposé Blandine.

J'ai acquiescé dans la pénombre. Un truc pareil, ça se fête.

*

On a retrouvé l'ambiance saturée de son, avec un peu moins de danseurs. Blandine a repéré une copine et m'a fait signe qu'elle me rejoindrait plus tard. Je planais, étranger à ma propre fête, un sourire heureux et fier collé au visage.

Difficile de redescendre après ça.

Je suis allé faire un tour dans la cuisine. Il y a toujours une « contre-fête » dans les cuisines, où ça discute, ça picole, ça rigole. Moi qui n'aime pas danser, j'apprécie cette solution de repli.

Boris racontait un truc :

– Non mais attendez, la honte suprême ! Ma mère qui débarque devant le lycée dans un vieux survêt' pourri, genre pilou pour traîner devant la télé, avec des savates ! Des savates, les mecs !

Les autres se bidonnaient.

– Moi, a commencé Estelle, un jour où il était tombé trois flocons, mes vieux ils m'ont forcé à mettre des boots de ski pour aller au collège, vous voyez, les trucs énormes avec de la mousse dedans. J'ai chialé jusqu'à l'arrêt de bus. J'ai même pensé à me mettre en chaussettes tellement j'avais honte.

– Et comment ça s'est passé ?

– On m'a appelé « le yéti » pendant des mois. Tu te souviens pas, Olivier ?

– Si, carrément. Je crois bien que c'est moi qui l'ai lancé, d'ailleurs. Désolé... Mais les miens tu sais, un jour ils ont fait pire : ils ont maintenu ma fête d'anniversaire en CM1 alors que je sortais d'une varicelle. C'était horrible, j'avais des croûtes de boutons immondes sur la figure. Les copains m'ont appelé « calculette » toute la journée. Putain, j'étais dégoûté.

Blandine a débarqué dans la cuisine. Elle est venue près de moi et c'était extraordinaire, ce moment où personne encore ne savait, où nous deux seulement partagions un secret phénoménal. La suivait Pauline, essoufflée et radieuse, collée à Karim qui souriait comme un débile.

– Vous faites quoi ? elle a demandé.

258

FRANGINE

– Concours de la plus grosse honte liée aux parents, a répondu Olivier. Alors ? Je gagne pas avec mon anniversaire moi ?

Karim a éclaté de rire.

– Je me souviens ! « Calculette » !

Olivier a ri mais un peu jaune. Il a repris des bières dans le frigo et les a distribuées à la ronde.

– Moi, a enchaîné Karim, ce qui me faisait mourir de honte, c'était mon père.

– Pourquoi ? a demandé Pauline.

– Il était pote avec mon instit de CE2 et du coup, il lui racontait des trucs super perso sur moi, je détestais ça. Des fois il racontait un truc que j'avais dit et qu'il trouvait « mignon », et moi j'imaginais que l'instit se foutait trop de ma gueule parce que c'était ridicule.

Pauline a soupiré.

– Moi, ma mère, elle m'a appelée « mon petit bouchon d'amour » en me disant au revoir un jour de départ en colo. Pendant tout le trajet en bus, je suis restée collée à la vitre, en priant pour que personne ne l'ait entendue.

Je m'en souvenais. C'était Maline qui avait dit ça. Ma sœur livrait un bout de son histoire, faisait coexister ses mondes. Pour les autres, c'était une anecdote, mais pas pour moi. Et pour elle non plus, j'en étais persuadé – et ça m'a rendu heureux.

Blandine était la seule à ne pas rigoler. Elle nous a regardés en fronçant les sourcils.

– Ben moi, vous savez, mon père venait toujours me chercher au collège en bleu de travail. Un jour je lui ai demandé de se changer avant de venir, j’ai dit que ça craignait un peu qu’il se pointe comme ça devant mes amis... et ça l’a rendu fou. Il m’a parlé de la fierté des travailleurs. Il m’a dit que si j’avais honte d’avoir un père ouvrier, lui avait honte d’avoir une fille comme moi. Franchement, ça m’a calmée.

Boris a achevé le roulage artistique d’un trois-feuilles et coupé court à la discussion dans un cri joyeux :

– Qui roule bamboule !

Estelle, philosophe, a trinqué avec chacun d’entre nous pour conclure :

– Putain, les parents ça craint.

En un écho multiplié s’est élevé ce constat parfaitement unanime :

– C’est clair.

260

FRANGINE

PAULINE,

DEUX HEURES TROIS QUARTS

Maline me serre contre elle. Je sens son parfum et les petits cheveux qui poussent dru sur sa nuque me chatouillent le nez.

Je pourrais marcher mais les couloirs de la maternité sont vraiment longs. Maline est surexcitée. Elle essaie de rester calme devant moi mais je vois bien comme ses yeux brillent. Et aussi qu'elle rit pour rien, comme ça, comme un chant.

– On arrive ? je demande.

– Oui mon Joachim, on arrive. Elles sont là, regarde, derrière la porte.

Elle me pose au sol. Elle fait chut avec son doigt sur la bouche, avant d'ouvrir.

– Vas-y mon chéri, souffle Maline.

Maintenant j'ai un peu peur de ce que je vais trouver.

Le silence, peut-être, m'a rendu timide. Ou la vision de

ma mère, couchée sur un lit blanc très haut, le visage épuisé et heureux.

– Joachim !

Maman éclate en sourire. Elle me fait signe de m'approcher. Maline me hisse sur le lit.

Je ne regarde pas le berceau à roulettes en plastique transparent à côté de nous. Pas encore. J'enfouis mon visage dans le cou de ma mère, qui me serre fort contre elle en répétant mon grand garçon mon grand garçon.

La curiosité est trop forte. Je me désenfouis, je m'arrache à la tiédeur, je regarde enfin qui est là, bien réveillée et rouge comme un petit coquelicot. Penché en équilibre au-dessus de ma sœur, je la découvre enfin.

En fait, j'avais prévu de ne pas trop m'intéresser à elle.

Mais en me voyant, elle émet des gargouillis joyeux et elle remue les doigts. Alors je dis :

– Bon, d'accord, on n'a qu'à la ramener à la maison.

262

FRANGINE

ISBN : 978-2-37731-096-8

Directeur de publication : Frédéric Lavabre

Collection dirigée par Tibo Bérard

Maquette : Xavier Vaidis, Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2013

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation

réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou

partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite

de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.